VINCENT GESSLER

CYGNIS

L'ATALANTE

Vincent Gessler

CYGNIS

L'ATALANTE
Nantes



LA DENTELLE DU CYGNE

Illustration de couverture : Yoz

ISBN 978-2-84172-499-4

Librairie L'Atalante, 11 & 15, rue des Vieilles-Douves, 44000 Nantes

www.l-atalante.com

Del cel gran foc davallarà
Com a sofre, no perdurà
La terra tremolarà al fons
Las gents hauran gran terror.

Un grand feu, du ciel descendra
Comme soufre, il perdu,
La terre brûlera furieusement
Les gens auront grand terreur.

Chant de la Sybille, Mayorque

Once I built a railroad, I made it run, made it race against time.
Once I built a railroad, now it's done. Brother, can you spare a dime ?
Once I built a tower, to the sun, brick, and rivet, and lime ;
Once I built a tower, now it's done. Brother, can you spare a dime ?

Brother, Can You Spare a Dime, paroles de E. Y. « Yip »
Harburg, musique de Jay Gorney (1931).

Un jour, j'ai construit un chemin de fer, je l'ai fait courir, courir contre le temps.
Un jour j'ai construit un chemin de fer, il est achevé. Mon frère, aurais-tu une pièce ?
Un jour j'ai construit une tour, jusqu'au soleil, de brique, et de rivets, et de chaux ;
Un jour j'ai construit une tour, elle est achevée. Mon frère, aurais-tu une pièce ?

Arashi gareki honoo kakera machi tatsumaki chikara hikari
YATSUra matsuri sora nakama hashiru

Mirai, Geinoh Yamashiro-Gumi.

Orage Décombres Flammes Fragments Ville Tornade Force Lumière
EUX Festival Ciel Amis qui courent

Requiem, composition pour le film *Akira.*

Le deuil s'enracine sur cette terre où nous marchons, toujours en rond. Il y a quelque chose d'irréductible dans la déchirure de la perte, dans l'amour blessé qui ne veut plus se découvrir. Une amertume qui en appelle aux larmes, aux mots muets, aux mots hurlés. Notre existence se joue ici, entre ces valeurs inventées par nos pères et celles que nous apprenons.

Les hivers sont passés sur le monde, et les étés. L'être humain est mort par milliers, par millions il a gorgé la terre de son sang. Il a dominé le feu du ciel, puisé celui de la terre, asséché les mers et aux enfants de ses enfants offert toutes les larmes.

Il reste les cicatrices qui s'ouvrent à la surface des déserts, les rides au flanc des montagnes, les immenses coquilles fanées au bord de l'eau. Le vent joue dans les failles, la pluie remplit les cratères de lacs. Et au cœur des forêts profondes les rayons du soleil jouent avec les brumes, l'aube s'enroule entre les arbres.

La mémoire s'estompe, les vies passent, les noms se perdent dans l'oubli : on invente des histoires.

Un homme devient héros.

Les paroles crépitent au coin du feu, les noms changent, comme les mots. De bouche à bouche, de murmure à murmure, l'histoire se transforme en légende.

Le héros devient titan.

Les contes se déclinent et s'écoutent en silence. Il ne reste des origines qu'un squelette blanchi par les mots.

Un rêve.

Une histoire.

Les robots portent le costume du temps : des poignées de câbles sectionnés jaillissent par paquets des jointures et pendent le long des coques protectrices, des traînées d'oxydation forment des taches calvites sur les fronts dépolis, des coulures claires ont durci sur les flancs, les membres, les nuques raides.

Aucune articulation ne grippe pourtant, ils se meuvent avec aisance et soulèvent sans peine leurs outils : ils creusent. Chacun, muni d'une pelle aux bords aiguisés, élargit le trou et verse des pelletées de terre à l'écart, où l'amoncellement ne risque pas de dévaler dans la fosse. Ils font ainsi depuis toujours ; ils déterrent l'un d'eux qui grossira leurs rangs.

Le robot le plus éloigné bouge à peine dans la lunette de visée. Toujours commencer par le plus à l'écart : c'est lui qui filera entre les arbres pour appeler du renfort quand retentira la première détonation.

L'image agrandie ne demande aucun ajustement malgré la saccade répétée des mouvements. Les robots savent mieux qu'aucun humain économiser leurs gestes et adopter des postures équilibrées. C'est pratique pour les mettre en joue. Ils n'ont pas ces tics involontaires que prête aux hommes une nature organique imprédictible.

Agrandissement.

La silhouette emplit le réticule électronique jusqu'à mi-taille. Même à ce zoom, l'activité incessante du robot ne le déporte pas hors du cadre défini par les flèches de visée. L'architecture fonctionnelle et sobre de son enveloppe n'a été altérée que par le temps et le soin que lui ou un de ses pairs a mis à la décorer. Des formes pyrogravées semblables aux tatouages des sorcières parcourent les parties planes alors que les extrémités sont agrémentées de boucles, de pendeloques composées de boulons, d'écrous, de visseries…

Syn actionne le filtre UV qui dévoile sur la carapace métallique un entrelacs de motifs lumineux : des tatouages ultraviolets. Les autres fréquences du spectre génèrent de nouveaux signes dont le motif d'ensemble est impossible à saisir.

D'un geste du pouce, Syn revient en couleurs réelles et assure sa position en calant l'arme contre sa joue.

Agrandissement.

Le visage se découpe en plein centre, dérivant à peine sous le souffle ténu du tireur. Si près, on pourrait croire que la machine est en méditation ou qu'elle a été désactivée.

Syn cible de la même façon les trois robots, à la base du crâne quand c'est possible. La gueule de l'énorme fusil oscille suivant les mouvements qu'il imprime, pivotant sur les trépieds enfoncés dans le sol. Il simule la séquence de tirs, revient au premier robot et centre sur l'équivalent d'une épine dorsale. Dans sa tête, un bourdonnement roule en continu, une vibration sourde qui se superpose aux bruits du monde.

Il jette un coup d'œil par-dessus la lunette du fusil. Les trois silhouettes sombres s'agitent à la lisière du trou, sous les branches basses de gigantesques mélèzes. Les arbres alentour, touffus et denses, protègent le sol de la neige qui s'est accumulée par strates sur les frondaisons.

Ack est allongé sur la gauche, le museau enfoui entre ses pattes, les oreilles tirées en arrière. Le loup lui retourne un bref regard puis revient aux robots.

Il n'y a pas de vent, mais l'air est frais et la terre a l'odeur de l'hiver.

Tout va bien.

Le monde est prêt à être déchiré.

La première balle éparpille le crâne du robot. Au même instant, le fusil pivote et fracasse la nuque du second. Repositionnement. L'épaule de Syn absorbe le dernier choc : la mâchoire du troisième disparaît dans un jaillissement blanc de liquide hydraulique tandis que la tête roule vers la fosse.

Le bourdonnement s'est arrêté. Syn attend une seconde qui dure une éternité et, quand il expire enfin, Ack s'élance à toute vitesse, projetant des mottes de terre derrière eux. Il s'arrête devant le corps décapité le plus proche et enfouit sa truffe dans l'ouverture béante du cou. Ses dents métalliques écartent le plastoderme écaillé, les grappes de câbles et les nasses de fibres nouées entre elles. Deux trompes d'aspiration glissent des gencives jusqu'aux poches remplies de fluide laiteux enfoncées dans la carcasse.

Syn se redresse, l'énorme fusil pendu au creux du coude. En quelques pas, il rejoint Ack dont la tête dodeline à chaque succion : il flatte le col de l'animal, égare ses doigts dans le pelage épars. Le corps du loup est strié de bandes synthétiques entrecroisées sans symétrie, alternant des paquets de poils doux et une surface dure et lisse comme

la crosse du fusil. Fermement campé sur ses pattes, il aspire tout ce qu'il peut et remplace son propre liquide dont l'excédent suinte et dégouline par le bas contre la tête du robot. Syn la ramasse et la tient à bout de bras : l'expression des machines ne change jamais. Il s'accroupit, pose le fusil sur les aiguilles de pin bleutées et tire un poignard de l'étui plaqué contre sa cuisse. Il insère la lame dans une fente étroite à la base du crâne. D'un doigt, il effleure une dépression dans le manche et la lame commence à vibrer : l'acier s'enfonce dans la tête métallique comme dans les entrailles chaudes d'un animal. Il décalotte sans peine la base d'un mouvement circulaire puis éteint le couteau. Il plonge une main dans la cavité et retire un petit dé noir et aplati qu'il fourre dans une poche. Ack s'est assis à l'écart et observe en haletant, satisfait et repu, les poils de son menton poissés. Son haleine dérive en brume givrée dans la clarté du matin.

Le feu crépite vers les cieux noirs.

Syn a fini de percer l'épaisse ceinture en cuir. Il passe le gros fil en travers des trous et noue en quelques passes de couture la dernière pièce retirée aux robots dans la matinée. Les flammes mouvantes jouent sur les surfaces brillantes serrées les unes contre les autres. Il reste peu de place.

Quand il était petit, Gib et lui étaient partis en chasse. Après trois jours de marche dans la forêt, ils avaient repéré un solitaire. Le petit Syn avait entendu le bourdonnement pour la première fois et avait vu tomber son premier robot. Un coup bien ajusté à la base du crâne qui l'avait décapité dans le fracas d'une détonation. Il avait regardé les vieilles mains de Gib gonflées de travail dégainer le couteau, trancher le métal et retirer la pierre noire. « Leur âme est plus étroite qu'un ongle. »

Quatre cents âmes blotties contre sa ceinture.

Les flancs d'Ack se soulèvent et s'abaissent au fil du sommeil ; une oreille remue de temps à autre dans un soubresaut de rêve. La nuit cascade d'étoiles derrière la toile mitée des branches entremêlées. Syn remonte le sac de couchage sur ses épaules et s'allonge devant le feu, le visage contre les pattes du loup. L'hiver est bientôt fini.

La neige va tomber durant tout un mois.

La neige pèse de tout son poids et craque, là-haut sous le ciel.

Elle respire.

Elle s'étire sur le monde presque sans fin. À sa lisière blanche, les cimes des arbres pointent comme des arbustes. Les troncs serrés dorment sous la glace, plongeant leurs racines endormies qui forment tanière sous la terre.

Syn a lové son abri sous le bois séculaire d'un vieil arbre, au cœur de l'entrelacs des racines. Avant la tombée des neiges, il a tendu les pans étroits de la tente et enroulé un tube d'aération autour du tronc, en spirale jusqu'au sommet. Les flocons se sont lentement accumulés et ont tout enseveli centimètre par centimètre sous un linceul blanc, une coquille, une gangue de neige de plusieurs mètres d'épaisseur.

Il ouvre les yeux bien qu'il n'y ait rien à voir. L'obscurité est totale. Des minutes ou des heures s'écoulent – quelle importance ? Temps de limbes. Fragment par fragment, il prend conscience de son corps, par-delà le sommeil. Des brumes dérivent, des visages mouvants, des voix emportées, des écumes de paysages qui s'évasent et ondulent dans le noir.

Il dégage un bras hors des couvertures et sa peau fraîchit rapidement. Le mouvement laisse pénétrer un peu d'air froid sous la couette et Ack frémit dans son sommeil. Le loup est à la température de son propre corps. L'un contre l'autre, ils se tiennent chaud.

Syn quitte la chaleur de la couche en rampant et se dirige à quatre pattes vers l'espace hygiénique. Il écarte la membrane qui l'isole du corps principal de la tente et se hisse sur les toilettes de fortune pour soulager son corps de la pression accumulée dans ses entrailles. Son urine se tarit, mais pas le bruit de ruissellement qui sinue autour de lui, derrière les parois de l'abri.

La neige et la glace ont commencé leur transformation. Là-haut des fissures se forment, de l'eau s'y engouffre et forme des rigoles, des rivières sous neige qui drainent leur propre lit jusqu'en bas, arrosant les rêves des dormeurs. Syn reste assis un long moment, goûtant à la pesanteur de ses membres.

Le froid le rattrape et, après quelques mesures d'hygiène appropriées, il retourne dans sa couche. Les couvertures encore chaudes frémissent lorsque Ack se redresse à demi à son approche. Il s'est réveillé lui aussi. Sa truffe émerge entre les peaux, contre les flancs de l'homme. C'est humide et sec en même temps. Et doux.

Syn niche son visage contre l'encolure chaude du loup, caressant sa nuque, grattant derrière les oreilles. La tête d'Ack oscille et devient lourde, puis il change de position, enfouit sa tête entre ses pattes et reprend sa longue rêverie en soupirant.



Réveil.

Dehors les glouglous et gargouillis ont augmenté. On dirait qu'une rivière coule juste à côté.

Syn retrouve à tâtons le couteau et le bol de résine. Il actionne une roue dentée située sous le manche près de la lame : la pierre frottée contre le métal jette dans le récipient un flot d'étincelles qui embrase la résine. La petite flamme orange est aussi éblouissante qu'un soleil. Elle vire au rouge puis s'éteint dans un grésillement, libérant une odeur puissante. Il souffle sur la braise qui rougeoie avec intensité ; la fumée danse en filigrane et file entre les ombres lorsque la lueur décroît. Il place ensuite son nez au-dessus du bol et inspire à pleins poumons une bouffée qui l'emmène au bord des rêves. Il repose le bol et l'éloigne des couvertures dans lesquelles il se réfugie, tout contre le loup.

Le parfum de la dernière inhalation emplit tout l'abri et entrelace les songes de Syn. Dans une dizaine de jours, ils sortiront.

Il sombre dans le sommeil.



Il fixe un pan translucide de sa tente depuis… combien de temps ? Peut-être une journée entière. L'effet de la résine s'est estompé graduellement. Il se souvient vaguement d'îlots de conscience qui ont crevé son sommeil. Le jour dessine une auréole à travers la toile. Les bruits de la fonte ont disparu et il fait plus chaud.

La prison de glace est tombée.

Syn devine pour la première fois les contours des objets placés dans sa tente : son sac, le fusil dans son étui, la couche, la bosse du loup sous les couvertures, l'espace toilettes derrière la membrane. Il se traîne jusqu'à l'accès extérieur et délace patiemment les pans de l'abri puis les écarte : en un instant la lumière lui brouille la vue. Ses paupières obstinées refusent de s'ouvrir devant le jour. Ce n'est que la fin de l'après-midi, il le devine à l'éclat orangé, mais c'est comme un éblouissement de fin du monde. Ou de genèse. Trop vif pour être supporté en tout cas. Il se réfugie dans la tanière en essuyant ses larmes d'une main fatiguée. L'intérieur est noyé dans une obscurité encore plus épaisse qu'auparavant. Pour un temps, il n'est ni du jour ni de la nuit. Etre de limbes qui prend le parti du sommeil.



Nouveau jour, nouvelle tentative. Il procède à une longue et méticuleuse toilette à la lueur d'une lampe de fortune pour habituer ses yeux à la lumière, il s'habille et lie avec soin deux imposantes raquettes sous ses pieds. Ack se réveille au dernier moment. Lui n'a pas besoin de tous ces préparatifs. Syn rabat sur ses yeux les lunettes antisoleil, deux cupules de verre fumé qui servent lors des grands blancs. Il doit tâtonner pour trouver les pans de l'abri, défaire les rabats et les écarter.

Dehors, l'air est saturé d'humidité. Au pied de l'arbre subsistent de larges blocs de neige à demi fondus. Le hasard des ombres portées qui se déplacent la journée en suivant la course du soleil a dessiné des formes chantournées dans la neige durcie. Des ruisseaux sinuent sur les flancs de la colline et se déversent en contrebas dans de larges (laques d'eau qui ont noyé les dépressions du terrain. Nivellement de miroirs qui renvoient l'image inversée des basses frondaisons des arbres ; les racines puisent dans ce nouvel afflux de quoi tendre leurs branches vers le ciel.

Syn avance de quelques pas qui font crisser la neige et se redresse de toute sa taille, tournant son visage vers le soleil. La chaleur s'accumule et il s'en gorge comme on rechargerait ses batteries.

Sans se presser, il retire les lunettes, les yeux fermés. La lumière transperce ses paupières, mais il tient bon. Il restera le temps qu'il faudra.

Ack rattrape le temps perdu et court à perdre haleine autour de la colline. Il s'élance furieusement dans une direction, ne dévie que devant la stricte nécessité d'un arbre ou d'un buisson touffu, freine

brutalement dans une envolée de terre puis court dans le sens opposé.

Syn ôte les lunettes pendues à son cou depuis le début de la matinée. Il lâche un juron quand le fil se prend dans les petits cheveux de sa nuque. La douleur est vive et insidieuse. La première depuis la fin de l'hiver. Ack s'est figé pour examiner la situation. Constatant que son maître est juste un maladroit, il reprend ses jeux avec ardeur, faisant rouler ses yeux fous vers un papillon qui prend son envol.

Syn a déposé le collet sur une bâche à l'abri de l'humidité, là où il recevra une exposition solaire maximale. De part et d'autre du corps sphérique blanc de nuage, les larges ailes cuivrées sont tendues vers le ciel pour absorber la lumière et la canaliser le long de rainures plus sombres vers des accumulateurs qui rechargent les batteries. Gib lui en a fait don le jour de son exil. C'est le plus précieux atout de sa tranquillité.

Il jette les lunettes sur la bâche, replie les grandes ailes du collet dans leurs logements latéraux puis saisit à pleines mains la grosse sphère. Moins lourde qu'elle n'en a l'air. Prenant de l'élan, il la jette droit devant lui, le plus loin possible. Le collet décrit une courbe dans l'air frais et, parvenu au sommet de sa trajectoire, au moment de retomber vers le sol, il ralentit sa course et s'immobilise dans un claquement : des appendices sortent de ses flancs, deux pinces et une sorte de dard. La machine continue de dériver en trajectoire contrôlée. Elle s'éloigne entre les arbres, improbable scorpion volant.

Gib avait beaucoup insisté sur le geste à exécuter pour lancer le collet et lui donner assez d'énergie pour qu'il prenne son envol et s'en aille dénicher de petites proies. À son retour, il faudra déplier les grandes ailes au soleil et recharger toute une journée.

Le collet a à peine disparu entre les troncs qu'Ack réapparaît en trombe pour un nouveau tour. Syn ajuste d'un coup de talon une de ses raquettes. Les cercles de bois renforcés de croisillons évitent de s'enfoncer dans la boue ou les plaques de neige fondue. Le seul inconvénient est cette démarche de canard que personne ne peut surprendre.

Il s'arrête au bord de la colline, d'où son regard glisse sur la toison luisante des arbres à perte de vue. Les eaux de fonte s'écoulent en filets qui se concentrent en rigoles, les multiples confluences se rejoignent en véritables cours d'eau dont la terre se gorge et que les arbres pompent avidement.

Quand le chemin sera moins humide, il ne lui faudra qu'une journée de marche à pied sec pour rejoindre Méandre. La petite cité a dû se réveiller elle aussi. Les pensées de Syn dérivent vers les

habitantes et leurs poitrines chargées de promesses. Chaque année à la foire du printemps, elles se donnent avec générosité pourvu qu'on ait du fil. Et il en a plus qu'assez.

Ack surgit des futaies, boueux, la langue pendante, essoufflé et heureux.

Bientôt.

Syn se retourne vers le mélèze qui a hébergé son camp pour l'hiver. Les branches basses que n'a pas brisées le poids de la neige ont déjà commencé à se redresser.

Le soleil scintille à travers les cristaux qui recouvrent le visage de métal noir. Des yeux sentent la chaleur qui essaie de se frayer un chemin à travers le givre.

L'hiver est terminé, la fonte a commencé. La lumière est toujours le signal.

Une à une les nombreuses articulations se mettent en mouvement et font gémir la neige, la glace se fissure. Le sommet du corps émerge soudain de sa gangue glaciale. La poussière de glace retombe en dessinant de brefs arcs-en-ciel dans la clarté du jour. Au sommet du crâne, l'arête d'un nez hume l'air alentour, protubérance incongrue située à la verticale. Des grappes d'yeux fouillent chaque recoin du terrain, sondent la terre, traversent les bois et les fourrés en tournant sur eux-mêmes dans une danse immobile. La vie est inventoriée, classée dans les circuits sortant d'hibernation.

L'eau de fonte glisse sur le corps sans trace d'humidité. Les linéaments des membres sont presque impossibles à distinguer, sombres, lisses et mats, ne reflétant rien. On dirait des stries et des spires qui se déploient, s'entrelacent et se tissent en nasse inextricable de câbles, dessinant une silhouette que l'on désire oublier aussitôt aperçue.

Ne jamais rester visible.

La forme imprécise s'enfonce à nouveau sous la neige. Sur le parcours de l'antique frontière, il y aura des humains. Il y a toujours des humains.

Une pince se contracte à l'évocation d'une série de mises en scène stockées dans la base de données.

Pour celles-ci, il faudrait une famille.



Leur haleine fume dans la fraîcheur de l'aube, vers le sommet de la colline qu'ils gravissent avec lenteur. D'en haut, Syn devrait apercevoir la prochaine étape. Sur ce versant non exposé à la lumière du matin, les branches des conifères sont empesées de chapes de

neige. Les raquettes laissent sur le sol immaculé des veines de boue grise. Le loup enfonce ses pattes dans la poudreuse avec application, toutes griffes écartées pour assurer sa prise au sol. Le jour a attisé la pâleur cendrée du ciel, rougeoyé intensément derrière la crête enneigée pour virer au jaune clair à mesure de leur approche.

Syn a attendu quelques jours avant de replier le contenu du campement dans le traîneau qu'il tire avec peine, luttant au corps à corps contre la pente, maintenant son équilibre sur deux bâtons. Après des semaines d'immobilité forcée, le déhanché nécessaire aux raquettes est difficile. Il faut réapprendre à marcher. Indispensables dans la neige, un terrain humide les couvre de boue collante qui ralentit chaque pas. Pour éviter les cours d'eau de fonte qui noient et emportent une partie des terrains, il a marché sous le couvert des arbres dont les racines s'enchevêtrent dans le sous-sol et le stabilisent. Le danger est partout, spécialement dans les dépressions où la terre fangeuse engloutit un marcheur en quelques secondes. L'effet de succion des boues de printemps est irrésistible.

Ack trotte sans précaution, son poids réparti sur quatre pattes le mettant à l'abri du danger.

Syn, arc-bouté pour tirer le traîneau relié à sa taille par une courroie, franchit les derniers mètres qui le séparent du sommet avec soulagement. La lumière crue du matin l'environne soudain et le soleil flamboie sur le collet qui étend ses ailes démesurées dans son dos.

Le corps entier se réchauffe, les lèvres, les mains, le visage. La végétation est déjà partie à l'assaut de la butte. Les arbres clairsemés dessinent une clairière traversée d'un ruisseau étroit. Du sol gorgé d'eau montent des brumes que réveillent les doigts de l'aube.

Syn stabilise le traîneau, laisse choir la sangle qui l'y rattache et s'autorise quelques pas pour délasser la tension accumulée dans ses épaules, son dos et ses cuisses. Le cours du ruisseau s'interrompt à mi-chemin au milieu de la clairière, cascadant dans une cavité noire de la taille d'un homme. Le loup plonge son museau dans l'eau et boit avidement.

L'eau scintille dans le trou, dont l'origine s'impose soudain à Syn avec évidence, comme la nature de la butte sur laquelle ils font halte. Trop de repos a ramolli son attention. Comment a-t-il pu ne pas remarquer une ascension anormalement abrupte ?

Il rappelle Ack d'un claquement sec de la langue. L'animal fait marche arrière sans comprendre.

Sous la décharge d'adrénaline déclenchée par sa prise de conscience, ses sens s'étendent au plus petit détail, guettant le moindre danger tapi derrière les fourrés, à l'ombre des arbres ou dans

l'obscurité menaçante de la faille. Reculant le plus silencieusement possible, Syn atteint le traîneau et s'empare de son long fusil. Ack aussi s'est mis sur la défensive, les oreilles couchées, la queue balayant le sol, prêt à bondir.

Syn examine les alentours dans la lunette de son arme et revient à la cavité. Il alterne différents modes de vision, tourne prudemment autour du trou sans distinguer quoi que ce soit d'alarmant. L'observation aux rayons infrarouges confirme pourtant sa supposition : ils sont au sommet d'une ancienne ruine. Probablement l'une de ces tours d'habitation massives dont il a pu observer à plusieurs reprises les squelettes de pierre et de métal. Celle-ci s'est effondrée sur elle-même et la nature, faisant son œuvre, l'a transformée en butte artificielle que Syn n'a pas identifiée avant d'en atteindre le sommet. Les vieilles terreurs remontent d'un coup, celles des récits murmurés dans l'intimité du soir, à la proximité rassurante des feux de camp.

À distance, il a toutes ses chances ; ici, il est à leur merci.

Il noue lentement et sans bruit la lanière du traîneau autour de sa taille et entreprend de traverser la clairière. Il écoute surtout.

Rien.

Aucun bourdonnement. Malgré ses précautions, il ne peut retenir le crissement des raquettes sur la neige.

Laissant le ruisseau à main gauche, il effectue un détour qui l'éloigne de la cavité obscure, sans perdre de vue l'ensemble du plateau dont il longe l'extrémité. Parvenu à l'opposé, il surprend entre deux arbres les premières fumées de Méandre.

Il s'arrête quelques secondes pour contempler au loin les hauts toits de la ville qui semblent griffer le ciel, piqués au sommet d'un éperon rocheux surplombant la forêt. Les habitations évoquent le confort d'un lit, la couche encore chaude, l'odeur de la peau, les seins ronds pressés contre son visage. Une bouffée d'émotions monte, qui rivalise avec le besoin impérieux de quitter les lieux. La peur le dispute au désir en un mélange qu'il voudrait prolonger, doux-amer, agréable et irritant.

S'arrachant à la contemplation, Syn jette un dernier regard au plateau silencieux, place le traîneau devant lui et s'arque sur ses bâtons pour le retenir avant d'entamer la descente, l'esprit hanté de visions charnelles, de silhouettes prêtes à le mettre en pièces, de rondeurs qui épousent celles du paysage, d'une chaleur qui s'associe au ciel et réchauffe tout son corps.

La ville se révèle après une lente ascension au fil de la pierre. La palissade de rondins s'esquisse tout d'abord, au détour d'un virage que le chemin a emprunté au relief, et puis les hommes, silhouettes filiformes frémissant contre le bois, discernables à ce mouvement ondulant de buisson dans la brise.

Méandre s'élève sur le sommet d'un piton rocheux décapité, plateau d'où les habitations élancées partent à l'assaut du ciel. Les toits à facettes, d'une hauteur surprenante, offrent un angle aigu à la neige qui dévale et s'entasse autour sans jamais s'accumuler.

Tout a fondu déjà. Syn a une vision fugitive de Méandre lors des tempêtes de fin d'hiver. Il devine les toits crevant la couche de neige, les traînées de fumée emportées par le vent à l'embouchure des cheminées. Lorsque le soleil brille, les habitants s'interpellent, franchissent le vide entre les demeures reliées par des ponts suspendus… L'hibernation ne les concerne presque pas. À la fonte des neiges, l'eau s'écoule de part et d'autre de l'élévation, sinue entre les maisons et tombe dans le vide, la roche se creuse un peu plus et la vie reprend entre les maisons sous les ponts aériens.

La grande foire de printemps commence.

Syn s'arrête et tourne son regard en contrebas. À mesure qu'il est monté, le soleil est descendu dans le ciel en étirant l'ombre du pic vers l'horizon.

Une heure plus tôt, arrivé au dépôt lové au pied de la falaise, il a confié la garde du traîneau à l'aide de l'intendant, un jeune homme maigre au visage constellé de nodules de peau débordant sur son cou. En échange on lui a délivré un morceau de tissu peint de caractères géométriques simples et sans signification. Un sentiment d'irréalité s'est emparé de Syn en prononçant ses premiers mots depuis des mois. Il n'a pas su quel comportement adopter ; il n'a jamais appris. Son visage s'est fermé, il est entré dans le rôle bourru du trappeur, ponctuant ses phrases courtes de silences, acquiesçant à voix basse, grognant pour dire non. Après un bref échange, le préposé s'est tourné vers un convoi approchant dans la lumière crue de l'après-midi. Syn a ramassé ses sacoches et commencé à gravir l'étroit sentier. L'appréhension qui le saisit lorsqu'il est dans la proximité de ses pairs l'accompagnera aussi longtemps qu'il ne sera pas redescendu et retourné au cœur de la forêt. Un mélange d'excitation, de crainte, de

frustration, d'envie, de malaise et de suspicion.

Ack incline la tête sur le côté avec impatience en lançant un regard qui passerait pour réprobateur chez un humain. Il n'a pas quitté sa position, une patte posée sur le même caillou, prêt à poursuivre l'ascension.

« O. K., lâche Syn. Tu veux voir des humains ? »

Il ajuste les lanières de cuir dans leur sillon douloureux sur ses épaules et reprend la marche. Ack s'élance d'un bond en tirant la langue. On dirait qu'il sourit.

L'unique entrée de Méandre est en réfection : le battant droit a été délogé, déplacé d'une vingtaine de mètres et déposé au pied du rempart de bois. Une poignée d'ouvriers armés de marteaux, de scies et de varlopes s'affaire sans prêter attention à Syn et Ack qui les dépassent. Une grappe d'enfants s'est juchée sur la palissade, entre les pointes taillées au sommet des rondins, pour observer le travail des hommes, sous l'œil avide d'un marmot trop petit pour l'escalade et qui suce son pouce avec concentration.

Le surveillant des portes de la ville, un vieillard à la moue bougonne, est assis face au panorama qui s'étend au-delà des limites tracées par les fortifications. Il guette symboliquement l'éventuel arrivant en mâchonnant l'embout d'une pipe au tuyau allongé, triturant de temps à autre le fourneau entre deux doigts. Il détaille Syn et son loup, fronce les sourcils et hoche brièvement la tète en signe d'assentiment. Ils continuent en direction des habitations massées plus haut.

Le plateau est divisé en deux terrasses par un effet du relief. La première, plus basse et de moindres dimensions, accueille le marché noir de monde, suffoquant d'agitation. La seconde terrasse, qui sert d'assise aux constructions en dur, est de loin la plus impressionnante. Les bâtisses aux dimensions cyclopéennes prennent appui sur de larges fondations circulaires. Si les toits commencent à hauteur d'homme, ils s'élèvent à une altitude vertigineuse, suffisamment haut pour dépasser la couche de neige au plus fort de l'hiver. Leur forme conique offre peu de prise au vent et d'ingénieux systèmes de dérivation permettent de casser les souffles violents. Au centre s'élève le fleuron de Méandre : le Toit-du-Monde. Le bâtiment dépasse tous les autres en hauteur et en largeur. Il sert à la fois d'hôtel pour les voyageurs, de lieu de réunion quand le temps est mauvais, de salle des fêtes, d'auberge, de maison de ville… C'est un passage obligé et la destination de Syn, dont les sens s'aiguisent avec concupiscence.

Il traverse la première terrasse, tapissée de couvertures étendues

pour y entasser des marchandises auxquelles il accorde un bref coup d'œil, inventoriant ce qui pourrait lui être utile. Une foule bigarrée se presse et déambule en tous sens. Le brouhaha est assourdissant : des bonimenteurs vantent les mérites de leurs produits, des fouisseurs au regard mystérieux attirent les chalands en proposant de découvrir les antiques richesses arrachées au sous-sol, des diseurs de bonne aventure déclament des vers devant leur tente, brûlant des résines aux parfums capiteux sur des plateaux de métal ouvragé. Si le marché est une raison de sa présence, son esprit est obnubilé par les promesses qu'éveille le ventre rond du Toit-du-Monde. Attiré comme une abeille vers sa ruche, le désir accélère son pas.

L'accès à la seconde terrasse est perceptible. La déclivité du terrain croît brusquement, on enjambe quelques marches puis on franchit l'un des innombrables canaux de drainage des eaux de fonte creusés dans la roche. Ils dessinent un réseau serré entre les habitations ; le cœur de la ville est gravé dans la pierre. Les ruelles, étroitement tissées entre elles, forment un maillage complexe autour de trois axes parallèles : la Rue, qui monte de la terrasse du marché vers le Toit-du-Monde, et deux rues flanquées de part et d'autre : Main gauche et Main droite.

Syn s'engage dans la Rue, transformée en annexe du marché durant la foire de printemps. De nombreux artisans ont ouvert boutique à même le sol, les plus chanceux devant leur propre échoppe. Les vastes habitations en forme de cône sont séparées entre elles d'une bonne distance où la neige s'accumule. Dans cet espace se sont nichées des maisons édifiées sur deux ou trois étages par les pauvres. Ils les délaissent pour hiverner dans le Toit-du-Monde puis y retournent après la fonte pour réparer les élévations de bois s'il y en a, ou la maison si elle s'est effondrée sous le poids de la neige ; cela arrive toujours.

Là aussi les voix retentissent dans le sillage du passant, plus posées, plus précises. Les artisans travaillent à l'extérieur quand ils le peuvent, donnant le spectacle de leur maîtrise. Le regard de Syn s'attarde sur les ouvrages, fasciné par les mouvements des mains, les gestes économes et adroits. Il se promet de revenir, mais impossible de ralentir : la proximité de sa destination l'excite trop.

La foule se presse au pied du Toit-du-Monde ; la masse imposante de l'édifice, ou peut-être ce qu'il représente, ou quoi que ce soit dans l'air ou dans la tête des gens fait que tout y est plus calme et plus posé, plus chaleureux, plus douillet. On est comme au bord d'un énorme nid, un lieu où l'agitation se transforme en efficacité tranquille, où la fatigue appelle au repos.

Une bande d'enfants passe en hurlant, poursuivie par un gros

bonhomme dont le ventre tressaute à chaque pas, s'égosillant en injures entre deux tentatives pour reprendre son souffle. Les jeunes dévalent la Rue à toute vitesse, les passants s'écartent, la foule se referme derrière eux, ne laissant au gros homme que la possibilité d'un demi-tour piteux. Syn ne peut retenir un sourire.

Aucune porte ne barre l'entrée du bâtiment, mais il faut écarter de lourds rideaux qui tombent du linteau et isolent de l'extérieur. Une fois franchis trois pans épais, pénétrant dans une obscurité de plus en plus profonde, le loup pressé contre sa cuisse pour se frayer un chemin, Syn débouche dans le vaste hall du Toit-du-Monde.

L'air est moite et chargé de senteurs puissantes et épicées. Les yeux doivent s'habituer à la faible luminosité malgré la clarté du jour qui s'invite par d'étroites fenêtres en ogive haut placées et qui tombe en rais obliques sur les tables et les bancs garnissant l'essentiel de la salle. Une constellation de torches, de lampes et de braseros illumine les murs. Au fond s'ouvre un vaste bar en demi-lune chargé de buveurs qui étanchent leur soif dans de lourds pots en céramique. Des serveurs aux tenues rouge vif font des allers-retours entre les tables clairsemées de clients, les bras encombrés de plats et de cruches en terre. Les conversations échangées à voix basse forment un bourdon continu ponctué d'éclats brefs.

Syn passe au milieu des convives comme dans un rêve. Les effluves de viande et de légumes grillés mettent ses papilles en éveil, la perspective d'une bière fraîche serre sa gorge, mais il ne ralentit pas. Il l'a trouvée et ne la quitte plus des yeux. Il reconnaîtrait sa silhouette entre mille, ses rondeurs délicieuses, son déhanché balancé à l'extrémité du bar comme la promesse d'un fruit trop mûr au goût légèrement acide, sur lequel se dessine le foulard écarlate noué à la taille. Elle est en train de rire et se retourne en suivant le regard de son vis-à-vis. Ses yeux s'illuminent.

« Syn ! »

Un instant soutenu, immobile face-à-face. On ne sait jamais à quel point les trappeurs changent d'une saison à l'autre.

« Erine… »

La grosse femme le saisit entre ses bras énormes et le soulève comme un vulgaire fagot de bois. Il la serre de son mieux, submergé par la masse, sentant les bourrelets vibrer sous ses avant-bras alors qu'elle se dandine contre lui. Le désir monte comme une braise attisée par les vents de la nuit. Erine l'embrasse fougueusement, collant ses grosses joues sur son visage. Douces, chaleureuses et vivantes.

Elle recule d'un pas, laissant Syn pantelant et ivre d'envie.

« C'est le plus fameux tireur que j'aie jamais rencontré ! lance-t-

elle à l’inconnu accoudé au bar. Et pas qu’au pieu ! »

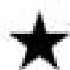
Son rire de basse résonne puis elle se tourne vers Ack, qui se gratte les oreilles vigoureusement : « Toujours là, le loup ! Rafistolé, mais tu tiens bon ! »

Elle passe ses doigts potelés dans le pelage strié de bandes synthétiques et Ack jappe de plaisir. Il avance affectueusement son museau contre l’entrejambe d’Erine.

« Oh, le coquin ! Rien à envier à son maître ! »

Sans plus d’égards pour la conversation, Syn la prend par un bras et l’entraîne en direction de l’escalier qui mène aux étages supérieurs, serpentant en spirale contre les flancs du mur circulaire du Toit-du-Monde. Des rangées de balcons s’alignent et se perdent dans l’obscurité du plafond, délimitant des couloirs et des appartements, des portes closes parfois entrouvertes, tracées de silhouettes.

Le rire grave d’Érine retentit encore puis retombe, noyé dans le ronronnement des conversations.



Les corps pâles ondulent avec ferveur dans la pénombre. L’accélération de l’homme et les soupirs de la femme étendue sur le dos témoignent de la conclusion prochaine de l’échange.

La chose ne bouge pas, plus noire que la nuit, ses grappes d’yeux tendues vers la scène d’amour. Elle s’est immobilisée quand les deux jeunes se sont dirigés vers elle en glapissant de plaisir. Ils ont commencé les préliminaires aussitôt et se sont accouplés sans retenue sur un parterre d’herbes couchées. Ils ont quitté le pic rocheux à la faveur de la nuit, et ce n’est pas leur première fois car, leurs ébats terminés dans une dernière étreinte convulsive, l’homme va déterrer un pot de terre dont il fait sauter le bouchon de cire. Il tend le récipient à sa partenaire, qui boit à longs traits et le lui rend. Une boisson légèrement alcoolisée qui fait écho à leur ivresse. Elle rattache ses cheveux en chignon alors que la pomme d’Adam de son amant tressaute à chaque gorgée. Un trait de lune oblique a quitté les frondaisons et s’est posé sur leur repos silencieux à la faveur d’une brise.

Une pince sursaute contre le flanc de la chose. C’est le moment. Presque le moment. Elle regarde encore un peu, continuant de superposer à ce qu’elle voit les images de sa banque de données, à la recherche d’une mise en scène susceptible de frapper des imaginations

qui vivent en hauteur. Elle s'interrompt sur un cliché où dominent l'écarlate et le carmin. Celui-ci conviendra à merveille.

Maintenant.

Le corps annelé se met en mouvement, fondant sans bruit sur le couple, deux appendices tendus vers les gorges.



Un éclat doré éclabousse les persiennes et s'infiltre dans la chambre, éclairant de croisillons les seins blancs d'Erine dressés dans l'air frais du matin. Syn cligne des yeux et contemple le mamelon offert à la lumière. Il le saisit à pleines mains, presse son visage contre la peau rebondie, goûte les tétons durcis du bout de sa langue. Erine gémit, suave, elle se tortille sur le dos et l'attire entre ses cuisses. Il la prend ainsi, la tête enfouie entre ses seins. Il pose sa bouche autour de l'aréole et suce avidement. Un liquide tiède se répand dans sa bouche et il continue son va-et-vient, tétant comme un nourrisson affamé, les soupirs infra-basses d'Érine scandant la danse, et, alors qu'il jouit en elle, il avale son lait de nourrice.

Leurs corps en sueur s'abandonnent à la langueur du réveil, oscillant entre le monde des rêves et des sens, dans le ballet des ombres et du jour. Une perle de lait goutte encore au sommet d'un téton.

Quand Erine ouvre les volets en grand et se repaît du paysage, Syn explore du regard ses courbes. Ils ne sont pas hauts dans le Toit-du-Monde, mais déjà la vue glisse entre les toits jusqu'à la terrasse du marché et se perd au-dessus des forêts qui s'étalent comme une mer autour du pic de Méandre. Le vent porte dans leur chambre des odeurs fumées et un brouhaha de conversations.

« Il fait déjà jour, le soleil est haut : tu m'as épuisée ! »

Syn ne répond rien mais un sourire s'assoit sur son visage. Elle se retourne, toujours accoudée à la fenêtre dans son plus simple appareil.

« Fier de toi, hein ? »

Silencieux, il croise les bras derrière sa tête. Elle le regarde dans les yeux et avance en faisant glisser ses pieds sur le parquet de bois sombre. Des paillettes de poussière pétillent dans la lumière. Arrivée à sa hauteur, elle prend la tête de Syn à pleines mains, dépose le visage de l'homme contre son ventre et le maintient avec douceur.

« Tu peux l'être, je ne sais même plus combien de fois j'ai joui

cette nuit… Si tout le monde était comme toi !

— Hmmm ! Hmmm…

— Tu dis ?… » Elle le libère de son étreinte mais il reste contre elle et prend un bourrelet de chair dans sa bouche, comme s'il s'apprêtait à la dévorer.

« Tu aurais pu m'étouffer, coquine !

— Tu ne manques pas d'air, toi ! »

Syn s'agrippe à Érine, la déséquilibre et ils tombent à la renverse entre les draps tièdes.

« On pourrait remettre ça, mais j'ai aussi faim que mon loup ! »

Syn écarte les tentures qui ferment l'accès au Toit-du-Monde afin qu'Ack se fraye un chemin, et tous deux s'engagent dans la Rue au ralenti. Syn roule encore entre ses dents un morceau de viande grillée qui libère un fumet épicé. La nourriture qu'il mange habituellement dans la forêt est imprégnée de l'odeur du feu, que rehaussent parfois des racines ou des feuilles odorantes. Ici, tout est assaisonné avec art. Les cuisinières de la ville puisent dans leurs potagers des feuilles, des fleurs, des baies qu'elles font sécher, pulvérisent et mettent dans des pots à leur tour placés dans une des niches qui constellent le mur derrière le bar du Toit-du-Monde. Et ces dames ont l'habitude de nourrir les compagnons à quatre pattes avec des abats et les restes des assiettes des clients. Les pauvres bêtes finissent comme leur maître, le ventre rond et distendu, à peine capables d'avancer. Syn a difficilement résisté à l'attrait de la dinde farcie à la coriandre des montagnes.

Tous deux remontent la Rue à pas lents et pesants, jusqu'à l'extrémité du plateau, là où la roche s'incline vers le vide. La palissade de rondins dessine un arc de cercle au niveau de la première terrasse. Ensuite, c'est un rempart de rien, un à-pic vertigineux de plusieurs centaines de mètres, impossible à franchir si l'on n'a pas deux ailes et un corps couvert de plumes. Des poulies ont été installées pour tracter des marchandises depuis le bord de la rivière qui coule autour du pic et dont la boucle a donné son nom à la ville. Le système a été amélioré depuis l'année dernière. D'énormes roues d'appoint et des contrepoids saillent de toutes parts pour soulever des charges balançant à peine au bout d'épaisses cordes tressées. Sur l'espace de déchargement libre, des enfants jouent à la balle, inconscients du vide s'ouvrant à moins de cinq mètres d'eux. Pire, le responsable des machines trompe l'ennui en arbitrant la partie. Troublé par la présence du précipice, Syn revient sur ses pas et descend la Rue vers la place du marché. L'agitation bat son plein, les cris résonnent plus forts

que le jour précédent.

L'appétit des sens à peu près rassasié, il peut flâner avec les badauds devant les prouesses des artisans. Il s'arrête pour observer un maître ciseleur qui dessine en relief et en creux des motifs d'une rare complexité sur le ventre pansu d'un récipient. Il tient l'objet entre ses pieds nus et repousse le métal à l'aide d'une série d'outils, esquissant chaque forme d'un geste sûr et définitif.

Plus bas, un arracheur de dents exerce sous des mines médusées, la file des curieux ondulant d'appréhension sous les cris du patient. Avant d'opérer, le praticien passe sur les gencives une poudre rouge sans trop d'effet sur les hurlements. Ceux qui ont subi l'opération s'abreuvent à de grandes cruches remplies d'eau, nettoient leur bouche, passent une main tremblante sur leur joue gonflée.

La masse des gens bouge comme un organisme vivant, vibre des couleurs changeantes des costumes traditionnels, respire d'odeurs surprenantes ou quotidiennes : feux des ateliers et des cuisines, épices, parfums, résines en tous genres, tabacs fumés, nourritures préparées dans la rue, mangées sur une serviette de tissu en marchant, renversées dans une bousculade, lapées par des chiens aux colliers pesants. On s'interpelle avec des accents haut perchés ou roulant des sonorités graves, on déambule en tous sens, on discute, on chahute, on rit. Condensé d'humanité qui charrie dans les rues de Méandre son flux bariolé, qui par des courants de traverse s'infiltre dans les ruelles, coule de la seconde à la première terrasse où il forme un bassin tourbillonnant d'activité.

Syn, suivi du loup qui trotte sans hâte derrière lui, fend la foule jusqu'à un énorme mât tendu vers le ciel et au sommet duquel s'étire une épaisse fumée grise. Un bûcher funéraire. Un attroupement s'est réparti en trois cercles successifs.

Au plus près, des enfants aux joues barbouillées de cendre soufflent dans de longues trompettes dirigées vers le mât et soutenues par des étais en bois sculpté. Les instruments rendent un bruit monocorde et sourd qui s'interrompt lorsque les jeunes souffleurs reprennent haleine, plaintes graves se superposant, irrégulières. Le deuxième cercle est composé d'hommes et de femmes agenouillés, les visages écarlates d'avoir trop pleuré, striés de larmes mêlées aux cendres du deuil. Au gémissement des conques font écho leurs pleurs de parents et d'amis. Le troisième cercle de douleur mélange tous les autres, des passants qui comme Syn s'agglutinent et puis s'éloignent, dont s'élève un murmure bourdonnant de commentaires, de révélations et d'exclamations ressassés à voix basse. Pris dans l'étrange solidarité du malheur, les inconnus se parlent comme s'ils faisaient partie de la famille. Une petite dame à la peau parcheminée s'adresse

à Syn d'une voix chevrotante, comme s'ils poursuivaient une conversation interrompue plus tôt.

« Le couple a été retrouvé par des chasseurs ce matin, dans le bois au pied du pic. Des jeunes à peine secs… Leur peau était épluchée tout net ! Comme les sangliers ! Ils étaient à l'envers et la tête enfouie dans un trou… Vous imaginez ? Ils tenaient tout droit, retenus par leurs propres tendons, leurs nerfs et leurs muscles entremêlés comme… comme un filet de pêcheur ! Maintenus presque à la verticale tous les deux, leurs poids équilibrés pour qu'ils ne tombent ni d'un côté ni de l'autre. » La vieille débite ses paroles comme elle réciterait une recette de cuisine un peu singulière, assaisonnant son récit d'horreur et de complaisance. « Pauvres petits ! La tête dans le sol ! Les chasseurs ont fait appel à trois étrangers pour libérer les dépouilles et les hisser vers Méandre. Diasols ! »

Elle a presque craché le mot. Elle plonge deux doigts dans la sacoche de cuir pendue à son cou pour extraire une pincée de *pan* qu'elle enfourne et mâchouille à petits coups de dents rapides qui plient et déplient les rides tissant son visage. Elle s'est déjà déportée de quelques pas et reprend son discours auprès d'un nouveau badaud.

Syn jette un regard au mât qui se profile sur fond d'azur, soutenant les deux dépouilles entrelacées dans les flammes. La mort a frappé cette nuit, tout en bas du pic. Il connaît trop les hommes pour ne pas les suspecter de ce genre d'atrocités. Mais ce sont les démons de métal qui courent sur les lèvres, les diasols peuplant les légendes et les nuits de Méandre. Pourquoi des robots se donneraient-ils le mal d'une telle mise en scène, eux qui tuent comme ils creusent, rapides et précis ? Ou alors un épouvantail ? C'est la première pensée qui a frappé Syn au récit de la vieille. Mais qui prendrait au sérieux cette idée ? Autant parler de démons.

Sur la place du marché, Syn prend le temps d'examiner les marchandises étalées aux rayons du soleil de printemps. Les vendeurs continuent leurs affaires comme si de rien n'était, mais les clients se penchent avec des mines de conspirateurs et on peut entendre évoquer les diasols, la malédiction de l'ancien temps, les terribles moissonneurs et la nuit de colère. Une aura de suspicion entoure les quelques fouisseurs présents, mais ça ne retient pas les acheteurs de tourner autour de leurs nattes chargées de trésors. Syn échange une batterie universelle contre trois disjoncteurs. Cher payé, mais la batterie est en excellent état et elle s'adaptera à presque tous les équipements dont il dispose.

« Qu'est-ce qu'on ferait sans eux ! »

Syn sursaute et se retourne.

« Dek ! »

Ce même visage grêlé, comme fouetté par une tempête de billes de plomb qui auraient imprimé leurs marques sur sa peau. Quelques rides fuient au coin des yeux, à la limite de ce regard étincelant de bleu, presque gris. Deux joyaux dans un écrin un peu raté. Son nez protubérant s'épate, finissant en goutte d'eau au-dessus d'une bouche molle habituée à siroter. Son haleine ne trompe pas.

« On va se tirer des chopines ? »

Il n'y a pas meilleur compagnon de chope. L'étau dans la poitrine de Syn se desserre de retrouver ce trappeur comme lui perdu dans le cœur battant de la foule.

« C'est clair ! »

Il lance un coup d'œil circulaire puis revient à Dek, qui le surplombe d'une bonne tête, les bras ballants.

« Ton chien n'est pas là ? »

Une ombre traverse le regard de cristal, les lèvres hésitent : « Il n'a pas passé l'hiver. »

Les joues de Syn brûlent tout à coup, et il ne parvient pas à regarder Dek en face. Sa main s'attarde sur la tête d'Ack, sagement assis à côté d'eux. La perte du compagnon est le pire qui puisse arriver à un trappeur. Le lien qui unit l'homme à son chien ou à son loup est si fort qu'il est au-delà des mots, hors de tout champ d'expression. Il est composé de la somme de toutes ces nuits et de tous ces jours, de tous ces soleils qui ont tracé l'horizon, de toutes ces étoiles regardées, ces feux allumés au soir, ces échanges de soupirs, de monologues formulés ou non, de gestes esquissés, de regards surtout, souffrances partagées et chaleur mutuelle. Personne d'autre qu'un trappeur ne peut comprendre l'étendue de la perte. Il n'y a pas de mots.

Syn passe un bras au creux du coude de Dek et tous deux, suivis du loup qui tire la langue, remontent la foule bigarrée et houleuse, un peu courbés, comme s'ils s'arc-boutaient contre le vent, mais dans le ciel il n'y a aucun souffle, aucun nuage sinon une colonne de fumée qui dérive un peu paresseusement au-dessus d'un mât.

Syn et Dek boivent quelques bières, accoudés aux buvettes éphémères de la foire du printemps, préservant à leur table un îlot de silence au milieu de la foule qui s'écoule le long de la Rue. Le silence est la marque du deuil. Ils parleront quand il fera nuit.

Ils s'engagent ensuite dans le courant humain, s'échappent par une ruelle parallèle à Main droite pour flâner entre les demeures de bois et de pierre moins bondées puis dénichent un troquet accordé à leur humeur. Il ne s'agit que de l'extension d'une habitation qui a peuplé de tables et de chaises une terrasse longeant l'à-pic entourant Méandre. Ils choisissent une place à l'écart, dangereusement proche du bord pour Syn, que rassure l'épaisseur du mobilier pesant de tout son poids contre la roche, alors que les coussins épousent les courbes de son bassin et de son dos.

Les deux trappeurs partagent de nouvelles lampées de bière ponctuées de grimaces appréciatives. La fraîcheur amère du liquide compense à merveille la chaleur de l'après-midi. En face s'étale à perte de vue un horizon vertigineux de forêt se gorgeant de lumière après les longs mois d'hiver. Les feuillages et les aiguilles verdissent et se tendent vers le ciel.

Le soleil descend peu à peu dans l'horizon, glisse à mesure que le ciel vire orangé, se divise en bandes écarlates qui saignent les unes sur les autres, se brouillent et fondent leurs ors cuivrés que soulignent des nuages ourlés de bronze.

La bière moussant au creux des pichets de terre prend la même couleur. Syn et Dek les vident d'un trait et titubent vers la Rue, où la foule s'est clairsemée. Des lumières vives étincellent partout, comme une répétition de la fête qui battra son plein le lendemain soir.

L'alcool aidant, et la nuit tombée, Syn a envie de parler. Les trappeurs sont gens silencieux, ils ne parlent que par nécessité. Les langues se délient autour d'un feu, alors ils murmurent pour le loup et les flammes qui ronronnent.

Ils pénètrent dans le Toit-du-Monde une fois que le ciel a fondu dans une mare rouge délavé éclaboussant le sommet du piton rocheux. Les ombres ont saisi tout ce qui est en bas, noyant le dépôt, la forêt, les reliefs lointains sur lesquels s'incline la nuit.

L'intérieur vibre d'éclats de voix, du tintement des ustensiles, des

pots de terre qui raclent le bois ou éclatent au sol avec un bruit sourd. On boit, on mange, on rit, on fume et surtout on parle. En s'asseyant devant Dek installé face au mur, Syn remarque les rondeurs d'Erine, dont la silhouette enfle le bar dans le contre-jour des lumignons.

Dek rompt le premier le silence.

« On échange nos places après si tu veux. »

Syn lui adresse un coup d'œil reconnaissant : « Ça ira ! »

Il parcourt la salle du regard. Les solitaires n'aiment pas la présence des autres, surtout en si grand nombre, et leur préfèrent souvent un mur. Dans ce bain d'humanité, les deux trappeurs servent de repère l'un pour l'autre. S'il déteste faire partie de la foule, Syn apprécie pourtant un bon coin pour observer la vie des communautés. Il y a quelque chose d'apaisant dans cette énergie vitale chaotique, à la recherche de contact, frénétique. Il se passe toujours un événement, si discret soit-il, qui révèle une part plus grande ou plus secrète des individus.

Dek commande un énorme pichet de bière aux flancs garnis de sacoches d'épices. En attendant le repas, ils mâchent des biscuits salés piochés dans une coupelle aux bords épais abandonnée par une matrone pressée.

Syn mord vigoureusement un biscuit et avale une lampée de bière, puis il commence à parler.

« Tu as entendu pour le meurtre ?

— Ouais, dégueulasse. En plus, la veille de la foire…

— On dit que ce sont les diasols.

— Ou des hommes. Ils sont assez tarés pour ça. Les troglodytes surtout.

— Oui, mais les troglos enlèvent les femmes, ils ne les tuent pas.

— Qui sait, avec ces fous ? Ils vivent la nuit, et ça s'est produit la nuit.

— J'ai pensé à autre chose… »

Le regard vif de Dek s'éclaircit. Sa curiosité éveillée, il déplace le poids de son corps sur les coudes et se penche en avant.

« Quoi ?

— Un épouvantail…

— Foutaises ! Ce sont des contes pour les gamins.

— Comme les diasols.

— Oui, mais les diasols c'est vrai. »

Satisfait de son raisonnement, Dek vide sa chope d'un trait et la remplit jusqu'à ce que la bière mousse sur les bords.

« J'ai parlé un jour à une vieille qui a vu un épouvantail. Elle l'a vu découper des gens, et le résultat ressemblait drôlement à ce qui est arrivé hier soir.

— Et comment elle s'en est sortie ?

— Une amulette l'aurait protégée. »

Le regard de Dek se voile et son front se plisse.

« La folle de Tai-Raleh ? »

Syn acquiesce en silence.

« Tu sais, Syn, elle dit aussi à la cantonade que ses parents vont venir la chercher et elle est sûre d'avoir treize ans.

— Ce n'est pas la même chose ! Tu as pris la peine de parler avec elle ?

— Pas besoin, elle a déjà pris la peine de parler avec moi ! »

Dek part d'un énorme éclat de rire qui sonne comme un argument définitif. Syn boit quelques gorgées de bière pour ne pas devoir répondre. Il se souvient du ton de la vieille de Tai-Raleh. Dans ses yeux, ses pupilles s'étaient réduites à la taille de deux têtes d'aiguille qui tranchaient dans ce visage habituellement égaré. L'évocation du souvenir lui avait redonné pour un temps une forme de lucidité. Il y avait dans ses mots une évidence qui sombrait lorsqu'elle délirait. Elle avait rendu à Syn son regard, guettant une approbation ou un consentement. Il ne l'avait pas jugée et l'avait écoutée, recueillant ses paroles comme on profiterait de l'ombrage d'un vieil arbre. Elle avait tout décrit en détail, et Syn n'aurait su dire si l'horreur qui était montée en lui venait du contenu ou de la froide indifférence de la vieille dame, si étrange alors que dans ses yeux dansait l'éclat d'une angoisse infinie. Quand elle avait eu terminé son récit, la terreur jusque-là cantonnée dans son regard rétréci avait débordé sur ses traits déformés, son corps s'était contracté d'un coup et ses membres s'étaient recroquevillés. Elle avait repris l'apparence que lui connaissait Syn, si familière à tous les voyageurs passant par Tai-Raleh, la moitié droite du corps ramassée contre la table, l'autre moitié tendue à l'extrême, la jambe gauche saillant au-dessus du banc, un bras jeté derrière le dossier, membres rayonnant à partir d'un noyau rabougri. Syn l'avait quittée comme il l'avait abordée, emportant le secret de la brève transformation de la vieille. La folle de Tai-Raleh.

Il sort de sa rêverie et prend conscience que Dek lui parle de sa propre hypothèse.

« … ce qui exclurait les troglodytes comme tu l'as dit. Reste les diasols. Il y a une ruine pas loin d'ici, j'ai dû faire un détour pour l'éviter. Ils y sont peut-être ?

— Alors, j’ai eu de la chance !

— Pourquoi ?

— Je l’ai traversée. »

Syn sourit avec un mélange de gêne et de fierté devant la mine incrédule de Dek.

« Après une hibernation aussi longue, j’étais à côté de mon attelage. J’ai compris que c’était une ruine une fois au sommet. J’ai sondé un trou, mais il n’y avait aucun diasol, j’ai eu de la chance. »

Dek dévoile ses dents jaunes et éclate d’un rire retentissant. L’alcool étincelle dans ses yeux. Syn rit à son tour, ils trinquent, vident leurs chopes et se resservent.

« Aux diasols ! » hurle Dek dans une envolée éthylique. Des regards noirs fusent des tables voisines, qui dégrisent soudain Syn et lui plongent le nez au fond de sa chope.

« Moins fort ! On n’apprécie pas ce genre de toast ici. »

Hilare, Dek enchaîne en baissant d’un ton : « De toute manière, ce sont les diasols qui ont eu de la chance, pas toi ! Combien tu en as descendu cet hiver ?

— Sept.

— Tudieu ! Sept ! Je comprends pourquoi tu passes toutes tes nuits avec les femmes ! Tu as dû ramasser une fortune…

— Je ne suis pas à plaindre. »

Une serveuse aux joues rouges de la chaleur des cuisines dépose entre eux un plat fumant, retenant d’une main gantée un couvercle en terre.

« Bas les pattes, c’est brûlant ! »

Elle remplit les assiettes et replace la grosse louche en bois dans le plat, qu’elle emporte en tournant les talons. Syn prend trois gros biscuits salés et les trempe dans la sauce. Il a menti à Dek. Si on descend sept robots, on est un héros. Si on affirme en avoir abattu dix-sept, on est un menteur. Ou alors foutrement trop riche pour mener cette vie. D’un doigt, il effleure les dés de métal cousus contre sa ceinture.

Avant de se jeter à pleines dents sur son plat, Dek lance en souriant : « C’est toi qui paies ! »

Syn réduit en miettes les biscuits imbibés de sauce et les mélange à la viande pour former de grosses boulettes qu’il avale. Quelques gorgées de bière tempèrent la nourriture épicée. Il s’apprête à se resservir mais interrompt son geste. À l’entrée, on écarte les peaux qui délimitent l’intérieur de l’extérieur du Toit-du-Monde. Des fouisseurs nouvellement arrivés. Un groupe d’une quinzaine de personnes qui

n'est pas venu pour vendre ses trouvailles mais qui fait étape. Leurs visages fermés sont secs et ridés, les membres noueux, les mains puissantes. Leurs yeux fouillent la salle en cercles attentifs et repèrent une table vide. Les uns après les autres, ils s'assoient et entament des discussions à voix basse. Et, parmi eux, il la voit. Elle attire son regard comme une flamme. Son ombre danse contre le mur quand elle passe devant le bar sans se presser. Sa chevelure de braise couve sous un capuchon oscillant à chaque pas. Des vêtements amples voilent ses formes que l'on devine arrondies. Elle s'arrête devant une chaise vide et, une seconde, Syn voit briller son regard vert lorsqu'elle parcourt les lieux avant de s'asseoir. Une autre femme, blonde, à la taille filiforme et au visage d'une beauté presque déplacée dans ce groupe, s'installe face à la rousse et libère sa chevelure de son capuchon. Une cascade de feu incendie son dos.

Dek, qui s'est retourné en suivant les yeux obnubilés de Syn, revient à son assiette et siffle entre ses dents :

« Ces deux-là… » Il incline la tête. « Woaouh ! Quels morceaux ! »

Syn contemple la silhouette de la rousse qui lui tourne le dos, essayant de se remémorer le visage aperçu quelques secondes plus tôt. Deux yeux qui capturent la lumière et les âmes, un nez frémissant, des lèvres généreuses et des joues un peu trop pleines. Quand elle a souri, des fossettes en ombre se sont creusées, ses lèvres ouvertes et gonflées, ses narines retroussées malicieusement.

La poitrine de Syn frémit, son souffle s'essouffle. Il prend conscience du regard exorbité de Dek, qui sue l'envie de se retourner encore.

« Pour cette fois, murmure-t-il, j'envie ta place. »

Et il vide d'un trait sa chope. Syn fait de même, puis il tire de sa ceinture un bon mètre de câble qu'il coupe avec la petite pince pendant à son côté pour payer repas et boissons à la serveuse, après quoi il recommande une tournée.

Les hommes des tables voisines se tournent vers les fouisseurs et leurs regards papillonnent sur les deux femmes, en particulier la blonde, dont le caractère exubérant se remarque rapidement. Son rire haut perché éclate en trilles saccadés, ses yeux roulent d'un côté et de l'autre, tandis qu'elle se balance au rythme des gestes accompagnant ses paroles. Elle capte l'attention, écoute et répond, ses mots perdus dans l'intense brouhaha à peine absorbé par les murs de bois. Syn est fasciné par sa beauté, son élégance et son énergie, mais sa voisine rousse dont il ne voit plus le visage réveille en lui des forces et des attirances plus secrètes. Quelque chose qui appelle le mystère. Un sentiment qui évoque les légendes du coin du feu, une voix chevrotante qui raconte un souvenir, un regard qui pourrait en dire

plus mais se retient.

Presque toute la communauté est entrée à son tour dans le Toit-du-Monde lorsque Syn et Dek ont fini de manger. La plupart des convives ont pris leur repas, et les habitants qui ont dîné chez eux les rejoignent, s'accoudent au bar ou choisissent une des nombreuses tables entre lesquelles zigzaguent serveurs et serveuses dont les vêtements rouges permettent de les interpeller sans avoir à les chercher longtemps. La foire du printemps est l'occasion pour le peuple de Méandre de s'enrichir vite. La recette suffit à nourrir les pauvres une année, jusqu'à la fête suivante. Les femmes mettent la ceinture écarlate et se prostituent tandis que les maris servent de gardes au dépôt situé au bas du pic, où les voyageurs entreposent leurs affaires. La ville devient pour un temps le carrefour de ce coin de la forêt, comme Borée au nord ou Tarsus, le port niché au bord de l'océan à l'extrême ouest. Les villages les plus proches se vident de leurs habitants, les maisons isolées sont désertées, les caravanes de marchands convergent toutes ici. L'afflux de richesses attire les prouesses des voleurs, parfois de bandes organisées tenues à l'écart par la vigilance des surveillants. Les matières plus précieuses sont tractées à l'aide de gigantesques treuils au sommet, à l'abri de la cupidité. Les marchands, qui ont rarement l'occasion de relâcher leur attention, libérés pour un temps de la responsabilité de leurs équipages, ont tout loisir de boire plus que de raison et de festoyer. Des kilomètres de câbles s'enroulent chaque soir sous le bar du Toit-du-Monde, renflouant les fonds de la communauté en précieux métal et en tendeurs pour les maisons.

Les conversations tombées durant le repas reprennent, l'animation remonte d'un cran : la soirée s'annonce festive.

« Comment était la saison ? demande Syn.

— L'un dans l'autre, moyenne. Le début était exceptionnel : je suis monté très au nord. Il y avait beaucoup de gibier. J'ai croisé quelques villages importants en poussant jusqu'à Borée pour échanger mes peaux contre du fil, mais, au lieu de revenir, j'ai continué à chasser dans le coin, toujours aussi juteux : je me suis laissé prendre au piège. En redescendant vers le sud, j'ai trop chassé, accumulé des peaux que je n'avais pas le temps de traiter et qui m'ont ralenti. L'hiver m'est tombé dessus et je n'étais pas prêt. Du coup je n'ai pas hiberné, mais je suis resté dans un coin en hauteur. Les peaux ont pourri alors que je pensais que le gel les protégerait, et mon chien est mort. J'ai tout perdu. »

Dek demeure un moment silencieux puis il reprend à voix basse :

« J'ai emporté le fil qui me restait, la bouffe, les raquettes, les bâtons, et je me suis mis en route.

— En plein hiver ?

— Vers la fin. J'ai survécu aux dernières tombées terré dans une grotte à brûler du bois et à trouver de quoi manger. C'était pas drôle… Et toi ?

— J'ai fait le contraire : je suis allé dans le Sud.

— Veinard ! »

Ils échangent un bref sourire de connivence.

« Jusqu'où dans le Sud ?

— Je n'avais pas l'intention de chasser, juste pousser plus loin que d'habitude. J'ai traversé la forêt, et il y a là-bas de moins en moins de communautés. Quelques grosses agglomérations, des petits villages sans maisons – ils vivent dans des trous creusés dans le sol, comme ceux qui sont à l'est. Les gens étaient accueillants, même si je ne comprenais pas bien leur langue. Ils ont un tabou sur une zone de la forêt.

— J'imagine que tu es allé voir…

— Exactement. Après des jours de marche, la forêt est de moins en moins dense, et soudain elle change. Les arbres sont gelés, mais ils ne sont pas froids. Les troncs sont lisses comme de la glace ou du verre, et le sol est cassant. C'est comme ça durant des jours, sans un seul animal. J'ai tenté une incursion à l'intérieur de cette forêt pétrifiée, mais il n'y a rien et c'était trop dangereux pour les pattes d'Ack, alors j'ai longé la bordure. Je n'ai jamais entendu un tel silence. Et puis je suis arrivé au bord du monde. »

Dek plisse son front et se penche en avant, captivé par le récit.

« Là-bas, à l'extrême sud, il y a un désert blanc. Le sol est stérile, pourtant ce n'est pas du sable mais… » Syn désigne les derniers biscuits dans la coupelle. « … du sel. Un immense désert de sel.

— Qu'as-tu fait ?

— J'ai chargé des mottes de sel dans mon sac et je suis revenu sur mes pas. J'ai hiberné à une journée de marche d'ici. »

Syn et Dek s'observent, chacun digérant l'histoire de l'autre, puis ils s'adossent à leurs chaises dans une position plus détendue.

Ils continuent de se raconter les mille et un détails de la vie de trappeur. Ils partagent quelques techniques et évitent soigneusement de parler de leurs coins préférés. Ils évoquent avec orgueil et soulagement les instants où leur vie a failli basculer dans une rivière en crue ou au fond d'un précipice. Syn effleure la silhouette de la rousse de temps à autre, ponctuant ses conversations d'îlots d'observation brefs et intenses, au détour d'une gorgée un peu longue ou d'un silence qui se prolonge.

En regardant les fouisseurs, les pensées de Syn dérivent vers les diasols et, comme toujours, il caresse d'un doigt sa ceinture.

« Nous savons que les diasols sont des machines parce que nous les croisons sans cesse dans la forêt et que nous les affrontons, mais les citadins, à force de les éviter, en ont peur. »

Dek invite Syn à poursuivre d'un haussement de sourcil.

« Ici, les hommes vivent le jour et se terrent la nuit par crainte des diables du sol…

— Les diables du sol ! soupire Dek à voix basse, jetant un regard en biais sur les tables voisines. Si ces hommes avaient un peu de courage, ils pourraient nettoyer la forêt alentour ! Ce sont des lâches.

— Ce n'est pas si simple. Regarde les troglodytes : ils vivent la nuit et évitent le jour. Ils en ont si peur qu'ils se terrent dans leurs cavernes. Ils craignent qu'un morceau du soleil se détache et brûle le monde.

— Ridicule.

— Tant que ça ? Que crois-tu qu'il soit arrivé aux anciens ? »

Dek digère les mots de Syn sans répondre.

« Nous marchons sur leurs ruines toute l'année, continue Syn, nous devons nous battre contre les machines qu'ils ont créées avec l'aide de machines qu'ils ont créées. Nous leur devons notre mode de vie, une partie de nos problèmes et de nos solutions, et nous ignorons à peu près tout de ce qu'il s'est passé. Il y a un peu de vrai dans toutes les histoires qui se racontent. »

Syn se demande où il puise l'inspiration d'un tel discours. Il a l'impression que des années d'observation, de monologues auprès du feu, de réflexions silencieuses et de considérations floues délivrent leur réponse en cet instant. Sa parole ne veut plus s'éteindre devant un Dek qui essaie de garder le fil.

« Toi et moi, nous avons perdu la capacité de croire ces récits à force de traverser le monde. On a entendu tellement d'histoires qu'elles s'accumulent et perdent de leur sens. Nous sommes trop conscients des hommes qui les ont inventées. Mais pour ceux de Méandre, pour les troglodytes qui vivent dans les cavernes de Sinna, pour tous les habitants des villages que nous avons croisés, les croyances permettent de ne pas oublier qu'il s'est produit quelque chose de terrible il y a longtemps. Chacun a gardé au fond de lui les peurs de ses ancêtres et il tente de les conjurer. On ne peut pas rire de ça. Ce n'est pas ridicule. »

Syn avale une gorgée de bière. Dek l'observe avec des yeux ronds.

« Tu devrais faire écrire tout ça, le transmettre. Ce sont… de

sacrées paroles. »

La flatterie caresse ce qu'il convient dans le cœur de Syn. Il sent pourtant que sa réflexion n'a fait que mettre en évidence quelque chose de plus profond et de plus grave encore, comme le vent qui, à force de souffler, libère le sommet d'une ruine qu'il a lui-même enlisée.

« C'est aussi pour ça qu'on est là, Dek. On s'approvisionne, on fait du troc, on baise, on mange et on boit, mais ne te sens-tu pas différent le grand soir de la foire, quand tout brûle ? Quand les flammes percent la nuit ? C'est comme un triomphe sur l'obscurité, comme si on repoussait ce qui fait peur une fois pour toutes. Le lendemain, on se sent mieux. » Dek s'absorbe dans la contemplation de la surface dorée de la bière tandis que l'œil de Syn remonte vers des cheveux savamment tressés qui rougeoient sur le lit d'une capuche. Jamais il n'aurait soupçonné tant d'adresse chez les fouisseurs. Les mèches tirées avec soin s'enroulent en spirales qui s'entrecroisent, tissant un dessin arachnéen de fils d'or et de cuivre où s'égare la lumière.

Des hommes et des femmes se réunissent devant le bar tandis que des tables sont tirées. Ils préparent leurs instruments : guimbarde, guitarde, virolon, vielle à roue et percussions. Ils se concertent un instant avec sérieux puis commencent à jouer. Une des femmes ponctue les mélodies à l'aide de deux tambours plus larges que hauts, aux sonorités complexes, frappés tantôt du plat de la main, tantôt du bout des doigts avec agilité. À sa gauche, le corps du tambour grave s'évase vers le bas et rend des battements qui tombent dans les basses en se prolongeant, alors que le tambour aigu à sa droite tinte et roule rapidement des notes aquatiques qui sinuent entre les thèmes musicaux.

Les instrumentistes commencent par des morceaux rapides et simples qui leur permettent de s'accorder et de s'ajuster, puis ils attaquent le répertoire connu de tous. Les chansons d'avant. Aucune musique improvisée en public ne se déroule sans jouer deux ou trois airs d'avant la catastrophe. Les paroles sont incompréhensibles mais belles. Elles ressemblent davantage à une plainte qu'à un chant. Il y a alors ce silence qui suit la courte pause des musiciens, et puis les branles et les bourrées s'enchaînent, les tourdions et les mazurkas s'entrelacent pour la soirée. Les danseurs se rejoignent où ils peuvent : près de l'entrée, le long des murs, entre les tables, sur les balcons et les terrasses en hauteur. La fête et les rires. La bière et des mètres invisibles de câbles reliant les buveurs et le bar. Les fouisseurs ont l'air de s'amuser malgré une réserve qui ne les quitte jamais.

Syn se lève et doit se retenir à la table pour ne pas tomber.

« Je reviens ! » lâche-t-il.

Sous l’emprise de l’alcool, il a l’impression de flotter au milieu d’un brouillard. Quand il passe devant l’assemblée de fouisseurs, la scène se déroule au ralenti. Son regard caresse l’épaule de la rousse, effleure son cou si pâle, et durant une brève seconde leurs regards se croisent. Ils ne se regardent déjà plus que Syn a la sensation que leur échange se prolonge indéfiniment. La réalité autour de lui s’effiloche et perd de sa substance. Il survole les tables, les têtes, dévie et corrige sa trajectoire pour éviter des danseurs. Il écarte les rideaux de la sortie avec hâte et se retrouve soudain dans l’obscurité. Derrière lui, la musique enjouée retentit, étouffée par l’épaisseur des peaux. Il rejoint un rang de pisseurs nocturnes dont les ombres se profilent le long du Toit-du-Monde. Il délace ses braies, libère quelques centimètres de chair blanche qui luisent à peine dans la nuit et se soulage. L’instant semble interminable. Il s’assure de temps à autre que son jet est bien orienté en fonction des reflets saillants au fil de la courbe. Les allers-retours contre le bâtiment n’ont de cesse, et, dès qu’il retourne vers l’entrée, un vieux barbu a pris sa place. Syn retrouve la chaleur du Toit-du-Monde. Ses yeux accoutumés à la nuit en quelques minutes perçoivent un monde de lumière aux ors dominants. La musique sonne à plein et il évite les membres et les corps des danseurs déchaînés. La moitié des fouisseurs sont partis et il ne reste que des hommes. Son cœur se serre. Qu’est-ce qu’il croyait ? Qu’est-ce qu’il s’était imaginé ? Un simple regard à un pouilleux de trappeur aurait jeté la belle rousse dans son lit ? Lorsqu’il retourne à sa place, Ack tourne la tête vers lui en tendant les oreilles. Dek regarde le loup avec des yeux rouges, caressant les parties de son flanc qui ne sont pas couvertes de poils. Syn jette au fond de sa chope une pincée d’épices qu’il noie de bière ambrée jusqu’à ras bord.

« Tu ne m’as jamais dit où a été rafistolé ton loup… »

Syn sourit, étirant ses lèvres plus qu’il ne le faudrait.

« Il n’a jamais été rafistolé. Il est comme ça.

— On dirait un putain de robot.

— Tu l’as dit. Un putain de robot.

— Alors ? Il lui est arrivé quoi ? »

Syn avale une gorgée et réfléchit. Il n’en sait pas plus que Dek là-dessus. À peine plus. Juste ce que lui a dévoilé le vieux Gib. Le loup est tout ce qui le relie à ses vrais parents, qui ont depuis longtemps déserté sa mémoire, s’ils n’y ont jamais pris place.

« Demande-lui !

— Sérieux, Syn !

— Je n’en ai pas la moindre idée.

— Tu l’as eu comme ça ?

— Ouaip, il était déjà grand. »

Syn ne croit pas bon d'ajouter qu'Ack l'accompagne depuis son enfance. Il n'a aucun souvenir auquel le loup ne soit pas associé, mais au moins il ne ment pas : il l'a eu déjà grand. Chez les trappeurs, c'est toujours l'inverse, l'homme s'occupe de l'animal depuis qu'il est petit, créant ainsi un lien puissant. Entre Syn et Ack, c'est l'inverse, pourtant leur lien est plus fort, leur entente plus absolue qu'entre n'importe quel trappeur et son compagnon. D'une main il caresse le front du loup qui a posé la tête sur ses genoux.

« Si je te disais que c'est lui qui s'est occupé de moi quand j'étais petit ?

— Je te dirais que tu es un sacré affabulateur ou que ton loup est très, très vieux, répond Dek en souriant.

— Aux vieux ! »

Ils portent un toast en riant.

Entre les ombres titubantes, Syn se lève. Les hommes ne sont plus qu'un décor, la fumée noire d'un brasier. Il marche entre les braises palpitantes et en attrape une. Sa chevelure évoque les mille feux dorés de son enfer, les spirales sinuent jusque dans son cœur. Tout a la couleur du sang. Il soulève Erine et des gouttes de flammes s'envolent. Les rires autour crissent comme le bois qui se consume. Ils s'enfoncent dans la tempête grésillante à pas lents. Les marches sont plus hautes que des maisons, plus hautes que des cascades, plus hautes que le pic de Méandre. Avant de plonger vers elles, Syn se retourne. La lumière et l'obscurité s'entrelacent et se déchirent, et dans ce brouillard incandescent, dans cette brume qui dévoile ses fantasmes il devine une silhouette, un clair-obscur rouge qui sourit. Il y a bien un horizon roux. La ligne pure d'un cou ou d'une nuque. Un sourire qui dessine une fossette. Un regard vert et bleu là-bas. Qui s'en va.

Le plus dur, c'est le mal de tête. Syn gémit lorsque Erine ouvre la fenêtre. En plus de la lumière, elle invite le froid.

Il ne veut que l'obscurité, la chaleur de son corps et le confort des draps. Surtout rien qui éveille la douleur pesant de tout son poids sur les os de son crâne. La sensation de soif est affreuse. Il a l'impression d'avoir léché le front rouillé d'un robot toute la soirée. Quand il avale, sa gorge sèche rend un goût métallique qui le porte au bord de la nausée.

« Je vais te préparer un grog pour te remettre sur pied ! C'est le grand jour de la foire, pas question que tu restes au lit ! »

Syn, les yeux douloureux, aperçoit la silhouette pâle d'Erine sur un contre-jour de ciel nuageux.

« Le temps n'a pas l'air de ton avis… »

Elle ne répond rien et passe devant le lit. La porte claque. Il se retourne face au mur, plonge le nez entre les draps et descend dans le néant. Ack soupire quelque part. Syn imagine le loup qui pose sa tête sur ses pattes avec lassitude. L'image le berce et l'emporte au-delà de son corps douloureux.

Il sursaute dans sa rêverie.

« Tu es déjà là ?…

— Bois ! »

Érine lui tend un pot de terre allongé dont la panse étroite empêche de voir le contenu. La chaleur s'échappe en fumée au-dessus de la tasse, chassée par la fraîcheur du matin qui a envahi la pièce depuis la fenêtre grande ouverte.

« Ferme la fenêtre d'abord. »

Elle s'exécute et Syn s'extrait précautionneusement des draps, s'adosse à la paroi pour s'asseoir. Il frissonne. La chair de poule gagne ses bras. Il saisit la tasse et place l'ouverture à quelques centimètres de son visage. La chaleur lui mordille la peau et l'odeur forte n'est pas désagréable.

« De la réglisse, de la sauge, un peu de mélisse. Mais aussi… plein d'alcool ! Beuuuh…

— Bois jusqu'à la dernière goutte ! »

Il maintient de justesse la tasse lorsque Erine s'allonge de tout son

poids, faisant ployer la surface du lit, couverture, draps, duvet et le pauvre Syn.

« Fais attention ! J'ai failli me brûler ! »

Il boit de courtes gorgées sous les encouragements d'Érine. Dehors, tout est gris. Les nuages se bousculent et bien vite la pluie tombe à grosses gouttes. Erine glisse sous les draps ou, plutôt, elle donne l'impression de couler. Syn repose la tasse puis se pelotonne contre elle. La pluie crépite sur les carreaux dépolis.

« Comment rester éveillés avec ça ? murmure Erine. On va se reposer avant de commencer la journée. »

Syn soupire. L'étau s'est un peu desserré et sa gorge est moins douloureuse. Le ciel tambourine à l'extérieur, contre la fenêtre et sur les murs de bois. La pâle lumière du matin s'est estompée sous la cendre des nuages amoncelés. Ils ont le temps. Rien ne presse.

Le temps ne s'améliore pas et, lorsque Syn et Ack sortent faire leurs besoins, ils restent à l'abri des vastes auvents du Toit-du-Monde. Les marchands se sont repliés à l'intérieur, qu'ils ne quittent que pour réapprovisionner leurs stocks. L'animation que drainaient les rues les jours précédents s'est concentrée dans le grand hall et tout Méandre s'y presse en cohue. Syn et Ack doivent fendre une foule compacte qui déambule entre les couvertures étalées au hasard. Certains artisans ont même déménagé provisoirement leur atelier. Dek sirote à la même table que le soir précédent, à croire qu'il n'a pas bougé. Il tend un énorme pichet à Syn : « C'est trop tôt pour la bière ! »

Dek hausse les épaules et continue de boire face au mur.

« Le jour de la fête du printemps, le feu est à l'honneur. Que vient faire cette pluie ?

— Empêcher que tout brûle ? » répond Syn.

Dek rit en silence et plonge sa mine hilare dans la chope. Syn parcourt la salle du regard avec insistance. Sans quitter la contemplation de la surface moussue de sa bière, Dek énonce d'une voix mesurée : « Les fouisseurs sont partis tôt ce matin.

— Quoi ? répond Syn plus vite qu'il ne l'aurait voulu. Par ce temps ? »

Dek lui jette un œil amusé et lâche une pincée d'aromates dans son breuvage.

« Par ce temps, oui. Ils n'étaient que de passage. Il paraît que la pluie ne les gêne pas. Ils utilisent un genre de détecteur qui aime les sols humides et c'est plus facile pour creuser. Avec la fonte, espérons qu'ils ne se noient pas ! »

Un monde bascule dans la tête de Syn. Un désespoir soudain, aussi immense qu'inattendu. Ses joues brûlent, et il goûte au thé qui vient d'être servi pour se donner contenance. Il se brûle les lèvres, mais l'impression ne le quitte pas. Impossible de parler. Il s'efforce de conserver une apparence mal réveillée et bougonne. Donne-t-il le change ? Dek semble ne rien remarquer, tout absorbé à boire et à doser les épices.

Syn inspire un grand coup, vide le thé sous la table, évitant Ack qui le regarde avec désapprobation, puis il prend le pichet et verse de la bière dans sa tasse qu'il vide à longs traits. L'amertume chasse celle plus intense qui était déjà dans sa bouche et la remplace, lui arrache une grimace, un sourire et trois syllabes : « C'est amer !

— Mets des épices. » Joignant le geste à la parole, Dek lance une pincée dans la chope de Syn. « Santé, l'ivrogne ! Pour ma part, je n'ai toujours pas fini ma première pinte. »

Ils passent une journée maussade dans une atmosphère de fête déçue. L'animation continue du grand hall les pousse à sortir. Malgré la fraîcheur et l'humidité qui parcourent les rues, ils y goûtent un silence relatif. Quelques habitants s'adonnent aux préparatifs de la soirée, liant d'immenses fagots de bois qu'ils disposent à l'abri des toits des habitations, aspergeant d'eau les façades, les portes, les volets, toutes les parties saillantes qui pourraient prendre feu. De gros tonneaux d'eau et des bidons remplis de poudre ignifuge sont entreposés aux points stratégiques de la ville, près de la porte principale et de son rempart. Des arrivants de dernière minute ne cessent d'affluer. Comme le centre d'activité de la journée s'est déplacé sous le Toit-du-Monde, Syn et Dek reviennent sur leurs pas, suivis d'Ack qui trottine auprès d'eux, finissant de se dégourdir les pattes après des heures d'immobilité forcée à soupirer d'ennui sous la table avec pour seule compagnie les jambes des humains et leurs postérieurs assis. Il y a peu de chiens ou de loups à Méandre, et ce peu restent fidèlement allongés au pied de leurs maîtres. Exactement comme lui.

Le soleil, tache diffuse sur la toile grise du ciel, semble en voie de se coucher. Dans l'ombre de l'immense Toit-du-Monde, il fait plus frais. À l'intérieur, le monde est encore plus pressé et bruyant que le soir précédent. Syn et Dek doivent tourner un moment pour trouver une place libre, et encore, à une de ces longues tablées où des inconnus s'assoient côte à côte et lient connaissance. Tout ce qu'ils détestent. Ils choisissent une extrémité, s'installent face à face et, pour ne pas avoir à parler avec leurs voisins, ils engagent une discussion à voix basse où ils évoquent avec passion la pose des pièges et la

technique de cueillette de la feuille de tabac, délicieuse quand elle est prisée. Les mines souriantes qui se sont tournées vers eux s'affaissent et se détournent. Les deux plus proches voisins tendent une oreille attentive à leurs propos, prêts à se jeter dans la discussion à la moindre ouverture, à faire rebondir un commentaire sur une hésitation ou, pire, à poser une question. Mais la conversation offre un mur impeccable de banalités et de sujets de trappeurs qui refroidit les curieux et les désintéresse rapidement.

« Je crois qu'ils ont compris », murmure Dek.

Ils commandent un pichet servi avec deux chopes et le sac d'épices d'usage, puis ils boivent en silence.

Le moment venu, les larges volets intérieurs et extérieurs sont ouverts afin que chacun puisse voir le jour décliner. Les sources de lumière sont éteintes une à une sauf le feu qui ronfle dans le grand âtre. La pénombre s'installe entre les tables et l'intensité des voix diminue. Quelques rires fusent, des plaisanteries suscitées par la semi-obscurité. Les clients se dépêchent de commander avant que les serveurs en tenue rouge ne soient plus capables de repérer les signes et l'origine des appels. On se presse au bar, quelques pichets sont renversés dans le noir.

Une voix rauque s'élève près du dernier feu. Une vieille femme, plus fripée que les flancs rocheux de Méandre, aux sillons plus rapprochés que les écorces des vieux bois, et qui parle comme si elle s'adressait au foyer dans lequel ronronnent les braises rougeoyantes. Une onde de silence parcourt l'assemblée, rayonnant à partir de la conteuse jusqu'au bar où tintent les vaisselles. La voix issue du fond des âges et des enfances scande ses mots sur des rythmes simples et mélodiques. Ce n'est pas un chant. C'est l'histoire de Méandre, qui raconte comment l'homme a consumé l'homme, comment il a invité le feu du ciel et invoqué les démons sous la terre, qui depuis n'ont de cesse de réveiller leurs frères. Tout le monde écoute le conte des origines et, quand il est terminé, on se tait. L'ombre de la mort et du vide plane, chacun fait siennes les paroles. Syn entrevoit le bûcher funéraire de la veille entre les cendres qui finissent de siffler dans la cheminée. La multitude des silhouettes attablées ressemble à une armée de défunts immobiles ou presque, respirant sans bruit, fantômes palpitants de nuit.

La vibration sourde d'une trompe résonne soudain dans les poitrines, appelant à l'extérieur. La foule se presse, écarte les peaux qui ferment le seuil du Toit-du-Monde et se répand dans les rues dans un murmure de voix, un frottement de vêtements et de semelles traînant sur la roche. Syn et Dek sont les derniers à sortir et ils doivent

retenir le rideau qui se referme sur la queue du cortège. La procession s'éloigne de manière à contempler le sommet du Toit-du-Monde, pointe plus sombre sur fond de ciel nocturne parcouru de nuages bas. Là-haut, invisibles, l'homme et la femme les plus âgés de Méandre, accompagnés de deux enfants, sont montés sur une plateforme construite pour la circonstance. Et, en ce point le plus élevé de tous, a été construit un bûcher auquel ils s'apprêtent à bouter le feu de leurs torches qui crépitent dans la nuit. Ils n'attendent que le signal du garçon ou de la fille qui scrutent le ciel à la recherche de la première étoile. La fille lance une interjection et les deux vieillards laissent retomber les torches au milieu du petit bois qui tapisse le fond du bûcher. Alors que les flammes s'élèvent, le couple de couples entreprend la vertigineuse descente vers la base du Toit-du-Monde.

Syn et Dek aperçoivent les premières étoiles entre deux pans de nuages qui se découvrent, puis la lueur du brasier du printemps étincelle dans l'obscurité entouré d'un halo pâle. À ce signal, les cœurs se soulèvent de liesse et la lumière surgit de partout. Les fagots de bois entassés prennent feu au ravissement du public. Des épouvantails aux formes variées se dessinent dans la nuit, animaux, monstres et formes humanoïdes qui évoquent les diasols : les flammes lèchent leurs silhouettes et les consument. L'humidité contenue dans le bois s'évapore en fumée qui s'engouffre dans les rues au gré du vent, provoquant des quintes de toux. Des grappes de danseurs surgissent entre les feux et les plus audacieux bondissent par-dessus.

Aux toits des maisons sont suspendues des brandes tissées de brins de bruyère séchés, enduites de cire et aux formes vaguement spiralées. On les fait tournoyer au bout d'un fil et on y met le feu, pour la joie des enfants qui entourent les flammes d'acclamations afin que ça tourne encore et encore.

La bière coule à flots. Des tonneaux sont mis en perce au milieu de la rue, dans lesquels n'importe qui peut plonger sa chope et s'abreuver. Syn et Dek s'enivrent et traversent le spectacle de Méandre en feu. Une partie du rempart s'est embrasée, mais les accidents font partie de la fête et y sont invités. Les fêtards se saisissent de seaux qu'ils remplissent d'eau ou de pelletées de poudre antifeu qu'ils jettent sur la base des flammes en riant.

Alignés le long d'un promontoire dominant le vide, des cracheurs de feu soufflent des langues enflammées dans la nuit. Une corde passée autour de leur taille est reliée aux montants de la maison la plus proche. Lorsque les flammes se boursouflent, la chaleur caresse les visages pressés en demi-cercle. Les cracheurs de feu alternent les verres d'alcool : ils en boivent un cul sec puis crachent le suivant en flammes, en boivent un nouveau, brûlent un quatrième et ainsi de

suite. Quelques-uns s'effondrent d'ivresse et se couchent sur la terre ferme avec soulagement. Les derniers concurrents, faisant de leur mieux pour ne pas se brûler, se penchent dangereusement au-dessus du vide. L'un d'eux bascule dans l'abîme, sa vie ne tenant qu'au nœud attaché à sa ceinture. Il est remonté par la foule hilare, détaché et aspergé de bière. On lui tend un broc auquel il s'abreuve avidement. Deux cracheurs de feux rivalisent d'adresse, mais le plus petit, au moment de souffler son verre d'alcool en flammes, vomit un long jet et on le retient avant qu'il ne chute à son tour dans le vide. Le vainqueur est porté en triomphe à travers Méandre.

Syn voit alors une petite fille au visage terrifié courir en appelant : « Chicou ! Chicou ! » Et immédiatement, à contre-jour de l'un des brasiers illuminant les rues, il distingue une silhouette courbée en deux se glissant entre les maisons.

« Dek ! Il se passe quelque chose… »

Sans attendre de réponse, il se dirige vers la gamine apeurée : « Qui est Chicou ?

— C'est ma grande sœur, les démons sont venus la chercher.

— Quels démons ? demande Dek.

— Les diasols. Là ! » La fillette pointe le doigt vers une silhouette de petite taille qui s'est figée à l'ombre d'un porche de bois.

Aucun bourdonnement aux oreilles de Syn pourtant… Soudain l'ombre détale d'une démarche souple et trop humaine. Il se lance à sa poursuite, suivi de Dek.

« Ack ! »

Le loup s'élance derrière le fuyard et attrape son pied entre ses mâchoires pour le faire tomber à la renverse, puis il se jette sur sa gorge qu'il déchire d'un coup de dent.

« Non ! Ack ! »

Dek et Syn parviennent à la hauteur du corps sur lequel est penché le loup grondant de colère, le sang dégoulinant de ses babines retroussées.

L'homme, le visage enduit de suie ou de cendre, a les membres entourés de bandelettes de tissu noir. Sa gorge gargouille alors qu'il pousse une dernière expiration sinistre.

« Un troglodyte ! »

Dek désigne le côté droit de l'homme : « Regarde ! »

La main du mourant est crispée sur une vieille arme à feu maintenue en direction du sol par une patte du loup qui pèse de tout son poids sur le bras.

« Il nous a sauvé la vie. »

Syn passe une main affectueuse sur les épaules d'Ack puis il se tourne vers Dek : « Il n'y a qu'une sortie : allons au rempart. »

Il ramasse l'arme du troglodyte tandis que Dek fait rapidement les poches du mort. Ils courent à travers Méandre par les petites rues et parviennent à l'extrémité de la seconde terrasse. À l'animation de la fête du printemps se mêle une incursion de troglodytes de grande envergure. La plupart des fêtards, inconscients du danger, continuent les libations tandis que quelques-uns ont réalisé ce qu'il se passe. Des hommes hurlent et gesticulent, des ombres s'enfuient en direction de la porte principale qui a pris feu et autour de laquelle s'activent des silhouettes portant bidons et tonneaux. Syn entend une voix familière. Il tend instinctivement l'arme en direction d'un groupe furtif avançant à pas pressés. Son œil exercé distingue des troglodytes chargés de balluchons aux formes humaines ; ils contournent les hommes de Méandre trop occupés à éteindre les feux. La silhouette familière d'Érine apparaît, ficelée et portée par quatre petits hommes qui disparaissent entre les flammes du rempart.

« Ils enlèvent les femmes ! Ack ! En avant ! »

Il court à perdre haleine, n'osant pas tirer au hasard. Le loup s'arrête net devant le rempart en feu.

Sans réfléchir, Syn arrache des mains d'un homme un seau d'eau et le verse sur sa tête et ses épaules. Il se lance ensuite entre les portes enflammées en fermant les yeux. La chaleur l'enveloppe et s'enroule autour de ses membres. Il accélère le pas et débouche de l'autre côté, l'enfer se déchaînant dans son dos. Il fouille l'obscurité du regard. Son ombre portée sur le sol s'étend en direction du sentier qui descend à pic. Une forme sombre étendue par terre attire son attention : une pièce de tissu aux bords carbonisés. Les troglodytes ont mis le feu au rempart pour couvrir leur retraite et ils ont franchi les flammes à l'abri de couvertures. Ils ont été plus avisés que lui-même, et beaucoup plus rapides. Malgré l'eau dont il s'est aspergé, les bords de ses oreilles et ses paupières brûlent. Il s'engage dans le sentier, s'arrête, scrute les ténèbres en vain. Quand bien même il les rattraperait, il pourrait en tuer un, peut-être deux avant de mourir à son tour. Ça ne ramènerait pas Erine. Dépité, il se retourne vers le rempart dont les flammes lèchent la nuit en un diadème infernal. Derrière, il distingue les efforts dérisoires des hommes qui tentent d'endiguer le brasier. Entre le sifflement du bois et les éclats de voix, il entend un gémissement aigu, la plainte d'un loup inquiet qui voudrait s'élancer.

Là-haut, les nuages se sont enfuis vers les confins obscurs du firmament, dévoilant les regards perçants de milliers d'étoiles.

Le soleil brille avec assurance au milieu du visage bleu du ciel.

Dek a les traits tirés et Syn n'en mène pas large non plus. Leur point de vue domine la terrasse basse, la plus durement touchée par les incendies. Le fier rempart est réduit à l'état de ruine. Quelques solides poteaux tiennent debout, noircis, dévorés par les flammes et recouverts d'une croûte noire qui s'effrite dans le vent. L'odeur de brûlé est omniprésente, écœurante.

Syn a dû attendre que les défenses finissent de se consumer pour enjamber les restes encore brûlants et retrouver Ack, fou de joie, et Dek avec cette mine qu'il ne quitte plus. Au petit matin, les feux étaient maîtrisés.

En se retournant vers le Toit-du-Monde, on pourrait croire qu'il ne s'est rien passé. L'imposante silhouette domine la cité de sa masse vertigineuse, on imaginerait difficilement qu'il a failli se transformer en gigantesque brasier. Des équipes se sont relayées toute la nuit pour assurer un cordon protecteur autour de l'édifice après la découverte de trois foyers d'incendie tout proches.

Syn, Dek et Ack remontent les rues vides, atteignent l'entrée en peaux dont ils écartent les pans et pénètrent à l'intérieur. Dans le grand hall se tient une assemblée. Les volets ont été tirés et la lumière du jour pénètre par une série de fenêtres allongées percées en hauteur.

Les hommes de Méandre tiennent conseil, succession de visages furieux et décidés. Les tables ont été poussées contre les murs, les chaises et les bancs en demi-cercle font face au bar sur lequel sont assis les syndics de la ville, trois vieillards et deux femmes ridées. Un chauve à la peau jaunie et au corps rétréci par les ans achève son récit.

« … la nuit à éteindre les flammes et il a fallu abattre une partie du rempart pour empêcher que l'incendie ne s'étende. Certaines maisons ont été réduites en cendres. Les troglodytes ont brûlé ce qu'ils pouvaient pour faire diversion.

— La priorité est de reconstruire le rempart et d'assurer une surveillance permanente, fait une voix.

— Et nos femmes ? Ils ont pris nos femmes et nos filles ! » lance un habitant à la barbe imposante, le visage couvert de suie, les yeux rougis.

La doyenne répond avec fermeté :

« Un détachement de guetteurs est parti, mais ils étaient attendus par une arrière-garde troglodyte, ils ont dû attendre qu'ils se replient pour les suivre. Leur destination ne fait pas de mystère : nous savons où ils vivent.

— C'est jour de guerre », conclut une voix dans l'assemblée.

Un silence pesant signe l'assentiment de tous. Le vieux reprend la parole : « C'est dit : nous allons chercher les femmes. Dès la fin de la réunion, des messagers partiront dans les quatre directions pour lancer un appel aux mercenaires. Le peuple de Méandre est volontaire et quiconque le désire peut s'annoncer : qu'il soit le bienvenu. »

Il redresse son front et parcourt la salle du regard, puis termine avec exaltation : « Je suis la tête et le bras ! Les dessins de guerre seront tatoués sur mon visage cette nuit. »

Une clameur puissante suit la déclaration. Toutes les poitrines retentissent d'un son grave et continu, la syllabe de guerre, la marque de l'accord, le pacte scellé dans l'harmonie des voix.

Syn monte dans sa chambre, ramasse ses affaires et, sans regarder le lit encore défait, ressort en fermant la porte derrière lui. Il traverse le grand hall où résonne la syllabe de guerre et quitte le Toit-du-Monde. Il effectue quelques pas en direction de la Rue. Le chant de mort retentit dans l'air du matin, atténué, menace sourde.

Dek sort à son tour et emboîte le pas de Syn.

« Tu as entendu ça ? La guerre ! »

Syn ne répond rien, la bouche plissée d'une moue grave, tourné vers l'arc de cendre du rempart en ruine.

« J'ai entendu ça. La guerre.

— Ça n'a pas l'air de te réjouir.

— Comment cela le pourrait-il ? »

Il se retourne vers Dek, surprenant dans le regard bleu un éclat inhabituel. Un étrange sourire flotte sur ses joues. Il semble se tenir plus droit.

« Je vais m'engager, Syn, je vais faire cette guerre. Les premiers mercenaires ont des postes importants. »

Syn hoche la tête rapidement.

« Tu as déjà connu ça, Dek. Nos routes se séparent.

— Tu es certain de ne pas vouloir rester ? On ferait un malheur, nous deux. Ton fusil et mon couteau.

— Je ne veux plus faire la guerre.

— Ils ont pris Érine ! Tu ne veux pas la récupérer ?

— Évidemment !

— Alors viens avec moi !

— Non. »

Les traits de Dek s'affaissent.

« Je ne te comprends pas. Tu ne vas rien faire ?

— Je ne vais pas libérer Érine. Son histoire est la sienne à présent. Je la regrette, je suis triste pour elle, comme je suis triste pour toutes ces femmes enlevées cette nuit, mais je ne peux rien y faire. Cette guerre est celle de Méandre, pas la mienne. »

Ils s'observent sans rien ajouter. Le vent s'engouffre dans les rues, les enlace un bref instant en gémissant puis s'estompe et disparaît.

« Je comprends, Syn. J'espère que nous nous reverrons. Si tu changes d'avis…

— Bonne chance, Dek. »

Ils se regardent encore un moment sans ciller, chacun prenant la mesure de l'existence de l'autre. Puis Syn se détourne, pose son énorme fusil sur l'épaule et descend la Rue, Ack le dépassant dans un cliquettement de griffes contre la roche.

Ils traversent les cendres du rempart, ligne grise reliant un bord du pic à l'autre, puis ils s'engagent sur le sentier qui serpente jusqu'en bas. Syn s'arrête au dépôt, où il échange son traîneau contre une bonne longueur de fil. Il s'en procurera un autre l'année suivante, lorsque les premières neiges en rendront l'usage inévitable. Il charge ses possessions dans son sac et reprend la route sans un mot pour le jeune préposé. Le chemin longe le cours d'eau qui tourne autour du pic de Méandre, remontant le courant.

Derrière eux, les fumées s'élèvent des terrasses en hauteur et se superposent aux nuages. Au centre de ce doigt tendu, l'ongle boursouflé du Toit-du-Monde reste longtemps visible.

Syn s'arrête sur la rive, retire ses vêtements et s'approche de l'eau qui cascade à faible profondeur contre les pierres saillant hors du flux. Il introduit un pied et retient son souffle : l'eau de fonte est glacée malgré la chaleur de l'après-midi. Il s'assoit dans le cours d'eau et se laisse tomber en arrière pour immerger son corps. Malgré l'étreinte glaciale, il garde la tête sous l'eau, retient sa respiration en grimaçant, puis, quand il n'en peut plus, il vide ses poumons et remonte en inspirant largement une fois à l'air libre. Il se frotte vigoureusement la chevelure, frictionne ses joues, ses mains et ses pieds puis il patauge jusqu'à la berge, où il s'enroule dans une couverture. Le soleil de printemps est très chaud quand il ne pleut pas, il achève de le

réchauffer. Ack n'a pas osé mettre une patte dans l'eau, mais il lape quelques gorgées.

Syn sent sa peau fourmiller ; ses ablutions l'ont nettoyé des jours passés. Le masque qu'il a interposé entre lui et les autres humains tombe enfin. La sensation de redevenir lui-même se fait jour alors qu'il écoute l'eau au fil de la pierre et de la mousse. Une fois sec, il se déplace sous le couvert des grands arbres et sort une miche de pain dont il prélève un morceau. Avec son couteau, il entaille une grosse pièce de viande séchée et en détache quelques éclats. Les épices envahissent son palais avec délice. En mangeant, il sort de son sac le pistolet retiré des doigts crispés du troglodyte la veille. Après l'incendie, il est retourné examiner le cadavre. Le visage n'était couvert ni de suie ni de peinture, mais de tatouages noirs aux lignes serrées, dissimulant sa peau pâle dans la nuit. Les côtés de l'arme, plaqués de bois poli, s'ornent de dessins similaires. Des liserés de feuilles s'enroulent et se déroulent autour de boutons en creux. L'arme est de belle facture, sans doute ancienne, mais les munitions sont récentes. Il en a trouvé trois paquets dans une sacoche du cadavre. Soixante-douze cartouches en comptant celles de l'arme. Une belle prise. Il ignore encore tout de la portée, ses estimations ne remplaceront pas quelques tests. Deux ou trois tirs lui permettront de tenir l'arme bien en main.

Son repas terminé, il remplit ses gourdes d'eau claire, se désaltère encore, rince ses mains et son visage. Il se rhabille, charge les bagages sur ses épaules et repart d'un bon pas, Ack sur les talons.

Une antique construction s'élève entre les arbres, ancienne chaussée rehaussée de piliers en béton érodés par le temps et la guerre. Les racines ont poussé entre les supports, soulevant des sections de la ruine qui se sont affaissées. Syn s'étonne de la longévité des ouvrages d'autrefois. Ce qui est conçu pour la guerre dure plus longtemps. Si l'on se donne la peine d'escalader les montants sur une dizaine de mètres, on découvre une surface plane et rectiligne, une sorte de route artificielle suspendue recouverte de quelques centimètres d'humus où poussent herbes, mousses et arbustes bas. Le squelette d'une épave est parfois visible, envahi de plantes grimpantes ou de nids d'animaux abandonnés.

Son adolescence et son enfance sont pleines d'images comme celle-ci. Les enfants passent leur temps à remuer les reliques du passé dans l'espoir de trouver des machines intactes. Ils parcourent les ruines au mépris du danger, s'enfoncent dans la forêt et, quand ils croisent un diasol, ils fuient ou ils meurent. Il n'y a pas d'autre alternative, mais Syn a toujours eu de la chance. Et il y avait Ack.

Il se souvient de plusieurs courses éperdues, prenant de la vitesse, évitant les troncs au dernier moment, sautant pardessus les fourrés, Ack dans son sillage, la langue sur le côté, son museau effleurant parfois son épaule. En dépit de la terreur, la liberté et le soulagement étaient trop grands pour ne pas recommencer. Quand la passion des ruines l'emporte, on devient fouisseur ; quand c'est celle des grands espaces, on devient trappeur.

Une fois le soleil caché derrière la chaussée aérienne, Syn voit le petit sentier sinuer à l'ombre du grand dont le contour noir s'allonge au sol à mesure que le jour décline. L'ancienne route décrit un large virage sur la droite, s'enfonçant dans la forêt clairsemée, s'écartant du chemin qui longe la rivière. Alors qu'il jette un dernier regard à la gigantesque silhouette de la chaussée, il remarque des traces qui s'écartent de leur voie. Intrigué, son œil suit le passage d'une troupe nombreuse, peut-être les fouisseurs qui ont fait halte à Méandre. Les empreintes s'enfoncent profondément dans une terre qui a commencé à durcir : ils sont passés un jour pluvieux. La veille, tôt le matin, quand Syn hésitait entre la chaleur des draps et la tendresse d'Érine.

Érine…

Quel chemin ont pris les troglodytes pour rejoindre les cavernes de Sinna ? Ont-ils longé ce sentier avant de traverser le cours d'eau plus loin ? Syn s'arrête devant la fourche dessinée par ces deux trajets opposés : celui qui le mènerait aux troglodytes et aux femmes de Méandre, l'autre fait de branches cassées et de creux dans la boue, hésitant sous la broussaille, visible aux yeux d'un trappeur habitué aux traces.

Entre les arbres, l'imposante chaussée poursuit son arc arrêté. Le point de fuite accroche le regard de Syn, qui lui emboîte le pas sans s'en rendre tout à fait compte. Une silhouette imaginaire frémit dans les taches de soleil filtrées par les feuillages, comme une chevelure de feu qui s'estompe pour disparaître.

Syn et Ack avancent rapidement sur les traces des fouisseurs. Le groupe a suivi la chaussée car les anciennes routes sont toujours bordées d'agglomérations. Quant à savoir où ils se sont arrêtés, impossible de le déterminer avant d'atteindre leur camp.

Trois heures de marche sont nécessaires avant de sentir une odeur de bois brûlé, signe avant-coureur d'une présence humaine. La chaussée continue vers la gauche et sur la droite s'ouvre un lac bordé de forêts. Des tentes apparaissent entre les arbres moins nombreux, auréolés des feux orange du crépuscule naissant. Personne en vue, aucune sentinelle. Un silence anormal.

Les sens aux aguets, Syn fait passer le fusil de son épaule à ses mains et avance courbé. Il entend, en marge de son audition, un faible

bourdonnement.

Un foyer brûle, surmonté d'une casserole dont le contenu est en train de cuire. Des pas fuient parallèlement à la berge. En les suivant, Syn découvre le premier corps : un grand barbu renversé sur le dos, dont le visage évoque un rire dans la taverne de Méandre. Un coup au front l'a abattu, porté par une arme blanche ; la tête balance en arrière, souillant le cuir chevelu de sang qui goutte encore.

L'attaque est récente, peut-être même pas encore terminée.

Soudain fouetté par l'adrénaline, Syn se met à courir, enjambant d'autres corps et les restes calcinés de machines : des diasols. Foutus robots !

Ack change de posture, oreilles basses, babines retroussées, un grondement grave dans la poitrine. Syn court à perdre haleine dans le sillage du massacre ; le bourdonnement augmente, suivi de cris et de détonations toutes proches. Il réoriente sa course d'instinct. Le sac déjà lourd pour la marche pèse sur ses épaules. Les feuilles et les mottes de terre s'envolent derrière lui, il doit s'aider d'un tronc pour vaincre les derniers mètres d'une pente.

Il débouche sur une clairière ceinturant la rive du lac où les survivants ont livré une bataille rangée contre de nombreux robots. Une dizaine de cadavres jonchent le sol en direction d'une série d'embarcations qui ont été tirées hors de l'eau. Deux femmes, la blonde et la rousse, sont presque parvenues au bateau le plus proche. Trois combattants retiennent encore les diasols qui déferlent sur deux fronts.

Syn épaule et tire à quatre reprises. Les têtes des robots se détachent et les corps finissent leur course enchevêtrés. Malgré cette couverture improvisée, le groupe est débordé par les robots armés de lances et d'épées aux longues lames. Les deux fouisseurs les plus engagés dans la mêlée s'effondrent, transpercés par les pointes acérées, découpés par les tranchants qui s'abattent, tandis que le dernier homme pointe l'énorme gueule d'un pistolet dont les détonations sourdes arrachent têtes et membres aux machines. Syn court dans sa direction, longeant le rivage. Les femmes tirent l'embarcation de toutes leurs forces alors que l'homme, immobile, se pose en ultime rempart de leur fuite. Il vide son chargeur sur la vague suivante de robots puis dégaine une vibrolame de bonne taille pour décapiter deux machines. Syn s'arrête pour viser. La balle fracasse la nuque du robot au moment où la pointe de sa lance déchire le ventre du guerrier.

Un quatrième robot esquive les deux corps enlacés et se dirige sur les femmes. Syn tire : la carcasse s'effondre aux pieds de la blonde, qui est revenue vers le fouisseur abattu. Syn nettoie le périmètre des

diasols les plus proches tandis qu'elle traîne son compagnon inconscient vers le bateau. Elle parvient à tirer l'homme sur la plage de galets mais, alors qu'elle commence à patauger, sa tête est violemment projetée en avant, son corps renversé dans l'eau par la force de l'impact.

Syn sait que la prochaine est pour lui.

Le robot est juché sur une des hauteurs qui entourent la clairière. L'incendie rose et orange du crépuscule se reflète sur le revêtement éclatant de ses membres. Il épaule un fusil effilé. Syn a déjà levé le sien et, sans attendre que l'image apparaisse dans sa lunette, il vise au jugé et tire, mobilisant tout son instinct dans cet instant précis.

Le robot est comme happé vers l'arrière.

Syn et Ack courent en direction de l'embarcation et dépassent les deux corps flottant côte à côte dans un nuage écarlate. Ack nage en agitant rapidement ses pattes tandis que Syn tient son arme hors de l'eau. Le jour agonisant semble avoir enflammé les cheveux roux de la dernière survivante. Leurs regards se croisent. L'urgence des deux côtés. Aucun mot, mais la certitude des mouvements : Syn passe fusil et sac à dos, porte Ack, qui a nagé jusqu'à lui, par-dessus le bastingage et s'y hisse à son tour.

En prenant une rame, il a le temps de saisir cette scène : des cheveux blonds répandus dans un halo rouge, une robe blanche serrée comme un linceul autour des membres balancés sur l'eau au gré du remous. La femme tend une main au-dessus de la surface, étirant ses doigts tremblants. Geste arrêté et impuissant.

« Il faut partir ! » lui dit Syn. Elle détache son regard des corps et s'empare d'une rame. Ils pagaient avec énergie, mettant le plus de distance possible entre eux et l'ennemi. Syn abandonne la rame un instant pour parcourir la clairière dans la lunette de son fusil. Aucun robot n'a repris l'arme du tireur. Ils ont cessé le combat et ramassent les morceaux des leurs au milieu des fouisseurs massacrés. Trois guetteurs sont tournés dans leur direction, silhouettes immobiles et inquiétantes dans les rayons rasants du soir. Le soleil a fini de saigner ses ors, il a quitté le ciel où montent les ténèbres.

Et le bourdonnement s'éloigne avec le rivage.

Les étoiles s'allument dans le soir naissant, les oiseaux ont achevé leur raffut, seuls le clapotis de l'eau contre les flancs de l'embarcation et le frottement irrégulier des rames contre le bastingage troublent le silence. Syn et la rescapée sont assis face à face. Sa chevelure rousse semble posséder une lumière propre et son regard brillant plongé dans le vague n'effleure môme pas la surface des flots.

Autour d'eux, les troncs brisés d'une forêt pétrifiée émergent de la pénombre comme les éperons de navires antiques. Syn guide la barque vers une de ces formes élancées et sinueuses, passe un cordage autour du bois à la dureté de la pierre et noue l'amarre. L'obscurité tombe sur le pourtour incertain des rives, noyant la limite du ciel et de la terre.

« Nous dormons ici », déclare Syn en s'asseyant prudemment. Leurs regards se croisent et ne se lâchent plus. Les yeux de la femme scintillent, une ombre passe sur son visage clair, une moue froisse son menton. Des larmes se gonflent et débordent dans un hoquet de douleur. Elle s'effondre dans les bras de l'homme, secouée de spasmes, elle hurle au creux de son épaule une plainte assourdie par le cuir épais de la veste. Il sent les larmes couler dans son cou, tremper son col, traverser le tissu comme aucune pluie avant elles. Elle s'agrippe avec force et pleure toute son âme.

L'émotion le submerge et bourdonne dans sa gorge, remonte vers son visage. Il n'a jamais pleuré sur la violence et la mort mais il cède devant cette femme dont il ne connaît pas encore le nom.

Il passe un bras autour d'elle et la berce avec douceur, ignorant combien de temps ils restent ainsi avant que les sanglots ne s'espacent et se tarissent en gémissements et qu'à bout de forces, lovée contre lui, elle s'endorme. Il tire une couverture de son sac et l'étend sur eux, invitant Ack, qui se glisse dessous.

Le firmament poudreux se reflète dans l'onde immobile. Aucune lune ce soir, mais la danse ralentie des constellations contre l'horizon noir.

Le sommeil souffle sur leurs paupières.

La lumière monte dans la fraîcheur du matin à travers un brouillard estompé, clarté rosée qui auréole la frange des nuages. La jeune femme est déjà réveillée, allongée contre lui, ses grands yeux

ouverts. Ils s'observent pour la deuxième fois. Syn prend appui sur les bords de la barque et recule pour s'asseoir tandis qu'elle se redresse à demi et imite sa position. Ack, dérangé, grogne de dépit, se tasse un peu plus contre le bois et cache son museau en soupirant.

Leurs regards ne se sont pas lâchés.

« Je m'appelle Leah. »

Syn sourit.

« Syn. » Il désigne le loup emmitouflé sous la couverture. « Et voici Ack. »

Un sourire frémit sur les lèvres de Leah.

« Merci. »

Elle sait que, s'il n'avait pas croisé sa route, son corps flotterait sur la rive du lac. Entre les brumes qui se lèvent se dessinent les branchages touffus de la forêt.

Ils restent un instant silencieux puis il demande : « Tu as faim ?

— Un peu. »

Il tire alors le collet du sac, se redresse en prenant appui contre le tronc pétrifié qui a servi de bitte d'amarrage pour la nuit. Il jette la sphère aussi loin que possible et se demande si elle ne va pas tomber à l'eau et couler. Au dernier moment, juste avant de toucher la surface, le collet ouvre ses pinces dans un claquement et prend de l'altitude.

« Il n'y a plus qu'à attendre, dit Syn avec un sourire.

— Qu'est-ce que c'est ? »

Elle semble abasourdie, expression bienvenue dans son puits de tristesse.

« Un collet. Il a une autonomie d'une heure durant laquelle il chasse de petites proies. Il ramènera sûrement du poisson. »

Tous deux attendent le retour de la machine en guettant l'horizon qui vire du rose au bleu. Le brouillard s'effiloche, les nuages reculent aux confins du ciel alors qu'une légère brise fait onduler les flots. Syn tend sa gourde à Leah, qui boit, se penche par-dessus le bord et se rince le visage et les mains.

Le collet revient en volant au ras de l'eau, sa silhouette blanche s'immobilise, présentant son lot de proies frétillantes. Syn s'empare des trois goujons, qu'il dépose au fond du bateau, et libère un petit corps poilu d'une pince métallique. Lorsqu'il le saisit par la queue, l'animal s'agite et fouette l'air de ses pattes griffues : un rongeur terrifié, entre l'écureuil et la souris. Syn l'emprisonne dans sa main gauche, prenant soin de ne pas l'écraser.

« À peine de quoi manger. Il ramène parfois des choses

curieuses. »

Alors qu'il s'apprête à le lancer par-dessus bord, Leah retient son geste : « Non ! »

Elle essaie de recueillir l'animal entre ses doigts, mais il s'échappe et file se nicher dans un recoin du bateau.

« Tant que ça ne mord pas… Tu aimes le poisson ? »

Les pommettes rondes de Leah se plissent de plaisir.

« Beaucoup.

— Je prépare le festin. »

Syn vide les trois poissons et les glisse dans une outre en peau qu'il referme avec un bouchon muni d'un interrupteur. En l'actionnant, le sac se gonfle et sa température augmente, libérant une odeur de cuir chauffé.

« C'est bientôt prêt. »

Syn dégage les grandes ailes cuivrées du collet pour en recharger les batteries sous l'œil interrogateur de Leah.

« Il fonctionne à l'énergie solaire. Je dois le mettre au soleil après chaque utilisation.

— Où as-tu trouvé une machine pareille ? »

Elle est fascinée, son instinct de fouisseur réveillé.

« L'homme qui s'est occupé de moi quand j'étais petit l'a trouvé et restauré.

— C'est lui aussi ? demande-t-elle en désignant le fusil posé à l'avant du bateau.

— Oui. »

Elle se penche pour examiner l'arme puis l'interroge du regard : « Je peux ?

— Bien sûr. »

Elle soulève l'énorme fusil avec facilité.

« Il ne pèse presque rien ! » Elle l'épaule et place son œil devant la lunette. « Quelle arme ! »

Syn rougit. Il se sent plus flatté qu'il ne devrait l'être.

« C'est un cadeau ?

— On peut dire ça. »

Elle n'en demande pas davantage, au soulagement de Syn, qui sort les poissons cuits de l'outre et les dispose dans les parties escamotables de sa gamelle pour en tendre une à Leah. Il jette le troisième goujon à Ack, qui le met en pièces au fond de la barque.

Repas tranquille, mâché en oscillant au gré des flots. Leah tente

d’appâter le rongeur avec un morceau de poisson, sans succès. Après quoi, Syn dénoue l’amarre retenant le bateau puis fait coulisser les deux rames dans leurs anneaux latéraux et commence à ramer.

La brise du matin s’efface devant la chaleur du soleil. Le cœur de Syn fait un bond tandis qu’il réalise la situation. Cette femme qui a embrasé son cœur deux jours plus tôt et qu’il pensait ne jamais revoir. Qu’il arrache à la mort et contre laquelle il passe une nuit entière. Il doit ajuster ses pensées. Ce dont il rêvait s’accomplit sur les ruines d’une existence. Elle a vu les siens mourir en quelques minutes, sa vie sauvée par un étranger qui a croisé sa route… Pas tout à fait par hasard, songe Syn. Il se rappelle la trace des fouisseurs dans la végétation, les empreintes évoquant le souvenir d’une chevelure rousse.

Ses gestes réguliers et puissants propulsent l’embarcation de manière continue, presque sans à-coups. Leah tire en arrière quelques mèches de cuivre qui frémissent sur son front, l’expression grave. Elle résiste, déglutit difficilement, fronce les sourcils et regarde Syn en se pinçant les lèvres pour lui demander d’une voix tremblante :

« Où allais-tu avant de tomber sur nous ?

— Chez le vieux Gib. L’homme à qui je dois le collet et mon fusil. Celui qui a remplacé mes parents quand ils sont morts.

— Ils sont morts de quoi ? »

Cette question, déplacée dans un autre contexte, permet à la jeune femme de mettre sa douleur de côté un instant.

« J’étais très petit. À peine né, en fait. Des robots ont massacré ma famille. C’est le vieux qui s’est occupé de moi. »

Elle hoche la tête, recueillant son témoignage et le pont de souffrance qui les relie.

« Je ne me souviens de rien, ajoute-t-il d’une voix douce.

— C’est Gib qui t’a trouvé ?

— Ma famille avait un loup qui a porté mon landau dans sa gueule. Un jour, Gib a entendu gratter à sa porte et il a trouvé l’animal tenant entre ses dents un panier avec un tas de chiffons couverts de sang. Puis il a entendu hurler le bébé. Moi.

» Des semaines plus tard, Gib a découvert la propriété calcinée, à cinquante kilomètres de là.

— Tu as été sauvé par un loup…

— Qui dort juste là, répond Syn en désignant Ack.

— Il est si vieux ?

— Oui, très vieux, pourtant il n’a pas changé. »

Leah considère le loup avec étonnement. Ack soupire, se redresse à demi, regarde alternativement Syn, Leah, puis repose sa tête sur ses pattes. Elle effleure d'un doigt les parties cybernétiques étroitement mêlées à la fourrure en dessins arachnéens.

« Il a toujours été comme ça ?

— Toujours. »

L'expression songeuse de Leah revient vers lui.

« Nous souffrons du même mal : les diasols nous ont enlevé ceux que nous aimions. »

Lui a eu le temps de s'habituer au moins, et il ne garde aucun souvenir de sa première famille. Un élan de compassion déclenche une étrange sensation qui électrise son ventre et remonte le long de sa colonne vertébrale. Il rame plus fort pour cacher son trouble.

« Je peux t'accompagner à Méandre si tu le désires… »

Leah secoue la tête.

« Je ne préfère pas.

— Tu peux aussi m'accompagner chez Gib. »

Elle sourit.

« J'aimerais beaucoup le rencontrer. »

Il a l'impression que son esprit se dilate. Le soleil brille dans les yeux de Leah et enflamme sa chevelure. Ses lèvres roses dessinent un nouvel horizon.

Au bout du lac, les rives se resserrent et forment les deux berges d'un cours d'eau sinuant dans la forêt. Les épineux ont cédé la place aux feuillus, dont les branches alourdies de jeunes feuilles plongent dans le courant en bruissant.



Lorsque les petits hommes ont attaqué la ville, la chose a interrompu son action. La terreur est une arme seulement si elle en contrôle les variables. Le raid a enlevé tout intérêt à la tactique initiée, aussi a-t-elle décidé de suivre le groupe qui avait quitté la localité le jour avant l'assaut. Elle a traversé les taillis en silence et a progressé rapidement entre les troncs. Les traces laissées par la troupe étaient faciles à suivre. Ils ont marché à pas lourds dans la pluie qui tourbillonnait sur leurs épaules et leurs vêtements, gorgeant d'eau les empreintes qu'ils semaient derrière eux comme de petits miroirs. Elle ne les massacrera pas. Prélever quelques membres ici ou là, amener le

groupe à paniquer, à répandre des rumeurs de disparitions auprès des communautés. Quand elle les rejoint, ils sont en train de monter un campement aux abords d'un lac qui s'ouvre au pied d'une clairière circulaire. Mais il y a une autre présence. Un vieil ennemi est là : des agents du territoire qui défendront bec et ongles la zone. Ils l'ont sentie aussi, mais la chose est déjà en mode camouflage. Elle désactive la plupart de ses fonctions et s'enterre.

Le lendemain, ils sont toujours là. Un jour plus tard, nouveau sondage : les humains ont disparu. Leurs signaux vitaux du moins. L'odeur du sang et de la décomposition imprègne la terre. Une grappe d'yeux dépasse du sol et tourne sur elle-même. Des corps gisent çà et là.

Les banques de données mettent en évidence l'option tactique : la terre brûlée. Malin. Les agents ont préféré sacrifier les humains plutôt que de les lui laisser. La chose s'extrait de sa cachette et se coule au ras du sol aussi discrètement que possible, en direction du lac. Elle s'enfonce dans les flots glacés et en arpente le fond vaseux comme une grosse araignée. Un signal pulse au milieu des eaux…



Syn a conduit la barque dans un affluent cerné par les berges. Son visage est tendu par l'attention. Le fusil à portée de main, il fouille les fourrés sombres du regard. Leah aussi sent le danger tapi dans la végétation dense.

Les tronçons d'une arche coupée en son milieu se profilent, les restes d'un pont immense et vénérable. Les deux piles culminent au-delà des cimes les plus élevées. La rouille a dévoré les bases de l'édifice sans parvenir à en affaiblir la structure, lui donnant l'apparence du bois. L'air fraîchit lorsque l'embarcation passe à l'ombre des colosses. Syn et Leah retiennent leur respiration.

Il manœuvre pour éviter une énorme poutrelle qui s'est détachée du pont et s'est enlisée dans le lit de la rivière. L'obstacle est trop gros pour poser problème, il suffit d'appuyer la rame contre pour ne pas le heurter.

D'innombrables câbles pendent et ondulent dans le vent. Si l'une des attaches corrodées cédait sur leur passage, un long serpent invisible claquerait et sectionnerait le bateau et ses occupants. Quand ils quittent l'ombre oppressante des deux tours, Syn libère un soupir retentissant. Les silhouettes disparaissent derrière une boucle de la rivière, cachées par les arbres de plus en plus touffus.

Ils naviguent la journée entière, ne s'arrêtant de ramer que pour boire et manger. Le cours d'eau dont ils suivent l'axe principal se divise en innombrables bras et se rétrécit progressivement. La végétation s'élève, escalade le ciel et dresse au-dessus de leurs têtes un tunnel de frondaisons. Ils doivent se pencher pour éviter les branches basses et, à deux reprises, ils raclent le fond. Une énième boucle autour d'une île et Syn immobilise l'embarcation le long d'un quai exigu en pierre de taille. Une mousse fluorescente s'est incrustée sur les côtés de la structure et on devine deux pieux fichés dans l'eau qui dépassent encore de la surface : un ancien ponton.

« Ne descends pas tout de suite… »

Une fois la barque à l'arrêt, Syn extrait de son sac une bonbonne argentée au ventre griffé et aux coins arrondis.

« Les robots pourront suivre notre trace dès que nous aurons mis le pied à terre. Avec ça, plus de problème en principe. »

Il dirige l'embout vers son pied gauche puis il presse le bouton : une mousse épaisse en jaillit, qui adhère à ses semelles, prend du volume et durcit en quelques secondes. Il procède de même pour son autre botte et pour celles de Leah.

« La coque est légère et ne gêne pas la marche. Elle résiste à l'eau jusqu'à un certain point, mais il vaut mieux éviter de la tremper. »

Ils débarquent et chargent leurs sacs sur leurs épaules. Les ailes cuivrées du collet se tendent dans le dos de Syn, qui repousse la barque dans le courant. Le petit rongeur resté à bord se redresse et, d'un bond étonnant, il rejoint la berge.

Leah soupire.

« Et Ack ? Les robots ne le repèrent pas ?

— Il est furtif. »

Elle attend d'autres explications, qui ne viennent pas, et elle emboîte le pas de Syn qui s'est engagé sur le sentier longeant le cours d'eau. Des pavés descellés jalonnent cet ancien parcours protégé par un vieux terre-plein qui remplit encore sa fonction.

« Il faut compter trois ou quatre jours de marche. »

Les traits de Syn sont tirés et son regard ne cesse de sonder les bosquets sur les bords de la route. Ack trotte devant d'une démarche souple.

« Il faut que je te demande quelque chose, Leah. Je suis désolé de revenir sur les événements, mais j'ai besoin de savoir comment s'est déroulée l'attaque. »

Voilà ce qui le tracasse, songe-t-elle. Elle jette un œil à l'homme qui marche à côté d'elle, les épaules basses, le regard aux abois. Il se

concentre sur son environnement pour se donner contenance. Et elle… que fait-elle ? Elle l'observe. Les images de la tuerie défilent dans sa tête une fois de plus, et son sillage de douleur dévastateur ; le train rapide qu'ils ont adopté l'aide à se concentrer. Elle tente de passer les événements au tamis d'une description impersonnelle.

« Nous étions là depuis moins d'une journée. Nous avons préparé le camp dès notre arrivée, puis nous sommes partis prospecter et baliser la zone en vue des fouilles lorsqu'ils nous sont tombés dessus. Un des cuisiniers a surgi en hurlant, talonné par des robots. Nous avons à peine réalisé ce qui se passait qu'ils se lançaient à nos trousses. Notre premier réflexe a été de courir vers les bateaux. Lyd… »

Sa voix se casse, suivie d'un unique sanglot. Elle déglutit et poursuit malgré les larmes :

« Lydia et moi étions les plus avancées, c'est pour ça que nous sommes arrivées aux bateaux les premières. Quand son mari a été touché, Lydia est revenue sur ses pas. C'est là que je t'ai vu. Je t'ai pris pour un des leurs mais, quand les robots ont commencé à tomber comme par magie, j'ai compris. J'ai tiré l'embarcation comme j'ai pu et… Tu connais la suite… »

La dernière syllabe disparaît, noyée dans des pleurs silencieux. Elle s'essuie le visage et se mouche tout en marchant.

Syn se retourne vers elle sans s'arrêter, ouvre la bouche et se ravise. « Si j'avais pu les arrêter… » dit-il tout bas.

La voix de Leah s'élève à nouveau, plus claire.

« Nous avons choisi l'emplacement du camp en suivant l'ancienne autoroute. La présence d'agglomérations denses a guidé notre choix. Nous connaissions aussi les risques… Plus l'endroit est riche, plus le danger est important. Notre système défensif a toujours été réduit mais, là, nous n'avions aucune chance.

— Je n'ai jamais vu autant de diasols attaquer. Il y en avait bien… »

Il compte mentalement les robots abattus, ceux dont il a aperçu les carcasses, les silhouettes qui se déplaçaient dans son champ de vision. Et quand il reprend la parole, Leah le devance : « Une trentaine !

–… presque trente. »

Ils se regardent et un sourire esquissé danse entre eux dans l'air chaud et humide.

« Mais il s'est passé quelque chose de plus étrange encore, ajoute-t-elle. Quand les premiers diasols ont attaqué, une poignée de robots

ont surgi et… les ont assaillis. Ils se sont battus entre eux, mais ceux qui nous aidaient étaient peu nombreux et ont eu le dessous. C'est ce qui nous a permis de nous regrouper, même si c'était insuffisant.

— Comment étaient ces robots ? demande Syn.

— Ils portaient des habits et des décorations : des peintures, des anneaux ou des colliers… Comme s'ils s'étaient déguisés en sorciers. On aurait dit des humains.

— J'en ai déjà combattu. Ceux-là creusent le sol à la recherche d'autres robots. Ils me font penser à des fouisseurs.

— En tout cas, ils ont essayé de nous protéger… »

Elle hoche la tête et son regard se perd dans les grappes papillonnantes de soleil ondulant sur le sol, filtrées à travers les feuillages qui masquent le ciel.

« Des robots fouisseurs qui protègent des fouisseurs attaqués par des robots…

— Ils se battaient comment ?

— Comme les autres, à l'arme blanche.

— Aucun tireur ?

— Aucun. »

Au-dessus d'eux, les arbres ont enchevêtré leurs frondaisons en un tunnel de verdure où passe la lumière tamisée de midi. Syn revoit la silhouette du robot inclinée sur l'éminence du terrain, un fusil aux formes effilées et mortelles. Les lueurs du couchant dessinent sur sa carapace des reflets roses et orange. La tête fracassée de la femme entraîne le reste de son corps en avant dans un dernier plongeon. Et la chevelure auréolée d'un nuage écarlate se développe rapidement autour d'elle, la robe s'enroule autour des jambes minces, les bras flottent à la lisière de l'onde. Dans le regard de Leah, il voit un peu de l'écume, le même souvenir or et rouge.

Ils marchent en silence jusqu'au couchant qui flamboie puis s'arrêtent au pied d'un gros arbre et mangent avec lenteur. Ack se contente d'un petit carré de viande que lui lance Syn.

« Il ne mange pas plus ?

— Il a moins de chair à nourrir que nous », répond-il sans rire.

Elle contemple le soir qui pèse sur la grande forêt.

« Qu'est-ce qui t'a lancé sur les routes ? » demande-t-elle sans cesser de fixer les ombres.

La question se perd dans le silence.

« Nous allons passer la nuit ici, mais nous prendrons une précaution. »

Il extrait de son sac une poche au plastique fatigué, munie d'un opercule dont il tourne une molette. Une grosse goutte de liquide jaunâtre se dilate et gonfle à l'extrémité, comme si le vent soufflait de l'intérieur. Il tient la pochette au-dessus du sol et pose un pied au centre de la bulle, qui se déforme et épouse la semelle puis la jambe, formant un film protecteur. Il passe l'autre jambe et enrobe le bas de son corps dans la membrane translucide.

« Grâce à ça, les robots ne nous verront pas pendant notre sommeil, dit-il en continuant de dresser la bulle autour de lui.

— Attends ! »

Leah s'avance, sa chevelure rousse ondule dans la pénombre.

« Laisse-moi entrer. »

Ack s'est déjà lové contre le sac de voyage, suivant à peine ce qui se passe. Syn arrête son mouvement pour qu'elle passe une jambe puis l'autre. Ils s'accroupissent côte à côte, Leah tenant contre elle la grosse couverture tandis que Syn décrit une boucle puis colle les bords du film protecteur l'un contre l'autre, les isolant hermétiquement de l'extérieur. Ainsi emballés, ils s'enrobent dans la couverture et se couchent l'un contre l'autre. La gorge de Syn se serre. La membrane rend la nuit encore plus opaque.

« Si un robot arrive, il ne nous verra pas, chuchote-t-il. Pour les humains, il y a Ack. »

Leah se tourne contre lui.

« Je me sens en sécurité. »

Elle pose une main sur le ventre de Syn, enfouit son visage dans le cuir épais et doux de sa veste. Sa respiration devient plus profonde et régulière. Elle dort déjà.

Il contemple un long moment la membrane à quelques centimètres de son visage, à la fois excité et apaisé par la présence de la femme. Ils sont si proches, leurs respirations à se toucher. Le sommeil est long à venir, mais il s'endort… Et quand il se réveille elle dort encore, les yeux agités de mouvements rapides sous ses paupières : elle rêve. La condensation s'est déposée sur la paroi intérieure en fines gouttelettes. La lumière du matin filtre à travers la bulle, formant des irisations bleues et violettes qui dansent sur la matière élastique couleur d'ivoire ou de corne.

Il sent son corps chaud et endormi. Elle a déposé son sommeil au creux de son épaule et il voudrait que cela ne cesse jamais.

Le conseil de Méandre a distribué des kilomètres de fil métallique aux mercenaires de la première heure. Dek s'est aussitôt mis à la recherche d'une femme auprès de qui tout dépenser, mais la plupart des prostituées ont été enlevées et les autres ont abandonné la ceinture rouge pour se cloîtrer chez elles : la grande foire du printemps est terminée.

Les habitants remplissent de grands seaux de cendres qu'ils jettent du haut des falaises dans le vent sifflant. Les nuages de poussière, emportés rapidement, s'envolent à intervalles réguliers, les braises éteintes dévalent la roche et tournoient dans le vide. Les poteaux calcinés sont remplacés par des arbres verts taillés en pointe et plantés en rangs serrés. Le soir, un cordon étroit de guetteurs surveille les alentours. Les feux sont cantonnés aux cheminées.

Les rumeurs de guerre attirant des pillards de tout poil, les marchands quittent Méandre, d'autant plus vite que les escortes ont été réduites à une journée de marche pour ne pas dégarnir les défenses de la ville. Ils arpentent le chemin sinueux qui descend vers l'entrepôt, emportent leurs marchandises et s'en vont après cet intermède avorté, un goût amer dans la bouche, le regard inquiet.

Des quatre coins de la grande forêt affluent des hommes armés : trappeurs, voleurs, fermiers, jeunes vagabonds dont l'avenir se profilait jusque-là sur les routes. Il y a même des guerriers, authentiques mercenaires qui portent leurs armes avec ostentation : fusils d'assaut, ceintures de grenades, arbalètes en carbone, pistolets dentés de lames, et aussi un petit mortier porté par une troupe bardée de holsters rebondis.

En quelques jours, Méandre se transforme et se hérisse d'un périmètre défensif. Des balistes sont disposées sur les miradors et, en face de l'entrée, le nez d'une grosse mitrailleuse pointe hors d'une tranchée fortifiée, transformée jour après jour en bunker de pierre et de bois.

Ce qui était une semaine plus tôt la place du marché, bruissante d'animation, riche de couleurs, de rires et d'odeurs, est devenu un camp militaire où règne la loi du premier venu, premier servi. Dek en regrette la foule qu'il tenait en horreur. Il reste le plus longtemps possible dans la chambre qu'il a gardée au Toit-du-Monde. Entre les tables du grand hall, les soldats s'adonnent à la boisson, échafaudent

des hypothèses, sont répartis en unités et briefés par des galonnés de circonstance. À l'écart, derrière le bar, les chefs élaborent leurs plans.

Dek observe avec envie les trappeurs et leur compagnie de chiens ou de loups. Il se renseigne auprès de certains sur les possibilités d'acquérir un nouvel animal. Aucune chienne n'est porteuse, aucun loup n'est à vendre et les plus proches éleveurs sont bien loin d'ici. Il reste la bière et la consolation de partir bientôt. Il ajoute une poignée d'épices dans sa chope.

Il a reçu sa première affectation peu après le départ de Syn, une mission de repérage en territoire troglodyte à mener seul. Il espérait porter de ville en ville l'appel aux armes et proclamer la guerre entre Méandre et Sinna, mais de jeunes têtes brûlées sont parties en trombe dès les premières minutes.

Encore une pinte.

Depuis son enrôlement, deux lacets de cuir patines s'entrecroisent autour de sa cuisse pour fixer son vieux couteau. Il esquisse en pensée les gestes ; il ressent dans sa paume les hésitations du manche lors d'un égorgement, la pression particulière du coup au ventre, associée à ce tiraillement à l'extérieur du poignet quand on compense un mouvement trop ample. Les pots de grès frappent les tables à la cadence des buveurs. Le sifflement s'échappant d'une trachée sectionnée, le gargouillis immonde, la plainte geignarde de l'homme frappé à mort… Les ombres refont surface. La vieille mort lui sourit à nouveau avec insolence.

C'est reparti pour un tour.

Dek avale la dernière gorgée de bière et tape la chope contre la table un peu trop fort.

Quand il écarte ses doigts, l'anse brisée net rebondit sur le bois.

« Je pars. »

Le grand Noir ne répond pas. Il achève de compter les jetons de bois sculptés qu'il range ensuite dans un tiroir divisé en une multitude de petites niches, toutes du même bois tirant sur l'acajou, laqué, ancien. Il place ensuite le tiroir dans un coffre qui en contient d'autres et rabat le couvercle.

Dek a tout loisir d'observer le recruteur et coordinateur improvisé : dès l'annonce de la guerre, il a ôté sa chemise pour exhiber sa peau nue, mate et musclée, et les entailles profondes et boursouflées qui la strient. Des cicatrices de combat. Des marques indélébiles qu'il porte mieux que des insignes de commandement. Sa coiffure aussi a changé : il a tressé ses cheveux en nattes courtes plaquées parallèlement contre son crâne, dessinant comme un casque

de cérémonie cuivré. Ses lèvres charnues, sa voix de basse, son regard clair. Il a l'étoffe d'un chef.

« Passe prendre des vivres au dépôt. »

Ce disant, il tend à Dek trois jetons qui s'entrechoquent au creux de la main ; leurs faces sont gravées de fruits, d'un pain, d'un pichet. Ils se dévisagent un instant.

« Télusine te veille au soir. »

Dek répond d'un mouvement silencieux du menton, puis il tourne les talons et quitte le Toit-du-Monde, traversant la ville sans regarder autour de lui pour entamer la vertigineuse descente.

Il se retourne et observe une dernière fois la silhouette du pic entre les branchages verts. Il y reviendra. Il reverra le pic à nouveau, encore, toujours. Enserré d'écharpes de brume, baigné de soleil, sous des mètres de neige. Rassurant et désespérant.

Le soleil a repris sa course d'été et la nature se réveille chaque jour davantage. Tout reverdit, chante, coule et frétille. Suivant la route du bord de l'eau, l'esprit de Dek s'allège. Comme s'il n'y avait pas la guerre, ni ce couteau battant contre sa cuisse ni ce démon grimaçant au fond de lui. Après des heures de marche, il s'interrompt pour boire à la rivière et surprendre son reflet brouillé par le cours précipité de l'onde. Son image ricane, sa bouche étirée d'un long remous. Il se lave le visage et reprend son chemin. Après un petit kilomètre, des chariots à l'arrêt lui barrent la route : une caravane de marchands. Il se rapproche avec précaution et distingue entre les véhicules immobiles un grand nombre de corps étendus. Il y a du sang, mais surtout… ils n'ont plus de peau.

L'homme est figé de terreur. Un essaim violet de phéromones en détresse colonise l'air autour de lui.

La chose s'est enterrée et ne laisse dépasser qu'un polype noir hérissé d'yeux et de narines invisibles entre les feuilles qui ondulent dans la brise. La meilleure prévision possible : un voyageur solitaire. La solitude accroît la peur, et l'imagination s'emballera quand il racontera ce qu'il a vu. La rumeur se répandra comme un nuage de sang dans un verre d'eau, agrémentée de détails que la chose n'a même pas mis en scène. Elle a retenu l'option famille que ses banques de données ont mise en valeur quelques jours plus tôt. En revenant de la lente traversée du lac, après avoir quitté le couple qui accostait, suivi de l'animal cybernétique, elle est revenue près de la localité et s'est postée sur la route. Une famille viendrait un jour ou l'autre, aussi inévitable que ce promeneur solitaire au bord du ruisseau, passé en un

instant de la rêverie à l’horreur. L’homme se détourne du spectacle, d’abord à reculons, puis il s’élance franchement, aussi vite que ses longues jambes le permettent. Ses pairs n’attendent que ses confessions.

La chose s’ébroue et émerge du sol d’un bond silencieux. Il est temps de semer le trouble plus profondément dans le pays. Dans les replis de silicone, une carte de la région s’illumine de symboles décrivant des agglomérations disparues, des accès stratégiques désaffectés, des frontières traversant la grande forêt de pointillés. Déstabiliser les sociétés civiles, créer la psychose, toujours plus loin. Former de vastes poches de terreur qu’un rien suffira à crever…

Dek ne ralentit pas sa course, ruisselant, hors d’haleine. L’aiguillon de l’horreur contracte ses muscles sans relâche. Un train de silhouettes noires se profile sur la route, les ombres mouvantes oscillent au gré de leur marche : une nouvelle caravane ! Les hommes et les bêtes bien vivants cessent leur avancée lorsque Dek court au-devant de l’homme de tête en hurlant et en gesticulant.

« Stop ! Arrêtez-vous ! »

Les chariots s’immobilisent les uns derrière les autres et les têtes des femmes et des enfants sortent avec curiosité, des gamins sautent au bas des véhicules et s’approchent pour observer ce qui se passe. Le ventre de Dek se serre – les visages écorchés flottent devant ses yeux.

« Arrêtez-vous… »

Il est à bout de souffle. Les mots quittent à peine ses lèvres qu’il doit inspirer à nouveau, haleter chaque syllabe.

Des gardes du convoi se rapprochent, l’arme au poing, l’escorte de Méandre. Il se tourne vers eux.

« La même chose que le couple… avant la fête du printemps… Pire… Tout un convoi de marchands… Femmes, enfants… » Dek essuie la sueur qui glisse dans ses yeux, renifle, boit avidement à l’outre qu’on lui tend. Les hommes ont compris et l’interrogent de leurs regards anxieux.

« C’est loin ? » demande le chef, un athlète aussi long que maigre portant le turban safran des escorteurs.

Dek secoue la tête négativement : « Pas trop… En marchant, peut-être deux heures. » Après une courte pause il ajoute : « Impossible à rater ! »

Le chef de l’escorte distribue rapidement à ses hommes une série d’ordres et un couple d’éclaireurs presque nus file en courant. Il se retourne vers le gros marchand barbu qui a suivi la discussion, le teint

livide.

« J’ai envoyé deux éclaireurs pour confirmer, mais nous partons, l’escorte est terminée.

— Vous ne pouvez pas faire ça, s’emporte le marchand d’une voix aigrelette et soudaine. Vous ne pouvez pas partir ! Vous avez entendu ce qu’il a dit ?

— Justement. »

Sans écouter davantage les vociférations du petit homme, le chef s’incline devant Dek et fait demi-tour, suivi des guerriers qui délaissent la caravane.

« Ils ne peuvent pas nous abandonner… Ils ne peuvent pas nous laisser là… »

Dek observe le train de caravanes, les équipages. Une douzaine de chariots tirés par des élans aux bois taillés court mais sculptés avec soin. Un jeune garçon aux yeux noirs s’est approché et le regarde avec sérieux. Plus loin, une fillette tend une touffe d’herbe jaunie à l’un des grands animaux de trait. Des dizaines d’yeux pétillent, visages invisibles derrière les tentures mitées qui ferment les chariots.

« J’ai vu un chemin… Je ne suis pas sûr que les chars passent, mais je vais vous y conduire. On évitera le site. »

Le visage bouffi du marchand s’illumine, ses yeux rougissent et aussitôt il tend ses mains vers Dek.

« Merci ! Merci, voyageur ! Je m’appelle Diva, maître de La Danseuse ! Tout le monde te suivra !

— Vous avez des armes ?

— Quelques-unes, elles ont été distribuées aux hommes.

— Alors en route. »

Dek monte sur la plateforme de guidage du chariot de tête en compagnie de Diva et, alors que le gros homme s’apprête à donner l’ordre du départ, une femme de grande taille apparaît au pied du véhicule.

« Diva, pourquoi l’escorte est-elle partie ? Ils devaient nous accompagner jusqu’à la tombée du jour ! Et qui est cet homme ?

— Je te présente Eilly, explique Diya avec une moue gênée. C’est ma fille-en-laye. »

Eilly a la partie inférieure du visage recouverte d’un masque en cuir qui lui cache le nez, la bouche, découpe sa mâchoire et se ferme sur la nuque. Au-dessus de ses sourcils noirs, un casque de cuir et de bois protège sa tête et enserre sa chevelure. Entre ces deux parties d’armure brillent deux yeux éclatants de gris et de nuages. Le ventre de Dek se noue pour la seconde fois de la journée sous l’effet d’une

émotion puissante.

« Monte, Eilly, je vais t'expliquer. »

D'un bond félin, la femme grimpe sur la plateforme et s'y installe. Elle dégrafe son masque en un geste plein de défi. Dek sait alors qu'il l'aimera jusqu'à sa mort.

La forêt s'écarte sur une vaste dépression, cuvette immense où les arbres n'ont pas réussi à plonger leurs racines.

Une gigantesque île de pierre s'étend d'un contrefort forestier à l'autre, quadrillée de constructions massives montées à l'assaut du ciel et qui se seraient perdues en route. Une ancienne cité abandonnée, cendre.

Leah étouffe une exclamation. La végétation dense s'interrompt là où le revêtement sur lequel reposent les édifices affleure. Les années d'humus et de débris organiques répandus aux abords de la ville morte accueillent un tapis d'herbe et de plantes peu profond, offrant une transition végétale vers les premiers murs. Ensuite, le sol n'a plus la même consistance, coulé dans une matière lisse et dure, presque sans trace de corrosion. Les fenêtres aveugles crèvent les façades en rangées disciplinées. Les rues silencieuses sont à peine balayées par les vents. Ici ou là un îlot de vie relie un cratère qui a fracassé un carrefour, abattu une antique tour ou descellé les montants de voies affaissées, formant le lit d'une rivière. Des carcasses de métal tordues, recroquevillées, abandonnées. Et parfois la flèche étincelante du soleil qui se reflète dans un plexiglas, un envol d'oiseaux derrière la silhouette bleue d'une ruine, les branches agitées de quelques arbres à la lisière d'un parc qui a renoué avec la forêt, invasion de l'intérieur contenue par la pierre condamnée.

Leah tourne la tête dans toutes les directions, les yeux agrandis d'émerveillement. Le trio marche le long des artères balafrées de larges tranchées qui dévoilent un système élaboré de conduites cachées dans le sous-sol.

« Si on avait pu venir ici… Si on avait su… »

Syn devine les larmes sur les joues de Leah mais ne se retourne pas.

« La ville a déjà été retournée de nombreuses fois. On y est étrangement en sécurité : je n'ai jamais vu de diasol.

— Tu es venu souvent ?

— Très souvent quand j'étais jeune. Malgré les interdits, les enfants des villages avoisinants passent un jour ou l'autre dans la vieille cité pour affronter leurs peurs. »

Un raton laveur dresse sa tête au milieu d'une place et s'enfuit à

leur approche, sa queue striée filant derrière lui à toute allure. Il bondit et saute dans un trou.

« C'est étrange, on dirait… un sol pavé.

— C'est le cas, répond Syn. Nous arrivons au centre de l'ancienne cité, dans les plus vieux quartiers. Je vais te montrer quelque chose d'étonnant. »

Ils traversent des rues bordées d'édifices écroulés où se distinguent des briques, de larges plaques de métal dévorées par la rouille, des amoncellements de tuiles débordant de mousse et, ici ou là, des murs miraculeusement dressés, d'anciennes bâtisses à la charpente effondrée, des portes en métal qui ont l'air d'avoir été refermées le matin même. La déclivité se fait plus marquée dans la chaleur pesante de fin d'après-midi ; l'ascension se poursuit en silence.

« Nous y sommes presque. » Un sourire sur le visage de Syn allume un éclat de curiosité dans le regard de Leah.

Soudain, la petite ruelle dans laquelle ils sont engagés débouche sur une place ovale aux dimensions modestes, bordée de ruines. En face d'eux s'élève le plus majestueux édifice que Leah ait jamais contemplé, antique, tout en hauteur et en contours. Un escalier aux dimensions démesurées mène à une entrée à triple battant surmontée d'une rosace à même la pierre, intégrant un verre aux motifs colorés qui capturent les reflets du soleil. Gorgée de décorations, de sculptures, de fenêtres en ogive et de motifs en frises, la façade est encadrée de deux énormes tours qui s'élèvent, s'élèvent, culminent en flèche vers le ciel. Intactes.

Ils montent les marches et s'arrêtent devant l'entrée. Des visages sortent des murs, des mains, des corps aux gestes solennels et arrêtés.

« Ce sont eux… Nos pères et nos mères… »

Leah effleure l'une des sculptures du bout des doigts, un homme dont la tête d'aigle est entourée d'un halo doré, penché sur un objet carré et serti de pierreries qu'il tient entre les mains.

Au centre, au-dessus de la grande porte, un homme barbu écarte largement les bras.

« Je pense que c'était une maison de ville, comme le Toit-du-Monde, commente Syn. Ce personnage aux bras ouverts représente le tenancier qui accueille les voyageurs.

— Et celui qui a une tête d'oiseau ? »

Syn hausse les sourcils. « Peut-être un chaman ? »

Les portes coulées dans le bronze sont suffisamment entrouvertes pour qu'ils se faufilent à l'intérieur, suivis d'Ack.

Leurs yeux s'accoutument à l'obscurité et ils découvrent

d'immenses colonnes de pierre dressées, un sol recouvert de dalles soigneusement scellées entre elles, dont la surface lisse a porté des générations de pieds avant eux. La lumière du soleil en traversant la rosace étend au sol un motif lumineux aux dominantes bleues. Leah lâche une exclamation qui fuse entre les gigantesques montants et s'envole vers le plafond presque invisible.

« C'est énorme… »

Elle traverse une travée latérale, revient au centre, le visage renversé vers le plafond tressé de frises, entraînant derrière elle un rire enfantin.

« C'est si grand… »

Pour la première fois, Syn la sent émerger de ses souvenirs. Il s'avance vers elle et le bruit de ses pas se répercute d'un mur à l'autre. Elle remarque alors le motif à ses pieds.

« Labyrinthe ! »

Le ravissement envahit ses traits en même temps que quelque chose de plus grave. Sans attendre, elle court se poster à l'entrée du labyrinthe et entreprend de le parcourir. Syn dépose son sac et son fusil pour la regarder en silence passer et repasser devant lui. Ack, intrigué, s'assoit à son tour, penche la tête sur le côté et observe les allers-retours. La silhouette de Leah suit le tracé de la mosaïque incrustée dans la pierre. Les rais de lumière colorés évoluent sur le sol à mesure que le soleil se couche, au rythme des pas qui scandent le labyrinthe.

Quand elle atteint le centre, elle se tourne vers la rosace illuminée et se tient immobile, les yeux clos. Syn la rejoint sans tenir compte des circonvolutions tracées sur le marbre. Une luminosité dorée tombe sur eux depuis le plafond, auréolant le visage de Leah d'un feu cuivré. Syn avance d'un pas encore. Il est un peu plus grand, mais il suffit d'un rien… Sa bouche attirée tombe en avant. Les grands yeux de Leah se dévoilent, ses prunelles noires dilatées accueillant le regard de Syn. Un tremblement agite sa lèvre inférieure qu'elle tend pourtant, abandonnée. Ils s'enlacent. Leurs lèvres se rejoignent.

La lumière tombe longtemps sur eux puis leurs habits. La peau claire de Leah semble luire dans la semi-obscurité. Elle reste immobile comme ces sculptures au teint ivoire esquissées dans la pénombre. Sa robe ouverte a quitté ses épaules, dévoilé la cambrure de son dos, évité ses jambes, retenue un instant à hauteur du nombril avant de choir. Syn la couvre de ses mains, de ses lèvres, de caresses. Puis elle commence à bouger et frémit. Ils s'installent dans le nid de vêtements répandus sous eux, s'enroulent l'un autour de l'autre et ondulent, exhalent des soupirs, s'aiment dans la nuit tombante. Leurs voix

portées par les voûtes arrondies se nichent dans des alcôves secrètes.

Ils passent la nuit à l'abri des espaces immenses et des ombres. Les rayons de l'aube illuminent la rosace et tendent sur les murs un dessin arachnéen et fabuleux qui glisse vers le sol en suivant la course du soleil. Syn et Leah observent cet instant magique, enlacés dans la chaleur du réveil.

Ack se réveille soudain, regarde autour de lui comme s'il était perdu et enfouit sa truffe humide sous l'aisselle de Syn, qui sursaute : « Jaloux ! »

Une complicité nouvelle les accompagne durant le petit-déjeuner partagé en silence. Le moindre bruit ou froissement résonne et rappelle les dimensions du bâtiment. Leah explore une dernière fois l'édifice démesuré, contemple le labyrinthe et les autres figures tracées dans la pierre, les sculptures aux murs, les peintures effacées du plafond.

Ils se retirent par la grande porte et marchent entre les ruines. La lumière du matin prête aux rues vides d'autres impressions, des ambiances qui ont pu exister dans le passé et que reconstituent en pensée Syn et Leah dans leur traversée. Ils parcourent l'autre versant de la cité, qu'ils quittent en ligne droite. Leah ne sait où donner de la tête et résiste à l'envie de courir dans les petites venelles, de se jeter dans les bâtiments qui lui semblent en bon état. Ils dépassent les limites de la vieille ville et retrouvent l'assemblage de gigantisme et de dénuement qui caractérise les constructions plus tardives qui ont mieux résisté aux outrages du feu et du temps. Géants immobiles et abandonnés, asile improbable des plantes et des bêtes.

Puis la nature, inattendue, dresse sa barrière là où le revêtement a disparu. D'abord le tapis de fougères parcouru de buissons aux racines qui affleurent, suivi du jaillissement de la forêt. Ils escaladent une pente raide et reprennent la route dans l'environnement familier des arbres et des clairières. Syn sait où il va, ses souvenirs sont partout. Il reconnaît cette souche, cet arbre double, ce tronc à demi enfoui. Sa mémoire court autour de lui comme un enfant turbulent, soulevant un détail, se perchant sur une histoire… Ack aussi avance d'une démarche plus légère. Il traverse les lieux de son enfance. Tout a changé et rien n'a changé dans la grande forêt.



La maison de Gib a colonisé le tronc d'un arbre aux dimensions

inattendues, augmenté ses espaces intérieurs de renflements, d'ailes solidement charpentées et percées de fenêtres étroites. Un poste d'observation taillé de meurtrières coiffe le sommet. Une porte arrondie, lovée au creux des racines, constitue l'unique accès à la tanière.

Syn sait que Gib a surveillé leur approche : à peine sont-ils sur le seuil que la porte bascule sur la silhouette trapue du vieil homme. Un casque de cuir recouvre sa tignasse et emprisonne ses yeux furibonds derrière des verres épais. Ses moustaches grises s'écartent sur un large sourire aux dents bleuies perdues dans une barbe hirsute.

« Syn, enfin ! Avec de la visite ! »

Il écarte les bras, qu'accrochent ceux de Syn : s'ensuit une longue accolade.

« Gib, voici Leah. »

Gib fait une révérence appuyée, s'empare de la main de Leah et mime un baiser au-dessus des doigts sans même les effleurer.

« Ma demeure est la vôtre, madame », fait-il avec componction. Son nez arqué se retrousse de malice et Syn a la vision fugitive d'un aigle bouffi.

« En d'autres termes : on va s'empiffrer et boire ! »

La petite silhouette corpulente se redresse sur ses pieds et bondit dans la maison. Sa voix résonne d'une autre pièce : « Ne restez pas plantés là ! »

Leah lance à Syn un sourire éloquent, les yeux écarquillés de surprise amusée. Ils entrent à leur tour.

L'intérieur sent le bois et un délicieux fumet de nourriture.

« Bolets à l'ail des ours : on va se régaler ! » fait Syn en salivant.

L'espace central de la demeure donne sur d'autres pièces par un réseau de couloirs étroits et d'escaliers en colimaçon. Des appareillages anciens encombrent chaque étagère et chaque table, dans un état de propreté impeccable. Leah a juste le temps de dévorer du regard en mordillant sa lèvre inférieure, entraînée par Syn vers la cuisine.

Gib s'active d'une marmite à l'autre, touillant, assaisonnant, déposant sur la table de chêne des pots en terre et une cruche gorgée de bière.

« Buvez ! »

Il tourbillonne en ouragan domestique d'une efficacité redoutable. Le temps pour Syn de remplir les chopes et de piocher dans un bol quelques pincées d'épices que déjà les plats fument sur la table, au bout de laquelle Gib prend place.

« Santé ! »

Ils rejoignent tous les trois leurs chopes au-dessus de la table et entament l'épreuve de force. Chacun exerce une pression progressive sur les autres tout en résistant aux poussées latérales. Leah tient bon, Syn accentue la poussée tandis que Gib grogne de concentration. Lorsque les forces en présence sont trop grandes, l'équilibre se rompt et les trois chopes partent chacune dans une direction : on essaie de maîtriser la sienne, d'empêcher que le liquide ne déborde pour ensuite boire de grandes lampées.

« Quelle coutume idiote ! lance Gib.

— Mais amusante », ajoute Leah.

Le vieux finit sa chope à longs traits et la claque sur la table.

« Alors comment vous êtes-vous rencontrés ? »

Un terrier. Il n'y a pas d'autre mot pour décrire l'antre de Gib, améliorée saison après saison. Lorsque Syn s'installe sur les toilettes, avec leur système d'évacuation ingénieux, au trône confortable et douillet maintenu au chaud par les gros tuyaux du système de chauffage, il retrouve les sensations de cocon protecteur qui ont accompagné son enfance.

Malgré le sens de l'accueil de Gib, le début du repas a été difficile, l'émotion à fleur de voix lors du récit du sauvetage de Leah. Elle ne pleure plus pourtant depuis qu'ils ont quitté la ville en ruine. Ses traits tendus tiquaient comme pour souligner les parties dramatiques de l'histoire, mais elle mangeait, ajoutait un détail, reprenait la parole et poursuivait lorsque Syn s'interrompait. Le sourire jovial de Gib s'est engourdi dans leurs mots. Sous ses sourcils froncés, un regard dans lequel planaient des ombres.

Il y a eu un silence, puis ce sentiment étrange et partagé que l'on peut passer à autre chose. Les mains se sont déplacées avec plus d'aisance au-dessus des plats, déchirant le pain galette, flétrissant un biscuit dans la sauce. Un sourire au coin d'une phrase, un regard entendu. La bonne humeur s'est invitée timidement, puis installée lorsque Gib s'est mis à parler de sa passion de toujours : les artefacts antiques.

Ils se sont bien trouvés, ces deux-là. Depuis des heures, ils discutent à bâtons rompus. De temps à autre, Gib se lève pour aller chercher un objet dans les sous-sols. Il détaille ses techniques de fouille, explique comment il prospecte le terrain à coups de sonde. Quelle sonde ? Regarde ! Et de ramener l'appareil pour en détailler le fonctionnement. La table de la cuisine encombrée d'antiquités et de machines plus nombreuses que la vaisselle, ils migrent au salon où

couve un feu continu, la chaleur irradiant le long de grosses conduites. Gib abaisse un cache pour faire apparaître le lit de charbons gras et de braises. Il jette deux bûches l'une sur l'autre et les flammes s'enroulent autour et dansent sur l'écorce desséchée qui crépite généreusement et flambe.

Syn termine sa toilette et remonte à la cuisine ranger la vaisselle et mettre de l'eau à bouillir. De l'encadrement de la porte, il observe le vieil homme et la jeune femme penchés sur les objets étalés sur la table basse. Un frémissement dans son ventre. Comme une envie de pleurer. Il se sent bien. Jamais il n'avait senti ça. Et l'envie que ça se prolonge, que la soirée s'éteigne longtemps après les cendres.

Le thé servi, chacun se régale du mélange d'épices et de feuilles choisies par Syn. Les paroles s'espacent, une torpeur agréable s'installe entre le ronronnement du foyer et l'étirement métallique des canalisations qui tintent à intervalles réguliers. Et puis on gagne les chambres, on plonge dans la douceur des draps et du sommeil.

La ligne fend l'air et plonge au milieu du lac. Le flotteur se stabilise puis oscille au gré des courants de surface. Le soleil commence à mordre les branchages effeuillés des saules qui griffent l'eau, une légère brise incline les roseaux en geste de bienvenue.

Syn a calé la canne à pêche improvisée sous son coude et il pince entre deux doigts le fil relié à l'hameçon qui tend ses crochets sous le bouchon. Il n'a gardé dans l'épuisette que les prises de bonne taille, aux allures appétissantes, qui ajouteront au goût un bel aspect. Parfois le flotteur s'agite, mais Syn ne fait rien. Il regarde au-delà du fil et de la canne, entre les feuillages abandonnés au vent et les reflets scintillants de l'écume. Il surprend le mouvement rapide d'un animal sauvage ou le changement progressif de la couleur du ciel. La lumière du jour se transforme en or, tout devient plus brillant. C'est alors qu'il les voit traversant les airs en formation impeccable : le V magnifique d'un vol de cygnes blancs. Leurs cous démesurés ondulent sous la lente poussée des ailes, corps tendus dans la direction de l'oiseau de tête. Puis un nouveau groupe, un autre encore, et une procession innombrable de formations acérées : la grande migration des cygnes au retour du printemps. Certains se posent sur le lac dans un battement d'ailes frénétique, traçant des sillons éclaboussés et se regroupant dans une cacophonie d'appels continus.

Ack, les oreilles dressées, observe l'invasion des escadrilles. Syn remonte sa ligne vide, l'enroule soigneusement autour de la canne et replie son matériel avant de prendre la route. Chaque sentier révèle un fantôme ou un souvenir. Ce jour oublié remonte à sa mémoire : parcourant ce chemin, il observait des flaques dorées de soleil sur les

troncs des arbres. Il avait avancé une main sur l'écorce argentée d'un hêtre, et l'ombre de ses doigts s'était allongée sur l'arbre suivant l'inclinaison de sa main…

Pourquoi ce souvenir précis ? Une journée dont il ne se rappelait ni ce qui avait précédé ni suivi. Un jeu avec la lumière et la forêt, ses mains qui dansent avec l'ombre.

Sa silhouette gagne du terrain au sol et le ciel flamboie orangé avant de s'éteindre, entre les veines de nuages roses. L'air fraîchit et c'est dans une semi-obscurité que Syn pousse la porte de la demeure.

La chaleur caresse son visage, et cette odeur incomparable d'intérieur habité, mélange de fumets de nourriture, de cire pour les sols, de graisse à métaux et de bois brûlé.

Leah et Gib sont penchés sur la grande table en chêne, examinant de vieilles machines déterrées et nettoyées avec soin. Souvent ce ne sont que des pièces éparses, des morceaux qu'il faut étiqueter dans un coin en attendant d'autres avec lesquels ils s'emboîteraient. Puzzle jamais terminé, composé d'éléments disparus qu'ils étalent chaque jour pour reconstituer des bidules qui vibrent, luisent, s'agitent fébrilement ou tournent mollement. Gib est surexcité par certaines des connaissances de la fouisseuse, qui jubile à son tour.

Syn a tout le temps d'investir les lieux de sa mémoire, de retrouver des coins de sa forêt, de se perdre dans la solitude des clairières et des sous-bois en compagnie d'Ack, qui semble aimer les longues balades et les méditations à l'ombre.

Le poisson fait l'unanimité et, lorsque la nuit d'encre a noirci tout ce qui peut l'être, les lumières s'éteignent, Syn et Leah plongent dans les fourrures de la couette. Ack a retrouvé sa vieille couche au pied du lit, toujours à sa place après tant d'années.

Les gestes et les baisers se trouvent, les deux amants s'enfouissent l'un dans l'autre à l'abri des couvertures et de la chaleur, goûtent à l'ivresse d'être deux. Syn a l'impression que son corps se dilate à l'infini, que son esprit englobe toute la maison, toutes les sensations. Elle halète en silence et s'accroche à lui avec fermeté. Dans les lueurs vagues de la braise récoltée dans une cloche de verre accrochée au mur, son visage est contracté, concentré, traversé de douceur et de sérieux. Ils montent ensemble, explorent ce palier sensuel comme un voyage, puis elle pose sa bouche contre la poitrine de Syn et pousse un cri étouffé. À son tour, il s'embrase et la saisit une dernière et longue fois.

Elle a les yeux qui pétillent dans la lueur cuivrée.

Sa chevelure tombe en pluie sur son torse. Il sent ses seins brûlants contre son bas-ventre.

« Tu ne m'as toujours pas répondu, dit-elle en vissant son regard dans le sien.

— Quoi ?…

— J'ai demandé à Gib ce qui t'a poussé hors de chez toi, ce qui t'a lancé dans ce voyage interminable. Il m'a juste répondu que, quand tu serais prêt, tu m'en parlerais. »

Syn contemple les ténèbres qui pèsent au-dessus d'eux. Il ne parvient pas à cerner les formes qui se dessinent.

« Je ne sais pas… »

Elle ne répond rien et attend avec la patience d'un chat. Il croise ses yeux et ne peut soutenir leur expression, il s'égare à nouveau tout autour et soupire douloureusement. L'envie de dire dévaste tout sur son passage. Une boule noire concentrée dans son ventre, des éclats de givre dans la gorge.

Leah caresse ses épaules, enfouit son visage contre lui, le serre fort. La chaleur l'apaise un peu, sa présence.

« Je vais te dire… »

Mais le silence continue, cerné d'ombres qui s'étendent avec l'extinction des braises.

« J'étais un jeune homme, j'ai voulu découvrir le monde des hommes. Elle s'appelait Sanghi et elle avait des cheveux noirs comme la suie. Je l'ai vue la première fois que j'ai décidé de m'installer à la ville. C'est comme ça qu'on appelait un village qui existe peut-être encore, à trois jours de marche. On avait fait quelques passages avec Gib, juste assez pour exciter mes sens et mes envies d'exploration. Je ne connaissais que la forêt et les ruines, et, s'il m'arrivait de croiser des gamins de mon âge, je me contentais de les espionner. Ce jour-là, j'avais décidé d'aller à la ville et d'y travailler, de quitter la forêt et la solitude que je ne supportais plus. Gib ne m'a pas retenu, il m'a offert le collet, des vivres, m'a prodigué ses conseils et je suis parti en bombant le torse. Le monde était à moi, les sentiers faciles à arpenter. Mon cœur battait quand je suis entré dans le village. J'ai demandé une chambre à louer dans la petite auberge, et j'ai eu le droit de coucher sur une paillasse minable contre une longueur exorbitante de câble. Mais qu'est-ce que j'étais fier !

» Elle travaillait pour l'aubergiste, c'était peut-être même sa fille, je ne l'ai jamais su. Quand mes yeux sont tombés sur elle, mes nuits ont raccourci. Je ne pensais plus qu'à son visage, que je gardais en mémoire aussi longtemps que possible avant de m'endormir, et, quand je la croisais le matin, j'essayais de retenir chaque détail. Sanghi traînait avec une bande de notre âge qu'elle m'a présentée, et je me suis mis à les suivre sans même me demander s'ils m'accepteraient. Je

croyais que rencontrer quelqu'un suffisait à m'en faire un ami pour la vie. Je n'avais pas assez d'expérience pour comprendre les conventions qui déterminent l'appartenance à un groupe ou le rejet. Je me suis si bien greffé à leur bande et à leurs jeux qu'ils ont été obligés de me supporter. Je me rends compte aujourd'hui qu'ils riaient de mon ignorance et passaient une bonne partie de leur temps à se moquer de moi et à m'humilier. J'acceptais tout de bonne grâce, je leur en étais même reconnaissant.

» Mon trouble pour Sanghi ne passait pas inaperçu et elle s'en servait pour jouer des tours aux gens du village. J'ignorais les conséquences de ce qu'elle me faisait faire et j'obéissais à ses demandes devant un parterre de gamins pouffant de rire. Mais ça ne leur suffisait pas. Ils ont décidé d'en finir avec moi une fois pour toutes.

» Elle m'a donné rendez-vous au cabanon. C'était une petite construction de bois à l'abri d'une arrière-cour où nous allions parfois pour ne pas être vus. J'ai écarté la porte branlante, qui s'est refermée derrière moi en couinant. On était en plein jour, mais à l'intérieur il faisait nuit. De la lumière filtrait par endroits entre les planches disjointes et mal ajustées, accentuant étrangement les ténèbres. La voix de Sanghi a résonné devant moi : "Enlève tes habits ! Rejoins-moi !"

» J'ai retiré ma grosse veste, tiré sur mon pull. Le froid me faisait frissonner, mais j'ai enlevé mon pantalon. L'excitation, la peur et la passion s'engouffraient en moi et me rendaient téméraire. J'étais soulagé par l'obscurité car j'avais honte de mon corps. Personne ne m'avait vu nu à part le vieux Gib, mais ça ne comptait pas.

» Mon premier rendez-vous…

»Je me suis avancé à tâtons dans l'obscurité et me suis cogné le tibia contre un outil agricole. J'ai trébuché mais tenu bon, avancé encore en serrant les dents. Je sentais le sang perler de ma blessure. "Par ici !" disait Sanghi. Riait-elle ? Elle semblait joyeuse. Alors j'ai entendu des murmures rapides et quelque chose remuer dans le noir. Je me suis avancé encore. "Sanghi ?

»— Ici !" a-t-elle répondu en explosant de rire, et soudainement il a fait jour. De larges planches retirées tout autour du cabanon ont laissé entrer la lumière et des dizaines d'yeux qui me regardaient en riant aux éclats. "L'idiooot ! L'idiooot !" répétaient-ils, et des doigts me pointaient. Face à moi, un porc habillé d'une robe était attaché à un madrier, et en hauteur, juchée sur une poutre, Sanghi riait à gorge déployée. J'ai protégé mes parties entre mes mains, à demi aveuglé, j'ai titubé vers mes habits. J'ai enfilé rapidement mon pantalon et ma chemise, enfoncé mes pieds dans mes bottes sous les quolibets. Il y

avait Tissai, que je croyais mon ami car il m'avait raconté des choses sur ses parents. Il y avait Gobe aussi, sur la tête de qui tout le monde tapait un coup quand on le croisait – il hurlait plus fort que les autres avec sa voix aigrelette.

» Je courais, le reste de mes affaires sous le bras. Dehors, Ack m'attendait en trépignant, l'air inquiet. Je lui avais ordonné de m'attendre et il m'avait obéi. Il a jappé une fois et je l'ai entraîné dans mon sillage. Je n'avais jamais couru aussi longtemps avant de m'écrouler au milieu de la forêt. Ack a déposé sa truffe humide contre moi. J'ai saisi délicatement sa tête entre mes bras et j'ai pleuré contre lui tout ce que j'ai pu. Il s'appuyait contre moi, comme pour me réconforter, et je pleurais, je pleurais… »

Leah passe un doigt sur la tempe inondée de Syn. Ses yeux brillent dans la pénombre.

« On ne m'avait jamais fait aussi mal. Il n'y a qu'une seule chose que je savais faire… Quand mes larmes se sont taries, je suis retourné à la maison. J'ai attendu qu'il fasse nuit et que Gib soit endormi avant d'entrer. Je connaissais bien le gros fusil, c'était mon préféré quand on allait tirer les robots ou simplement chasser. Il le rangeait dans l'atelier à l'époque, enroulé dans une couverture épaisse. J'ai écarté les attaches, déroulé le vieux cuir. Je connaissais le fonctionnement de l'arme et elle était aussi légère qu'aujourd'hui. Je l'ai mise sur mon épaule et je suis sorti. »

La bouche de Syn reste entrouverte un moment, arrêtée sur la dernière syllabe, ses yeux grands ouverts plongés dans le passé.

« Le retour m'a paru durer deux heures. Mon humiliation était aussi forte que le jour même. La haine se déversait en moi, acide, durable. On m'avait fait mal. On allait payer.

» J'ai attendu le temps qu'il fallait. Je connaissais leurs jeux, je savais qu'ils se réuniraient à la sortie du village à la nuit tombée, lorsque la criée du soir retentirait.

» La première ombre s'est coulée hors de la palissade de rondins, suivie d'une deuxième. J'ai reconnu la silhouette de Sanghi et j'ai épaulé le fusil. Le contact avec le métal doux me donnait de l'assurance. Une troisième personne les a rejoints. Leurs têtes dansaient dans ma lunette alors qu'ils se penchaient les uns vers les autres avec connivence. Leurs rires parvenaient jusqu'à moi, ravivant ma honte et ma colère. Un feu noir coulait dans mon cœur.

» J'ai reconnu Tissai et Gobe discutant avec Sanghi. Fameux trio.

» J'ai serré les dents, posé ma mire à la base du cou de Gobe, comme pour les robots. Il riait si fort. Plus que les autres.

» Son cou a explosé, emportant le bas de son crâne et une partie

des épaules, recouvrant les autres d'os, de sang et de cervelle. Tissai s'est mis à courir en entraînant Sanghi. J'ai suivi le mouvement dans un lent coulé latéral et tiré à nouveau. La tête de Tissai s'est désintégrée, nuage d'encre dans la nuit. Il ne restait que la silhouette de Sanghi, pâle et hésitante comme un fantôme. Sa bouche formait des mots incompréhensibles dans ma direction. Elle est tombée à quatre pattes, a relevé son buste et s'est immobilisée. Je visais le front. Le haut de son visage a disparu jusqu'à la bouche.

» Elle a gardé la position, son cou surmonté d'une fleur rouge dégoulinante. Dans la lunette, je voyais les dents du bas, blanches dans leur corolle écarlate, la langue posée dessus. Le corps s'est mollement étalé sur le côté.

» Trois détonations étouffées qui n'avaient même pas réveillé les habitants ni effrayé les oiseaux. Je regardais les trois silhouettes étendues dans l'herbe, taches plus sombres.

» Hébété.

» La rage m'avait quitté.

» Autre chose avait pris place, dont l'ombre était plus dense que la nuit.

» Le souvenir de ma honte dans le cabanon, quelques jours auparavant, me paraissait remonter à des années, comme si cela n'avait pas été moi. Ma douleur faisait place à une nouvelle, plus immense, plus insatiable que la précédente. Si grande que j'étais incapable de la ressentir.

» Le temps a passé, la lune a arrondi sa course devant les étoiles, puis j'ai entendu quelqu'un tousser dans le village. Je me suis alors relevé et j'ai quitté les lieux. Je suis retourné chez le vieux Gib. J'ai à nouveau attendu la nuit pour entrer, qu'il soit endormi, mais, lorsque j'ai pénétré dans le salon, il était debout et m'attendait… »

Syn se tait, les dents serrées. Ses lèvres se tordent, il résiste à la douleur qui l'envahit, retient un sanglot mais cède au suivant. Un torrent de larmes. Il se recroqueville contre Leah à lui faire mal, serre un montant du lit à le broyer et hoquette de violents pleurs.

« Je les ai tués… Tous les trois… Parce qu'ils ont ri de moi ! »

Ils pleurent et n'ont d'autre choix que de s'accrocher l'un à l'autre. Leah le berce de son mieux.

« Je ne l'avais jamais dit. »

Pour toute réponse, elle l'embrasse longuement. Un baiser chaud et humide. Il pleure encore quand elle passe une jambe au-dessus de lui et frotte son sexe contre le sien. Leurs larmes confondues, leurs baisers enlacés, ils font l'amour dans la nuit.

Dans la grosse ampoule de verre, la braise a refroidi. Les ombres ont passé.

Au réveil il fait grand jour. Leah a déserté le lit mais Syn entend sa voix flûtée entre les éclats rauques du vieux. Une odeur de porridge sucré embaume l'air. Ses pieds se posent avec délices sur un tapis de fourrure tandis qu'il frissonne. Entre la tiédeur de la couche et l'air plus frais, embrumé de la nuit, il balance entre les mondes, étire le plus possible l'hésitation du réveil.

Le moment passe.

Il s'habille sommairement et descend à la cuisine. Gib et Leah ont déjà fini leur repas et discutent comme des conspirateurs. Elle affiche une frimousse souriante et le gratifie d'un baiser sucré en lui tendant un bol de bois rempli de porridge puis reprend la conversation. Il est question de la bague qu'elle porte à un doigt.

« J'ai bien regardé… fait Gib entre deux bouchées fumantes. Les sillons s'emboîtent et les tiges devraient faire de même. La seule chose qui me tracasse est la source d'énergie.

— Il ne doit plus fonctionner.

— Les petits modules résistent étonnamment bien. Quant à définir une utilité…

— Gib pense avoir trouvé une pièce complémentaire de mon anneau », explique Leah en se tournant vers Syn.

Elle écarte les pans d'un chiffon posé sur la table où brille le corps allongé d'un objet aux dimensions d'un doigt. Elle ôte son anneau et l'ajuste à la partie supérieure du tube. Il suffit de visser la bague jusqu'à un renflement qui la retient avec un *clic* définitif.

« Parfaitement ajusté ! fait Leah, un sourire de triomphe sur les lèvres.

— Regarde… » Gib désigne une mince entaille à la base du tube où puise une lumière bleutée. « Reste à voir à quoi ça sert. »

Leah passe un cordon de cuir dans le trou percé au sommet et attache le pendentif autour de son cou. Il est léger et assez discret pour disparaître dans son décolleté.

Le jour a apporté la lumière et quelque chose s'est dénoué dans l'attitude de Syn. Ses révélations nocturnes ont scellé sa relation avec la jeune femme et, quoi qu'ils fassent, une complicité étroite les relie. Nuit après nuit, chacun avoue à l'autre ses secrets à l'abri des ombres. Quand c'est à Leah de parler, il accueille avec angoisse ses douleurs, ils lèchent leurs larmes puis ils font l'amour.

Les jours passent au rythme des pêches, des chasses, des travaux

sur la maison, des rénovations de vieux artefacts et des longues promenades. Leah semble heureuse, Syn découvre une nouvelle façon de vivre, ensemble. C'est plus facile qu'il ne l'aurait cru. On ne dirait pas qu'une guerre grandit au cœur de la forêt.

« Les troglodytes doivent être menacés pour en arriver à une telle extrémité. »

Le vieux Gib aspire la fumée d'une pipe à eau en creusant les joues, ce qui fait bourgeonner ses lèvres hors de sa barbe broussailleuse.

« Ils font ça à l'ancienne. Ils jettent tout dans la bataille.

— Ce que je trouve curieux, ajoute Syn, c'est qu'en visitant les falaises de Sinna, il y a trois ans, ils me semblaient très nombreux. Il y avait beaucoup de femmes.

— Tu es déjà allé chez les troglodytes ? fait Leah avec excitation.

— Deux fois. »

Elle manipule son nouveau pendentif, enroulant le cuir autour d'un doigt. « Et c'était comment ?

— Ils occupent un réseau de grottes et de galeries creusées dans une falaise. Au pied coule la même rivière qu'à Méandre, mais plus large et moins tumultueuse. Ils ont quelques cultures au sol, mais le plus étrange est qu'ils ne sortent que la nuit. Ils font pousser de gros champignons dans les profondeurs de leurs cavernes.

— Tu y as goûté ?

— Ça n'a pas de goût quand ce n'est pas cuit, alors ils les cuisinent de deux manières. Soit ils les cuisent longtemps et les apprêtent avec des sauces fortes, soit ils les réduisent en farine dont ils font des gâteaux ou du pain.

— Ils ne sortent jamais le jour ? Ils ont peur de la lumière ?

— Ce n'est pas la lumière qu'ils craignent, ils s'éclairent aussi et utilisent le feu. Ils se méfient du soleil. Dès qu'il se couche, ils sortent de leurs abris. De même, lorsqu'il se lève, ils regagnent leurs cavernes. Ils disent qu'un jour un morceau du soleil se détachera et tombera sur le monde. C'est déjà arrivé selon eux, aux hommes d'avant, détruisant leurs villes et leurs familles. »

Une vague de silence suit ses paroles.

« Ceux de Méandre sont décidés, la guerre est inévitable. »

Le regard de Syn s'attarde sur la pipe à eau qui se remplit de bulles alors que le vieux émet des bruits de succion.

« On ne peut rien y faire, ponctue Gib, accompagnant ses mots d'un nuage de fumée.

— Pas sûr », lâche Syn.

Les regards convergent vers lui.

« J'y réfléchis depuis un moment. Je connais un peu les troglodytes. Ils ont les mêmes besoins que les autres : il leur faut du métal et ils n'ont pas de scrupules à utiliser les techniques anciennes. »

Syn pose sur la table le pistolet pris au troglodyte la nuit de l'enlèvement des femmes.

« Tudieu ! crie Gib, qui manque de s'étrangler. Un Tan-kril IV, le modèle incendiaire ! » Les doigts experts du vieil homme caressent le corps du pistolet, effleurent les inscriptions. « Presque une œuvre d'art.

— Et attends de l'essayer. Ils l'ont modifié, mais ils ont réussi à en faire quelque chose de mieux. S'ils vivent dans la peur, ils sont aussi dans le culte des objets anciens. Un peu comme vous deux… En pire. »

Un sourire de connivence relie le trio.

« Ils consomment des quantités de métal : peut-être seront-ils sensibles au rachat de certaines femmes ? »

Leah vacille comme si elle avait été frappée.

« Tu veux aller là-bas ? » L'inquiétude ride soudain son front.

« C'est la guerre, Syn, ajoute Gib.

— Je connais la guerre.

— Que veux-tu dire ? » questionne Leah avec vivacité. Son regard est fixe et ses sourcils dessinent deux éperons attentifs.

« J'étais aux Champs-brûlés.

— La guerre entre Tessil et Ira ?

— Oui. »

Elle se cale sur le banc en prenant appui au mur, pose son menton sur ses genoux et les entoure de ses bras. Invisible contemplation.

« Décidément, ta vie ne se résume pas. » Ses yeux retrouvent Syn. « Tu t'es battu ?

— Oui. La guerre est une affaire de positions. On m'envoyait faire des repérages, noter des emplacements occupés par l'ennemi. J'étais dans la reconnaissance. C'est là que j'ai rencontré un redoutable mercenaire qui est devenu mon ami : Dek. Il faisait pareil, mais il arrivait à se faufiler au milieu de l'ennemi et il ramenait les oreilles de ceux qu'il tuait avec son couteau. C'était une sorte de héros. On a vite compris que je ne ratais jamais une cible et, après quelques missions où je descendais des guetteurs avant l'assaut des troupes, on a voulu m'engager comme tueur infiltré. Il s'agissait d'assassiner les chefs.

— C'est là que tu es parti ?

— Non, j'ai accepté. »

Des visages pulvérisés de sang flashent dans sa mémoire.

« J'en ai tué quelques-uns, guidé par Dek en territoire hostile. C'était toujours un succès. Les opérations se limitaient alors à des escarmouches, aucun des deux camps n'avait déclenché l'offensive qui est restée dans les mémoires.

» Un soir, après deux jours d'infiltration lente, je m'étais construit un abri au sommet d'un arbre avec vue sur la ville ennemie. J'avais taillé les branches de manière à me cacher tout en offrant un point de vue privilégié sur Tessil. Je passais des heures allongé sur une branche large à laquelle j'étais attaché. Pendant que Dek menait des missions de repérage, je somnolais là-haut en observant la vie des habitants, m'efforçant de repérer les hommes à responsabilité. Il n'y avait pas là une armée de mercenaires et de soldats prêts à en découdre, comme dans les postes avancés et les premières lignes de défense. C'était juste une ville. Les gens vivaient paisiblement malgré la guerre. Je me sentais ridiculement à part, comme si ma présence n'avait aucune raison d'être.

» C'est alors que je l'ai remarqué. Il avançait comme une ombre et quelqu'un de moins attentif ne l'aurait pas vu. J'ai l'habitude d'observer et je n'ai pas raté la silhouette étroite de Dek progressant d'ombre en ombre entre les maisons de bois. Il y avait tant de recoins où se cacher. J'ai admiré sa technique bien rodée. Par deux fois, il a attiré un homme dans un recoin dont il est ressorti peu après avec un masque de vigilance, seul. Je ne parvenais pas à anticiper son mouvement suivant. Il s'est immobilisé à la lisière du jardin d'une petite demeure. Une haie isolait l'espace vert de la rue, mais j'avais une vue plongeante. J'ai vu Dek ramper entre les branches basses et s'arrêter, prédateur immobile. Sa proie, invisible jusque-là, s'est avancée au milieu du jardin. Il faisait beau, aussi doux que peuvent l'être certains jours de printemps. La femme profitait d'un moment de solitude pour faire quelques pas.

» Il s'est jeté sur elle lorsqu'elle est passée devant lui. Il a enfoncé un foulard dans la bouche prête à hurler et a mis son gros couteau sous la gorge pâle. Il la regardait dans les yeux tandis qu'il la violait.

» Ma mire est passée sur le front de la femme mais je n'ai pas tiré. Elle a dérivé sur la nuque de Dek, sans plus. J'ai fermé les veux.

» J'ai quitté l'abri de l'arbre et je suis parti aussi discrètement que j'étais venu. Je ne suis pas retourné à Ira : j'ai déserté et on ne m'a jamais revu. J'ai entendu parler du massacre des Champs-brûlés, comme vous, et je n'ai pu qu'imaginer. J'ai revu Dek plus tard, il buvait trop et, quand il s'écroulait, juste avant de s'endormir, il pleurait. »

Leah continue de regarder dans le vague, imaginant les morts des Champs-brûlés, tandis que Gib astique l'une de ses mystérieuses antiquités.

« Je connais la guerre et je sais comment ne pas être vu. J'irai chez les troglodytes.

» Il faut que j'essaie. »

Les chariots de la caravane, gonflés par leur propre ombre au gabarit de bêtes étranges, ont l'allure d'un troupeau à l'arrêt. Dek s'est improvisé guide et éclaireur de l'équipage. Il a placé une fois de plus sur la balance les nécessités de la mission de reconnaissance et l'aide qu'il peut apporter aux marchands, et conclu qu'il n'y avait pas d'incompatibilité.

Il passe une main fatiguée dans ses cheveux et s'étire, observant la minuscule place du village de Deodati : trois constructions tassées l'une contre l'autre, trapues, basses, aux fonctions indécises, et autour, comme un lézard entourant une proie de son corps rêche, les treize véhicules de La Danseuse.

Ils n'ont pas fait halte durant la nuit, préférant mettre le plus de distance entre eux et les bandes armées que les voyageurs croisés sur les routes rapportaient avoir vues. Les guetteurs sont restés en alerte sur les toits, scrutant les ténèbres avec intensité, puis l'aube s'est levée, et ils sont arrivés en fin d'après-midi à Deodati, situé entre le territoire troglodyte et celui de Méandre.

C'est là qu'ils l'ont surpris.

Les habitants du village vivent terrés dans des caves reliées par des tunnels qui leur permettent de passer l'hiver. Est-ce la proximité de la terre qui a poussé le troglodyte à se réfugier ici ? Aussitôt qu'ils l'ont aperçu dans la salle commune, ils ont obligé le chef de Deodati à le placer en détention. Ont-ils obéi pour le protéger ou pour le livrer ? Depuis, une tension palpable s'est installée.

Même les grands élans réunis dans l'enclos improvisé broutent avec nervosité le lit de buissons et de feuilles étendu sous leurs sabots. Pourtant il n'y a pas un bruit et on peut presque entendre la brise dans les aiguilles de pin. L'obscurité est déjà tombée, avalant les silhouettes de la caravane.

À Deodati, les espaces réservés aux femmes et aux hommes sont séparés ; Diya et Dek ont dû sortir pour retrouver Eilly. Ils se sont mis d'accord, malgré les réticences de Diya, pour que Dek demande le troglodyte comme prisonnier et, en cas de refus, qu'il tente de l'interroger. Eilly a préféré retourner à la caravane plutôt que de partager les appartements des femmes. Elle a disparu depuis longtemps dans l'un des wagons lorsque Dek se décide à descendre les marches pour rejoindre la salle commune.

Le chef de la caravane est assis par terre, jambes croisées sur une natte face à son homologue du village, tous deux visiblement empruntés. Diva jette à Dek un long regard suppliant.

« Nous ne sommes pas obligés de prendre parti dans le conflit, dit-il lorsque Dek s'arrête devant eux.

— Nous désirons rester amis tant de Méandre que des troglodytes de Sinna », renchérit le vieux.

Dek ne se souvient déjà plus de son nom. Le vieil homme semble dépassé par les événements. Les rides qui s'étalent en sillons aux confins de ses yeux n'indiquent pas vraiment son âge : il pourrait avoir quarante ans ou en avoir soixante. Comme ceux de son village, il est de petite taille, évoquant en cela les troglodytes. Il a l'air fluet et craintif, mais il ne faut jamais se fier aux apparences.

« Il faudra prendre parti : la guerre a éclaté. Les troglodytes l'ont commencée. Et je suis bien décidé à emmener ce prisonnier avec moi. »

Le vieux soupire et des regards indéchiffrables s'échangent entre lui et d'autres villageois plus jeunes assis à l'écart. Dek murmure à l'oreille de Diva : « Ils vont nous poser des problèmes. Allez chercher vos hommes.

— Qu'est-ce que vous voulez faire ? » Les traits fatigués du caravanier semblent plus creusés dans la lumière des lampes à huile.

« Il ne faut pas que ce troglodyte s'échappe. »

Diya sort en silence puis revient avec trois hommes.

« Ouvrez la porte du prisonnier, demande Dek au chef du village.

— Il n'en est pas question. C'est notre hôte, et l'accueil des étrangers est un devoir sacré.

— Écoutez, nous sommes en guerre et les traditions ne peuvent pas être toujours respectées. Livrez-le-nous, maintenant.

— Non. »

Une dizaine de villageois se lèvent et bloquent l'accès à la pièce dans laquelle le troglodyte est retenu. Il ne fait aucun doute qu'ils sont prêts à se battre.

« Vous êtes déjà en train de prendre parti », fait Dek d'une voix neutre.

L'autre ne répond rien mais son visage trahit le conflit insoluble qui se pose : choisir entre deux camps. Briser les liens sacrés de l'hospitalité dans un sens, risquer son village dans l'autre. Dans les deux cas, quelque chose à perdre.

« Pourquoi ne pas vous en aller simplement ? Il suffira d'attendre que notre hôte quitte le village pour le capturer.

— Il peut rester indéfiniment si ça lui chante : les lois de l'hospitalité ne vous autorisent pas à le jeter dehors. »

Le vieux observe un silence éloquent.

« Si vous ne me laissez pas l'emmener, permettez-moi au moins de l'interroger.

— Et après vous partirez ?

— Oui. Je l'interrogerai demain. Nous passerons la nuit ici et nous goûterons à votre hospitalité.

— Qu'il en soit attesté par la parole et le charbon. »

Le vieux prend un morceau de bois en partie brûlé dans l'un des deux âtres qui se font face d'un bout à l'autre de la pièce. Il trace sur une grosse pierre de la cheminée les lettres de son nom : Adi. Dek et Diya font de même.

« Nos noms feront bon ménage jusqu'à demain, soyez les bienvenus à Deodati. »

La tension s'est soudain évaporée et les villageois se rassoient. Ils mangent, boivent, fument, discutent à voix basse sans plus se préoccuper de Dek ni des membres de la caravane.

Dek se penche sur la cheminée dans laquelle le vieil Adi est en train de raviver le feu. Au-dessus de leurs noms figure un idéogramme troglodyte en signes de cendre.

La fatigue saisit tout le monde et l'on s'endort à même le sol. Dek s'assoupit en observant la porte close qui le sépare du troglodyte. Sa journée commence, celle de Dek s'achève. Dort-il encore ? Est-il en train de se lever ? A-t-il peur ?

Au matin, le feu brûle toujours dans les foyers. Une bonne partie des villageois dorment encore, mais les membres de la caravane sont en train de se lever, ce qui a dû réveiller Dek. Il sort à l'air libre et se lave dans l'eau froide tirée du puits central dans un seau. L'air est vif, le soleil soulève une légère brume dans les bois alentour. Il mange en compagnie des membres de la caravane en guettant la présence d'Eilly, qui ne se manifeste pas, puis il redescend dans le grand hall de Deodati. Il rejoint le chef du village aux traits encore tirés par le sommeil.

« Je voudrais voir le prisonnier.

— Déjà ?

— Vous l'avez promis. »

Comme il l'avait supposé, pris de court par la demande au saut du lit et peu habitué à l'exercice, le vieil Adi ouvre la porte et laisse entrer Dek sans le fouiller ni le surveiller.

La pièce est grande, plongée dans l'obscurité. Un peu de lumière pénètre par les irrégularités du bois de la porte, révélant le troglodyte, réveillé. Il est assis sur une natte à même le sol, le dos contre le mur. Ses yeux semblent luire dans le noir.

Dek pose sur une table basse la lampe à huile en terre cuite qu'il a prise avec lui. Elle représente une déesse de la fertilité dont les formes arrondies gonflent le corps de la poterie. Au sommet de chaque sein s'ouvre un orifice dans lequel on a glissé une mèche. Dek les allume tour à tour d'un claquement de briquet à silex. Les deux flammes dansent un instant puis s'immobilisent.

Le visage du troglodyte est entièrement tatoué. Ses joues, son front, son nez, ses orbites portent les traits d'un autre visage, vieux, ridé, tombant. L'impression de ces deux visages superposés à l'ombre double de la lampe est étrange. Le troglodyte lui rend son regard insondable.

« Que fais-tu ici ?

— Et toi ? »

Dek sourit. Montrer ses dents est une menace mortelle pour un troglodyte, il le sait. Sans hésiter, il saisit le petit homme par les épaules, le plaque au sol et le fouille rapidement. Il n'a sur lui qu'un couteau d'apparat porté en collier. La lame ne pourrait même pas entamer sa peau.

Dek lui tire la tête en arrière par le chignon de cheveux noirs que le troglodyte porte en coiffure, ce qui le fait grimacer. La respiration devient légèrement sifflante. Dek pose un doigt sur la pomme d'Adam saillante du prisonnier et appuie fermement.

« Que fais-tu ici ? »

Le troglodyte est pris d'un réflexe vomitif et Dek cesse sa pression. Il relâche le chignon pour que l'autre puisse tousser et reprendre son souffle. Il lui caresse lentement la joue. Sous son doigt, il sent les lignes régulières des scarifications qui épousent ses tatouages.

« Que fais-tu ici ? »

L'autre renifle et s'efforce de tourner la tête pour le regarder.

« Je ne parlerai pas et tu le sais. Tu ne peux pas me torturer sans alerter les villageois. Et tu le sais aussi. Si tu ne sors pas, je commence à hurler.

— Espèce d'enfant. »

Dek se relève pour permettre au prisonnier de s'asseoir en grognant mais, dans un mouvement rapide, il saisit à deux mains la tête du troglodyte et lui assène un violent coup de genou au visage. Entre ses doigts, il sent le corps s'alourdir et le laisse retomber face

contre terre. D'un geste, il libère son couteau de son étui et, prenant appuis sur son dos, il l'égorge et attend que le premier afflux de sang diminue. Il coupe ensuite méthodiquement les chairs autour du cou et sectionne la nuque entre deux vertèbres.

Il ouvre la porte, le couteau dans une main, la tête dans l'autre. Les hommes se lèvent un à un et étouffent des cris de stupéfaction tandis qu'une pensée étrange traverse l'esprit de Dek : il éprouve du soulagement à l'idée que les femmes vivent dans une cave séparée, il n'aurait pas voulu entendre leurs cris.

« Vous habitez un endroit charmant. Ce serait bien qu'il le reste. Evitez de donner asile aux troglodytes et tout se passera bien. Cette tête restera plantée à l'entrée de votre village, bien en vue. Si quelqu'un l'enlève… il se pourrait que les vôtres la rejoignent. »

Les quelques rares membres de la caravane qui sont dans le hall sortent précipitamment, suivis de Dek, qui s'arrête sur le seuil pour se retourner.

« Au revoir et merci ! »

Il referme la porte derrière lui, escalade les marches et se rend sur ce qui, faute de point de repère, ressemble le plus à une place du village. Il plante la tête au sommet d'un pieu servant à marquer la présence du puits lorsqu'il y a trop de neige. Derrière lui s'élève la voix de Diva : « Est-ce que vous avez perdu l'esprit ? J'ai ordonné le départ le plus vite possible !

— Ne vous faites pas de souci.

— Oh non, le vieux arrive… »

Adi court vers eux avec une expression affolée.

« Vous ne pouvez pas faire cela, nous sommes pacifiques ! »

Dek lui lance un regard dur.

« Si vous enlevez cette tête, Méandre détruira votre village et vous vendra comme esclaves aux Éridims de l'Ouest. Au moins, vous verrez du pays dans les royaumes de la mer.

— Vous ne pouvez pas faire ça.

— Si. Evitez les troglodytes, faites passer le mot.

— Troubler l'hospitalité est le pire des crimes ! »

Adi crache par terre. Il revient sur ses pas en criant : « Vos noms sont sur la pierre et je les maudis ! Que des serpents éclosent dans vos entrailles et vous dévorent ! »

Diya tressaille et son visage devient livide. « Il nous a maudits…

— Qu'est-ce que cela peut faire ?

— Il nous a maudits… Il faut… Il faut le tuer pour défaire la

malédiction. »

Aussitôt, Diya s'élance derrière le vieil Adi qui commence à descendre les premiers degrés de l'escalier menant au sous-sol. Dek l'attrape par la manche et le retient :

« Arrêtez ça, calmez-vous ! Plus de mort, allons-y. »

Il domine Diya de son regard pénétrant et l'invite à se rendre vers la caravane.

« Il nous a maudits… J'espère que vous comprenez. »

Dek ne répond rien et ils se dirigent vers le wagon de tête.

« Alors, ce n'est pas encore prêt ? hurle Diya, hors de lui. Toi, là, attache cet élan au wagon ! Allez, on se dépêche ! »

La caravane chemine tout le jour, et à la nuit tombée Diya la dispose en cercle autour d'une fosse que les femmes et les enfants remplissent de bois ramassé alentour. Les hommes abaissent les chariots au niveau du sol, entreprise délicate qu'ils mènent à coups de leviers, escamotant les roues vers le haut tandis que le corps du véhicule touche terre. Des panneaux sont tirés entre les wagons pour combler les vides et fermer hermétiquement l'enceinte du convoi. Les marchands commencent à se reposer tandis que des guetteurs prennent place sur les toits. La porte bien gardée du chariot de tête permet de communiquer avec l'extérieur.

Dek grimpe sur les toits accolés et rejoint une silhouette esquissée dans les derniers feux qui embrasent la forêt.

« Je suis impressionné par votre dispositif, à la fois simple et ingénieux. »

Eilly ne répond pas tout de suite, concentrée sur l'horizon.

« Tu sais pourquoi on appelle notre caravane La Danseuse ? »

Elle continue d'observer la lisière des nuages, mais une ombre malicieuse retrousse ses lèvres.

« À cause du système défensif ? »

Elle éclate de rire : « Regarde en bas. »

Il regarde en direction du feu dont les hautes flammes éclairent Faire du campement. Les femmes de la caravane se sont placées en cercle autour, vêtues de costumes exubérants et chamarrés. D'énormes chapeaux ronds à larges bords, presque à bout touchant, coiffent leurs têtes et cachent leurs visages. Elles tournent sur elles-mêmes, exécutant de lents mouvements avec leurs mains. Aucune musique n'accompagne leur évolution hypnotique que contemplent hommes et enfants adossés aux chariots. Des éclats de voix assourdis résonnent : elles rythment leurs évolutions circulaires de modulations vocales qui

augmentent à mesure que les gestes prennent de l'ampleur. Elles tournent de plus en plus vite et leurs voix saccadées se mêlent, l'une remplaçant l'autre quand elle s'éteint, la rapidité donnant l'illusion d'un chant continu.

« C'est fascinant ! » Il se retourne vers Eilly qui présente ostensiblement son dos à la scène.

« C'est tous les soirs : on a le temps de s'y faire. »

La remarque sarcastique brise un peu la magie de la danse qui s'achève en bas.

« Tu ne danses pas ?

— Je n'appartiens pas au gâta, même si j'accomplis plus que ma part de travail depuis mon jeune âge. Les traditions sont fermées à ceux du dehors, même s'ils vivent parmi eux.

— C'est ça une fille-en-laye ?

— Oui. »

Son ton se ferme comme à l'évocation d'un souvenir douloureux. Elle a déjà vu ce spectacle des milliers de fois et n'a jamais eu le droit de participer au rite. Dek contemple sa silhouette découpée à contre-jour du crépuscule estompé. Elle aussi appartient à ces marges qu'il a toujours connues. À n'être de nulle part, on appartient au monde entier. On peut s'inviter partout comme si on avait toujours été là. On a le recul de toutes les situations et, surtout, on peut s'en aller quand on le désire.

Dek se réveille d'un bond, désorienté ; son premier geste est en direction de son couteau. Autour de lui, le camp est déjà animé. Les jeunes nettoient bols et cuillères en bois à une fontaine improvisée tandis que les hommes démontent les épaisses parois de chêne qui obturent les espaces entre les chariots. Pendant ce temps, les femmes chargent de gros baluchons à l'intérieur. Eilly est juchée sur le toit d'un chariot et coordonne l'activité des guetteurs, revêtue de son armure de cuir qui atténue les formes de son corps. Seul son regard vif dépasse de son casque. Dek s'intéresse à ses armes : sur le côté droit, un holster qu'elle porte bas le long de la cuisse et dont dépasse la crosse allongée d'un pistolet qu'il ne reconnaît pas. À gauche, un sabre court passé à la ceinture. La poignée est épaisse et la garde placée haut, à un bon tiers de la longueur de l'arme. La lame disparaît dans un fourreau à embout plat. Un tanto. Et un beau. Le genre d'objet que l'on se passe dans une famille durant des générations. Que fait-il entre les mains d'une fille-en-laye ?

Dek plie la couverture sur laquelle il a dormi et passe par la fontaine s'asperger le visage et se gargariser, puis il profite de la cantine improvisée avant qu'elle ne soit démontée. Alors qu'il finit

d'avaler une grosse boule de pain sucré humidifié dans du porridge, Eilly s'accoude à sa table.

« Vous dormez tard, vous autres…

— C'est que ça fatigue, l'air hors de la caravane. »

Elle continue comme si elle n'avait pas entendu la plaisanterie. « On n'a jamais une minute à perdre ici : aux premiers rayons du soleil, tout le monde s'active. »

Un soupçon de regret pointe dans sa voix. Elle défait son casque et sa chevelure noire cascade sur le gorgerin de cuir.

Un orage passe dans les yeux d'Eilly.

« Chaque jour il pissait dans les femmes et lâchait tout ce qu'il pouvait, copulait et se soulageait. Je savais que mon tour viendrait… Et il y avait ce beau tanto qu'il gardait à la ceinture. Je savais qu'il me reviendrait, même si personne ne me l'avait jamais dit.

» À la puberté d'une femme, la communauté se réunit et se réjouit du premier sang. Le chef essaie la nouvelle comme il se doit. Comme le veut la tradition.

» Il est entré dans la petite hutte au sol de terre. Un feu brillait au centre, dont la fumée s'échappait par une ouverture du toit. Combien de fois j'avais rêvé de pouvoir m'échapper ainsi, légère, translucide, volant vers les étoiles.

» Il était nu et son pénis dressé dans ma direction ; ses yeux brillaient. Il a délacé d'un geste son poignard, qui est tombé au pied du lit… Je me suis jetée à ses pieds et je l'ai supplié.

» Non. Non. NON.

» Mon refus enflait et je le répétais, je suppliais et mes larmes coulaient sur ses orteils. Alors il a eu ce petit rire. »

Eilly redresse brusquement la tête.

« Juste ce petit rire. J'ai compris à ce moment que je n'avais aucune échappatoire : soit j'accomplissais la tâche des femmes, empêcher que le Bramah ne perde la moindre goutte, soit je devais disparaître comme la fumée dans l'ouverture béante du ciel. S'il n'avait pas eu ce rire, il n'aurait eu qu'à me saisir doucement par les épaules et me coucher sur le lit… Je me serais laissé faire en pleurant sans bruit. Mais il a eu ce hoquet amusé.

» Ce rire m'a transformée pour toujours. J'ai ramassé le tanto et je l'ai dégainé. La lame a renvoyé un éclair orangé quand le feu s'est reflété, puis j'ai appuyé la pointe contre son ventre. Il ne devait pas comprendre. J'ai poussé de toutes mes forces et, après une brève résistance, l'acier s'est enfoncé dans le corps de mon père. Un petit *crouc* et j'ai senti contre le manche, le long de mes doigts serrés,

quelque chose de chaud qui coulait. J'ai reculé et lui aussi. Il restait bien droit, comme si rien ne s'était passé, mais ses yeux agrandis exprimaient une immense incompréhension. Quand il a réalisé qu'il mourait, il était trop tard. Il a saisi le manche, tourné la tête en direction de la sortie, puis il est tombé à genoux et il n'a plus bougé. »

Eilly détache son regard brûlant de Dek.

« J'avais douze ans lorsque j'ai tué mon père. »

Ils se dévisagent sans mot dire entre les tables de fortune que l'on commence déjà d'emporter. Cela débutait comme un jeu et se termine en aveu. Ils sont tous les deux pris au dépourvu, les mots d'Eilly ont ouvert une voie imprévue. Dek ouvre la bouche pour parler à son tour et inspire. Une histoire refoulée depuis longtemps hésite au bord de ses lèvres. Elle a compris et ne dit rien… À cet instant précis, une explosion fracassante pulvérise un des wagons et projette dans toute l'aire du campement une pluie de bois déchiqueté, de débris et de terre qui retombent au milieu d'une fumée âcre. L'odeur ne trompe pas : combustion de poudre.

Ils ont à peine eu le temps d'esquisser un mouvement sous la table. Les hommes se hâtent de repositionner les lourds panneaux de bois sous les hurlements des guetteurs : « Attaque ! Attaque ! » Eilly a disparu dans la foule à une vitesse stupéfiante et distribue une volée d'ordres. Sa voix de basse un peu éraillée fait merveille dans la panique, elle resserre rapidement le réseau des défenseurs. Dek prête main-forte pour refermer le périmètre défensif entre les chariots, s'attendant à ce qu'un autre vole en éclats d'un instant à l'autre, puis il escalade un wagon pour avoir une vue d'ensemble. Des détonations retentissent, des hommes du gâta sont déjà tombés. La base de la roulotte éventrée est encore en place, avec ses grosses roues massives, mais le corps noirci s'est volatilisé et fume comme un volcan trapu enfoncé dans le sol.

À l'abri des taillis épais qui délimitent la clairière, une bande de pillards armés ajuste de temps en temps un tir en direction du convoi retranché. Un impact arrache un pan de bois devant Dek, qui s'aplatit à l'abri du toit. Il aperçoit Eilly qui se coule au bas du wagon et tient un conciliabule avec Diya et une poignée d'hommes. En se rapprochant, il entend la voix grave de la femme.

« … l'abri des fourrés, on ne peut rien faire d'ici. Ils nous tirent comme ils veulent dès qu'on sort la tête.

— Il faut empêcher qu'ils nous pilonnent, fait Diya. Un wagon, c'est déjà trop. »

Et, pour lui donner raison, une nouvelle explosion éclate au milieu du campement, emportant le feu de camp dans un geyser de braises,

de cendres et de terre.

« Il faut faire quelque chose ! crie Eilly dans la tempête.

— Ecoutez-moi ! répond Dek en hurlant car la détonation les a rendus à demi sourds. Il faut frapper tout de suite ! » Un demi-cercle de regards anxieux l'écoute avec attention. « Un groupe de dix combattants au corps à corps. On passe par le côté et on court vers la forêt, puis on remonte et on charge l'artillerie. Au bruit, c'est un mortier. Il doit y avoir trois servants. Les autres sont certainement répartis le long de la clairière, donc il faut espérer qu'il soit sur notre droite. Vous me suivez ? »

Les mines sont déterminées.

« Je vais réunir les hommes, braille Eilly avant de remonter vers les wagons.

— Armez-vous ! » lance Dek en sortant de l'étui son énorme couteau droit.

Les membres du commando, pliés en deux, courent hors du cercle protecteur des chariots. Quelques projectiles vrombissent dans leur direction sans causer de mal et ils se jettent dans les fourrés.

« On ne ralentit pas ! » siffle Dek en évitant les troncs serrés. Les arbres sont peu épais mais abondants, jaillissant du sol par groupes de trois ou quatre dans un concert de touffes basses. La distance qui les sépare des assaillants est courte, mais Dek s'écarte davantage de la clairière.

« On ne peut pas se permettre de perdre encore un wagon ! souffle Eilly à l'oreille de Dek.

— Si on attaque de face, on est morts. »

Il devine le visage tendu d'Eilly derrière ses protections de cuir. La lame du tanto rend dans sa main des éclats verts.

Le commando revient en direction de la clairière où crépitent les tirs d'armes à feu. Une détonation étouffée couvre un instant les autres bruits.

« Le mortier ! Par là ! »

Ils chargent en direction de la lisière de la forêt, où des silhouettes sont courbées sur un tube planté dans le sol et calé à la fourche d'un arbre. Au loin, l'obus arrache à la terre une dernière explosion. Les artilleurs, surpris, ont le temps de tirer quelques coups de feu : un homme s'effondre à côté de Dek, un autre hurle derrière lui, puis la meute fond au milieu des ennemis dans un corps à corps sauvage. Dek enfonce son couteau dans un ventre et l'écarte brutalement sans ralentir sa course, emporté par son élan. Deux servants d'une mitrailleuse pointée sur le convoi tentent de la retourner vers eux,

mais Dek est plus rapide : il frappe du manche le crâne du premier et plonge son couteau dans la gorge du second. Alors que le survivant tente de se relever à quatre pattes, il lui plante sa lame à deux mains entre les omoplates. Ils ont nettoyé l'espace autour de l'artillerie. Eilly se relève d'un combat qui l'a entraînée au sol, ses gants et son tanto rouges de sang. L'homme agonise en retenant à deux mains l'intérieur de son ventre.

Dek fait signe à un grand type à la carrure massive : « Comment tu t'appelles ?

— Edu.

— Edu, tu sais te servir de ça ? demande-t-il en désignant la mitrailleuse.

— Oui.

— Toi et ton ami, le petit…

— Imra !

–… et ton ami Imra, vous allez utiliser la mitrailleuse contre eux. Ils sont positionnés le long de la clairière. Les autres : on nettoie derrière ! Que quelqu'un retourne au camp pour les avertir de ne pas tirer sur notre position !

— J'y vais », fait un petit homme qui remonte le long de la clairière.

La saccade assourdissante de la mitrailleuse retentit soudain, fauchant les arbustes et le feuillage dans la direction supposée des ennemis. Dek se retourne et secoue l'énorme Edu en hurlant.

« Stop ! De petites rafales ! Tire par petites rafales si tu ne veux pas la casser. Et essaie de viser ! »

Eilly désigne un fuyard détalant entre les arbres pour échapper à la mitrailleuse et se lance à sa poursuite, suivie de Dek. La traque commence. Derrière eux, les rafales de la mitrailleuse claquent, espacées de quelques secondes. Dans sa fuite éperdue, l'homme dévale un talus et son talon dérape : il chute, roulant sur lui-même dans les fourrés. Eilly se jette littéralement sur lui, les jambes en avant pour le heurter violemment. L'homme fait un roulé-boulé de plus mais, dans un sursaut, il agrippe Eilly à bras-le-corps et la serre de toutes ses forces. Incapable de se dégager, écrasée par le poids du corps, elle lui laboure les côtes de sa lame. Dek passe un bras sous le menton, dégage quelques centimètres de cou et enfonce son gros couteau. L'homme se cabre mais Dek assure sa prise, tire la tête en arrière et finit de trancher la gorge. Le sang tombe en pluie sur le visage d'Eilly, aspergeant sa peau entre les protections de cuir. Elle reprend sa respiration et, de rage impuissante, plante son arme dans le torse du mort dont les râles sifflants se sont déjà éteints.

Elle dégrafe son casque et le jette par terre, essuyant furieusement ses yeux souillés de sang.

« C’était le dernier ! s’écrie-t-elle rageusement. La partie est terminée ! »

Dek s’approche d’elle et passe un pouce sur son arcade poisseuse. Son regard brûle intensément. Elle plaque une main dans la nuque de Dek et l’attire vers elle, colle sa bouche contre la sienne, et sa langue part à l’assaut. Ils basculent ensemble dans l’herbe avec une joie sauvage.

Syn repère à la lumière rasante du soleil un fourré sous lequel il dormira. Il creuse quelques centimètres de terre sous les arbres nains bien touffus puis il masque les côtés avec des déblais, des branchages et de grosses fougères. La nuit tombe rapidement, transformant la forêt en ombre épaisse. Il sort la bombonne et s'emballe dans la gélatine isolante à l'exception de la tête, puis il se tortille comme une larve sous l'abri, Ack lové à ses pieds. Il devine le fourmillement des étoiles entre les branches agitées par la brise du soir. Pas de feu. Avec les rumeurs de guerre, les forêts sont devenues plus peuplées que les villes. Les mercenaires ne se conduisent pas différemment des bandits : une bande armée obtient ce qu'elle désire, et personne ne va demander justice aux soudards qui accourent aux premières clameurs de la bataille – à croire qu'il y a toujours un conflit pour les nourrir.

L'obscurité retentit d'une multitude de bruits, craquements, halètements. Syn rabat le pan de gélatine qui laissait encore dépasser son visage et soude les bords en les pinçant. Il perçoit plus fortement sa respiration et sent à travers le film protecteur le poids rassurant du loup contre ses jambes.

La fatigue a rapidement raison de lui.

Dans son rêve, il devient un papillon. Une lumière irisée traverse la gélatine de son cocon et l'attire irrésistiblement : il déchire les parois élastiques avec ses pattes et retrouve la forêt en pleine nuit. Une colonne de guerriers marche à la lueur de torches démesurées que portent des enfants dont les yeux et la bouche ont été cousus. Syn distingue clairement les armes, les habits sales, mais les visages sont plongés dans cette ombre impénétrable faite de la matière même des rêves. L'un d'eux pourtant se retourne et le regarde droit dans les yeux : il porte un masque de robot. Sombre et mat. Et ses pupilles sont des abîmes d'huile noire dans lesquels il est emporté. Il cherche à voler vers la lumière mais s'englue dans la noirceur et s'y noie.

Quand il ouvre les yeux, le soleil est haut derrière les feuillages. La matinée a débuté sans lui. Il déchire le film gélatineux et émerge en rampant hors du bosquet, traînant son sac et son fusil derrière lui. Il s'étire puis sort le collet et le lance dans un espace dégagé : la machine s'active et disparaît entre les arbres pour ramener bientôt une petite souris et des pommes de pin comestibles. Après avoir lancé la souris au loup, qui l'attrape au vol et l'engloutit, Syn défait les écailles

des pommes de pin, gratte le cœur avec son couteau et mâche lentement les morceaux qu'il détache. L'arôme acide et sucré envahit son palais. Il complète son repas d'un morceau de fromage de chèvre sec et fripé : l'association des goûts est surprenante. Quelques lampées d'eau, et il passe les sangles de son sac à dos, celles de son fusil et reprend sa route.

La pente augmente sensiblement jusqu'à un surplomb de roche nue qui offre à son regard des kilomètres de forêt. Il est au sommet d'une petite falaise qui se descend facilement en longeant le côté. La vue est superbe : une mer émeraude et ondoyante sous un ciel bleu charriant de rares nuages. Ce genre de points de vue évoque toujours des métaphores marines, mais il n'arrive pas à décider si cela convient mieux à la forêt ou au ciel. Cette légère altitude suffit au vent de face pour souffler sur Syn, régulier, amenant les senteurs les plus éloignées.

Et il entend la première détonation, suivie peu après d'une deuxième. Un panache de fumée s'élève en contrebas, au cœur des feuillages en mouvement, bientôt courbé par le vent et acheminé vers la position de Syn. Odeur de brûlé et de poudre. Il épaule son fusil et place son œil derrière la lunette. La perspective des arbres au premier plan cache la clairière dans laquelle se déroule l'action. À l'oreille, il reconnaît une pièce de mortier tirant coup sur coup à intervalles réguliers et les claquements caractéristiques d'une mitrailleuse ; d'autres armes de poing viennent en contrepoint.

Ack plisse les yeux, hume l'air et se lèche le museau en regardant Syn, qui hoche la tête. Ils se mettent en route, accélérant de plus en plus, courant dès qu'ils sont au bas de la falaise.

Il leur faut deux heures pour parvenir aux abords de la clairière marquée par le feu des combats. Des corps sont étendus partout. Au vu de leur disposition, ils tentaient de fuir lorsqu'ils ont été fauchés par le tir d'une mitrailleuse de gros calibre, la taille des trous ne laisse aucun doute. D'autres ont été égorgés et tailladés à l'arme blanche. Une scène se dessine dans l'esprit de Syn : un commando les a pris à revers. Tactique des Champs-brûlés.

Plus loin, au milieu de la clairière, se dressent deux carcasses encore tièdes de roulottes. Un cratère d'impact se dessine entre les deux. La guerre appelle la guerre. Aucun troglodyte ici, et déjà le sillon de la mort creuse douloureusement la terre.

De larges rectangles humides sur l'herbe couchée signalent que les wagons d'une caravane ont stationné durant la nuit. Les traces des roues s'éloignent de la clairière et plongent sous le couvert des arbres. Un convoi de marchands a repoussé des mercenaires grâce à la présence de quelques combattants aguerris. Puis ils ont enterré leurs morts dans de petites tombes alignées non loin : presque une

douzaine. C'est là que Syn voit les deux silhouettes assises devant le cimetière improvisé.

Il s'en approche et se plante devant elles jusqu'à ce qu'elles le remarquent.

« Syn !

— J'ai entendu les explosions. »

Dek est assis, mais la femme s'est redressée. Elle est grande, vêtue d'une armure de combat en cuir à demi dégrafée. Un bandage enserre sa cuisse.

« C'est un ami, fait Dek à la guerrière.

— Eilly, dit-elle de sa voix de basse.

— Vous vous êtes battu ?

— Oui. On a fini d'enterrer les morts.

— Il y en a d'autres dans les fourrés là-bas. »

Dek ferme les yeux un instant, comme s'il cherchait à apprivoiser une douleur intérieure.

« Pas ceux-là. Ceux de la caravane. » Il pointe un doigt vers les décombres des wagons.

Syn comprend qu'il n'en tirera pas plus pour le moment : Dek et Eilly semblent ailleurs, leur esprit flottant entre le combat et ses conséquences, encore mystérieuses vu de l'extérieur.

« Trouvons un endroit où passer la nuit. »

Le soleil est invisible derrière la masse nuageuse. On devine dans quelle direction il se couche aux reflets cuivrés qui saignent sur les flancs des plus gros cumulus. Le petit groupe explore une colline toute proche et découvre d'anciennes installations creusées dans la pierre. Un espace plan devant, couvert de feuilles et de terre sur quelques centimètres, offre un point de vue dégagé. Dans une paroi rocheuse s'ouvre une entrée sans porte, aux montants de métal oxydé surmontés d'une plaquette où s'alignent deux éclairs jaunes en relief. Rien de récupérable ici. L'intérieur, bas de plafond, est de taille modeste, percé de renfoncements qui ont dû abriter des appareillages disparus. Des restes de machines rouillées pendent par endroits.

Ils déposent leurs affaires sur le béton craquelé. Au moins l'intérieur offre un abri à la pluie qui commence de tomber. La sérénade des grosses gouttes qui s'écrasent contre le feuillage et les hautes fougères s'élève, hypnotique.

Dans l'obscurité naissante, Syn, Ack, Dek et Eilly mangent sans dire un mot. Le loup s'étend ensuite contre les flancs de Syn qui s'est

allongé face à l'entrée. La voix de Dek résonne la première dans la caverne.

« En quittant Méandre, je suis tombé sur le site d'un massacre. Une caravane de marchands, tous mutilés de la plus horrible façon… En revenant sur mes pas, j'ai croisé La Danseuse, la caravane dont tu as vu les restes. Avec les combats, ils ne savaient plus quel chemin prendre, donc j'ai accepté de les guider. Des mercenaires nous ont attaqués. Ils avaient une pièce de mortier. Il n'y avait pas de temps à perdre, alors j'ai formé un commando et on les a contournés par la forêt. On a pris leur pièce, capturé une mitrailleuse qu'on a retournée contre eux. On les a repoussés.

— Vous avez sauvé le gâta… Pourquoi ne pas avoir continué avec ?

— Le premier coup de mortier a fait sauter une roulotte, le deuxième est tombé au milieu du camp. Nous n'avons pas été assez rapides pour empêcher le troisième de détruire un wagon rempli d'enfants.

— C'était ma responsabilité ! Les protéger… » s'exclame Eilly.

Sa voix se casse.

« Ou la mienne, renchérit Dek. On aurait pu courir le long de la clairière, mais la mitrailleuse nous aurait décimés. Je crois qu'on a fait notre possible vu les circonstances, et nous n'avons pas eu de chance. On nous a bannis. »

Le banni ne trouvera refuge dans aucune caravane, car le mot est donné d'un gâta à l'autre. Pour Eilly c'est la fin de tout ce qu'elle a connu, la mise à mort de son mode de vie.

« Mais pourquoi vous bannir ? Ce n'était pas votre faute. »

Un silence gêné fait écho à la question de Syn.

« Après avoir chasse les derniers ennemis, pris dans la fièvre du combat, tu sais ce que c'est, nous… nous avons fait l'amour. Nous étions déjà très attirés et… ça s'est fait comme ça. Nous étions à l'écart, mais quelqu'un nous a vus. Quand nous sommes rentrés vers le convoi, malgré notre victoire, les hommes étaient silencieux. Les femmes tiraient les restes des corps des enfants des décombres. Une mère berçait une petite tête entre ses bras… »

Dek crache dans l'obscurité.

« C'était trop pour le chef de la caravane. Perdre quelques guerriers passe encore, mais les enfants… Il leur fallait un bouc émissaire et ils n'en avaient pas. Quand Diya a appris ce que nous avons fait durant le combat, ça lui a paru si horrible qu'il nous a bannis sur-le-champ. Ils ont capturé un mortier avec des munitions,

quelques fusils et des armes de poing, mais surtout une mitrailleuse, alors ils n'ont plus besoin de combattants expérimentés comme nous. Ils pensent pouvoir assurer la défense avec leur puissance de feu…

— Et ils n'ont pas tort.

— Et ils n'ont pas tort… Ils vont donc traverser la zone de combat par le plus court chemin et s'en aller.

— Et vous ? »

Dek jette un œil à Eilly dans la pénombre. Syn n'a pas encore eu le temps de discerner ses traits cachés par le masque en cuir qu'elle n'a retiré que dans l'obscurité. Difficile d'apprécier autre chose que sa voix et sa silhouette. Elle semble fière et plutôt solide au vu de l'épreuve qu'elle traverse.

« Eilly est une fille-en-laye…

— Je peux me présenter moi-même, tranche la jeune femme. Je n'appartiens pas au gâta. On m'a recueillie étant enfant. J'ai toujours eu envie de partir, de toute façon… Mais pas dans ces conditions. Je ne sais faire qu'une chose : me battre. Il y a une guerre. Je vais faire comme tous les mercenaires.

— Je me porterai garant d'elle lorsqu'on arrivera au camp de base de Méandre. »

Elle acquiesce d'un soupir. Le choix n'est plus et elle s'accroche au seul possible qu'on lui tend.

« Tu as croisé des troglodytes ?

— Un. Mais en nous voyant il a perdu la tête. »

Syn devine son sourire, ses lèvres violettes découvrant des dents jaunies et, tout en haut, les yeux bleus qui étincellent comme des joyaux au soleil. Dek a toujours voulu retrouver leur binôme d'autrefois, interrompu par l'épisode des Champs-brûlés.

Il aime la guerre, donner la mort, prendre ce qui lui plaît. Il a peut-être changé avec les années, mais un feu coule dans ses veines qui ne sera tari que si on les lui tranche. C'est ainsi qu'il veut vivre ou mourir.

Et moi ?

Syn laisse son regard errer dans l'obscurité. Dek et Eilly, allongés dans un coin, s'endorment. À ses pieds, la respiration légère du loup. Dehors la pluie crépite dans la nuit et le berce comme rien au monde. L'air est frais et humide.

Il songe à Leah. Son visage se dessine dans la nuit. Pleut-il sur la maison de Gib ? Il a déjà pensé à des femmes le soir avant de s'endormir, mais jamais de cette façon. Quelque chose d'intime pince dans sa poitrine. Un vide. Une absence.

Elle lui manque.

Il n’avait jamais ressenti cela.

Dek et Eilly dorment, leurs respirations entrelacées. Syn garde les paupières grandes ouvertes en direction de la sortie, où l’obscurité se fait moins profonde. Est-ce le ciel ou la forêt ? La nuit efface les frontières, celles du dedans et du dehors. Un fourmillement frémit à la limite de son champ de conscience, sensation familière associée au danger. Il se redresse à demi et s’empare de son fusil. Ses oreilles bourdonnent. Toujours assis, il place son œil devant la lunette et fait défiler différents modes de vision. Au-delà de l’espace délimité par l’ouverture de l’abri s’étend la forêt. Et au milieu, bien droit sous la pluie, un robot solitaire. Il n’a pas d’arme et se contente de regarder Syn dans les yeux.

Dans les yeux ?

Il zoome sur les orbites du robot et jurerait qu’il regarde dans l’exact prolongement de sa lunette. Il dézoome pour apprécier son allure : il porte un costume étrange en cuir et des parures de plumes où ruisselle la pluie.

Le doigt de Syn hésite sur la gâchette. Ack n’a même pas bougé. Est-ce une hallucination ?

Un calme inhabituel s’empare de lui. Une chaleur apaisante s’étend dans sa nuque, le long de son dos, au creux de son ventre. Un sentiment de paix. Il n’a pas envie de tirer. Il dévie la mire du visage du robot toujours tourné dans sa direction. Ils s’observent ainsi l’un l’autre, à une centaine de mètres, puis le robot tourne les talons et disparaît entre les arbres. Le bourdonnement s’estompe. La sensation de bien-être aussi, mais pas tout à fait ; il reste un peu de douceur nichée dans son ventre.

Il n’y a plus rien que la forêt et le rideau de pluie. La torpeur qui précède le sommeil invite les rêveries éveillées… A-t-il rêvé ce robot déguisé en sorcier ?

Troublé, il se laisse aller contre son sac. Ack dort toujours profondément, Dek et Eilly n’ont pas bougé. Il met longtemps à trouver le sommeil, observant attentivement l’entrée de l’abri.

Au réveil, il pleut toujours. Dek et Eilly viennent de se réveiller. Ils mangent en silence – Syn décide de ne pas sortir son collet et attaque ses réserves – puis ils discutent de ce qu’ils vont faire.

« Les troglodytes ne sont pas loin. Nous devrions repérer jusqu’où va leur périmètre de défense et si les mercenaires ont déjà pris position.

— Quelle distance ? demande Eilly.

— Quelques heures de marche, je pense. »

Syn observe enfin la femme en détail. Elle a de longs cheveux noirs réunis en natte qu'elle enfouit dans le col de son armure. Sous un front bombé, deux sourcils sombres s'arquent au-dessus de ses yeux farouches. Un nez un peu épaté et des lèvres généreuses. Un beau visage à la pâleur laiteuse, harmonieux et fier, décidé et sombre. Une guerrière.

Avant de se mettre en route, Syn s'écarte dans la forêt et fait mine de satisfaire ses besoins. Il examine l'endroit où se tenait le robot de sa vision nocturne. Deux empreintes profondes s'ouvrent entre les plantes basses, parallèles et gorgées d'eau. Il observe le sol avec attention, puis les alentours, mais il n'aperçoit que des troncs d'arbre et des masses de fougères.

À l'œil exercé de Syn et Dek, la forêt est sillonnée de traces, à tel point qu'ils ne cherchent plus à les démêler : c'est la guerre et tout converge ici, vers les hautes falaises de Sinna. En quelques heures, ils gagnent les abords forestiers de la rivière gonflée d'eaux de fonte. Le courant est rapide, le lit profond, creusé dans un plateau calcaire qui s'étend au pied des parois rocheuses montant à angle droit, plus élevées que dans le souvenir de Syn. D'innombrables yeux noirs s'ouvrent au-dessus d'eux, autant de grottes d'où on peut observer sans être vu.

Ils parcourent les rives à l'abri des fourrés, puis Dek effectue un repérage en solitaire dans les cavernes ouvertes au niveau du sol et revient trempé de la tête aux pieds par la traversée. Alors qu'il étend ses habits au soleil pour les sécher, il parle d'une voix rugueuse :

« Elles étaient habitées il n'y a pas longtemps : j'ai trouvé des poubelles où pourrissait de la viande. »

Syn pointe son index vers le ciel : « Ils sont montés. Ils ont migré vers les hauteurs plus facilement défendables.

— J'aimerais vérifier.

— Alors ne perdons pas de temps, tu sécheras en route. »

La marche autour des falaises s'éternise. Le cours d'eau s'écarte et se rapproche, disparaît parfois sous terre, ressurgit au ras de ponts naturels aux formes contournées et ne cesse jamais de sculpter des formes fantastiques. Et, quand on n'y croit plus, un sentier se profile. La pierre prend une légère inclinaison, un peu de terre déposée par le vent donne une assise à des pousses d'herbe, une voie vers le sommet s'entrouvre dans la roche.

Dek tente un nouveau repérage. Il nage vers l'autre rive et sa silhouette s'estompe. Le chemin forme une cicatrice étroite et on ne peut que deviner le trajet de Dek lorsque retentit un tir, sec et solitaire dans la chaleur humide de l'après-midi. Syn et Eilly se jettent derrière le dernier arbre du sous-bois. Ack s'allonge, les oreilles frémissantes et la truffe humant l'air par saccades.

Syn épaule son fusil et cherche dans sa lunette le corps de Dek. Un seul coup suivi d'un grand silence est de mauvais augure… Il n'a jamais tiré une seconde fois sur un mort.

Aucune forme humaine ne se découpe dans son viseur. La roche succède à la roche, lames de pierre éboulées, parois vertigineuses, et l'accès au sommet, probablement une veine plus friable qui s'est affaissée puis effondrée, formant des amas de pierraille et de gravats, de gros éclats, d'immenses tabliers et des cavités en partie cachées par les éboulements successifs.

Syn passe en vision thermique. Des couleurs bleues et vertes envahissent son champ de vision. De petites taches rouges et jaunes se dessinent sur le sommet de la falaise : il zoome dans cette direction. Une cheminée d'aération qui évacue de l'air chaud à l'extérieur. Il prend un peu de recul et fait défiler plusieurs modes de vision. Une bande de roche noire très plane attire son attention. La nature produit rarement de telles régularités, encore moins en dessous d'une cheminée d'évacuation : un poste d'observation aux vitres teintées.

« Regarde ! »

Eilly pointe un doigt en direction de la berge. Une silhouette patauge hors du lac, court en zigzaguant dans leur direction et remonte le talus à toute allure pour se jeter entre les fourrés. Ils retrouvent Dek qui reprend sa respiration, dégoulinant et le visage baigné de sang. Une vilaine coupure traverse l'arcade sourcilière et une partie du front, strié de griffures de moindre importance.

« Ah, le putois ! Il a failli m'avoir ! La balle a percuté la pierre sous mon nez… » Il pointe un doigt en direction de ses blessures : « Les éclats ! J'ai pris le même chemin au retour qu'à l'aller, je n'étais pas dans son champ de tir.

— J'ai repéré un poste d'observation avec une vitre en plexi. Ils défendent le seul point d'accès au sommet.

— Inutile de s'éterniser plus longtemps… »

Ils quittent les abords de l'eau pour la forêt, où ils repèrent, après plusieurs heures de marche, le vaste camp qui abrite l'armée de Méandre dont la fumée des feux monte à l'assaut du ciel. À la tombée du soir, juste à temps pour ne pas se casser le nez sur les inévitables troglodytes qui sillonnent la forêt lorsque le soleil a disparu.

« Je m’arrête là », déclare Syn alors que les lumières hésitent dans la pénombre devant eux.

Le ciel gris rend de pâles soupirs, roses de crépuscule.

« Je connais les mercenaires : soit ils voudront m’enrôler, soit ils m’arrêteront dans le doute, de peur que je rejoigne ceux d’en face. Je parie que leur prison est pleine d’indécis.

— Tu ne changeras pas d’avis ?

— Non. Par contre, je vais passer la nuit ici. Peux-tu revenir demain et me donner des informations ?

— Je vais faire de mon mieux. »

Les deux hommes se regardent dans les yeux comme si c’était la dernière fois. Eilly les observe, à l’écart. Elle n’a presque rien dit depuis que Syn l’a rencontrée. Quelques mots pour acquiescer, remercier ou orienter. Rien de plus. Elle mange en silence, scrute l’obscurité avec attention. Elle évolue en territoire inconnu, dans un monde qui n’est plus le sien. Le bannissement a imposé sa loi de changement et la guerre poursuivra sa triste métamorphose.

La jeune femme lève vers Syn deux yeux charbon et esquisse trois mots : « Bon voyage, Syn. »

Ils se détournent vers les lumières du camp et s’éloignent, leurs silhouettes absorbées par l’obscurité.

Syn repère un fourré à l’écart, s’emballe dans la gélatine extraite de la bombonne et s’étend entre les bras glacés de la nuit. Ack s’allonge à côté de lui et frissonne. Les feux des mercenaires rougeoient longtemps sous les étoiles.

Au matin, il déjeune et attend patiemment, embusqué le long du chemin tracé par les incessants allers-retours des mercenaires. Lorsqu'il aperçoit la longue charpente de Dek, il l'interpelle et son ami quitte le sentier comme s'il voulait se soulager. Les mouches de quelques points de suture sont posées sur son arcade et les griffures ressemblent à des peintures.

« Ils n'étaient que partiellement intéressés par nos informations. Des pourparlers ont déjà eu lieu : la guerre sera réglée à l'ancienne. Deux lignes de bataille face à face et le plus fort l'emporte. Ils enrôlent un maximum. »

La dernière remarque est une invitation déguisée que Syn feint de ne pas saisir.

« On nous a engagés pour les expéditions nocturnes. Les patrouilles troglodytes sortent à la tombée du soir et ils espèrent en tuer le plus possible. J'imagine qu'ils ont la même idée en face.

— Méfie-toi, Dek, ils ont un avantage : ils voient de nuit.

— Je sais, mais ce n'est pas un problème : nous aussi. Ils ont distribué aux opérations commando des lunettes spéciales, comme ça on est à armes égales.

— Et la fille ?

— On est dans le même groupe. C'est une sacrée tueuse, tu sais. Tu ne l'as pas rencontrée sous son meilleur jour.

— Je m'en doute. Alors tu vas remettre ça ?

— J'ai déjà remis ça. » Dek crache de côté. « C'est la seule chose que je sache bien faire.

— Pourquoi n'es-tu pas devenu mercenaire plus tôt ? »

Le grand homme reste silencieux un instant et semble rouler la question dans sa tête.

« J'ai aussi besoin de solitude. Et maintenant que j'ai perdu Log… la vie de trappeur n'a plus la même saveur. Eilly et moi, on sait faire la même chose. Dans le gâta, elle s'occupait de la sécurité. Crois-moi, elle en a vu de dures. C'est une solide.

— J'espère que tu vas t'en sortir.

— Là n'est pas la question. La nuit, avec ma lame, je sais que, si je meurs, c'est parce que j'ai commis une erreur. Je sais de quoi Eilly est

capable, on se protégera mutuellement. Je crains surtout le hasard de la bataille rangée. Au cœur de la mêlée, quand les mitrailleuses claqueront des deux côtés et que les hommes se jetteront les uns sur les autres dans un corps à corps qui fera taire les mortiers et les armes à longue distance, ce sera pile ou face. Soit je reste debout, soit je tombe. Et j'aurais aimé t'avoir à mes côtés ce jour-là.

— Je ne serai pas là. J'en ai fini avec la guerre.

— Et je n'ai jamais su pourquoi. Je t'en ai toujours voulu de m'avoir abandonné en territoire ennemi, mais je connais assez la guerre pour savoir qu'elle transforme les hommes de manière inattendue.

— Je suis parti parce que je t'ai vu, Dek. » Ses yeux se troublent et cherchent le sol tandis que Syn enchaîne : « Je t'ai vu sur cette femme. J'ai même hésité à vous tuer. Je t'ai vu et je suis parti. Mes paroles sont superflues : je pense que tu as toujours su pourquoi je n'étais plus là à ton retour. »

La voix de Dek semble sortir de quelque faille. « Peut-être… Peut-être que je m'en doutais. Mais tant de choses ont changé… » Il se reprend et une lueur douloureuse passe dans son regard. « La guerre m'a transformé. Ma mission secrète était de semer la terreur sur mon passage. À force de couper des gens en tranches et de faire des mises en scène macabres, je suis devenu fou. Je ne savais plus ce que je faisais, je me croyais tout-puissant. C'est ce que tu as vu, et tu aurais peut-être dû en finir avec moi ce jour-là. À mon tour je suis parti, et les années ont cautérisé cette partie de moi.

» Mais je reste un guerrier, Syn. Ma lame n'a jamais cessé de trancher, des bêtes, du bois ou des hommes. J'ai appris l'honneur de la mort en apprenant le déshonneur, et, si je tombe, je l'ai mérité cent fois.

— Je ne suis plus un guerrier. Je vais entrer en contact avec les troglodytes pour racheter certaines femmes. Ce sera toujours ça de pris sur la mort et la colère.

— Tu as toujours été le meilleur de nous deux.

— J'ai aussi fait mes erreurs, Dek. Je les paie chaque jour. »

Tout a été dit en quelques secondes. Des années de silence évaporées, le regard au clair dans le soleil du matin.

Dek serre son ami entre ses bras.

« Adieu, Syn.

— Adieu. Bonne chance. »

Sa grande silhouette disparaît dans le fourré, à peine retenue par les griffes de l'aubépine sur le cuir. Ses talons claquent contre la

pierre, raclent le gravier du chemin et puis s'estompent : il est parti.

Syn ramasse sac et fusil puis se met en route à son tour. Il renifle mais renonce à essuyer cette larme qui mouille lentement sa peau jusqu'au bord supérieur de sa lèvre. Marcher et aller.

Dans son dos, le soleil jette des milliers d'étoiles à la surface de l'eau. Par un effet d'optique, l'ombre des falaises semble s'étendre davantage. Le camp est maintenant loin derrière lui et il longe ces parois calcaires façonnées par l'eau, le silence et le vent.

Ne pas mourir. Ne pas laisser sa peau ici, entre ces rochers, au fil d'une rivière presque transparente. Le cadre est généreux, la nature belle. Il pense à Leah dans le salon du vieux Gib, qui l'attend en époussetant de vieux artefacts déterrés il y a des années. Il n'aurait jamais pensé connaître de tels sentiments, ni surtout en recevoir en retour. Il a plus changé ces dernières semaines qu'en dix ans. Le chemin de l'exil n'était qu'une route de peine et la guerre un prolongement de son crime. Lorsqu'il observait les fesses blanches de Dek remuer entre les cuisses de la pauvre femme, tant d'années auparavant, il avait compris sa malédiction. Il avait accepté de vivre dehors, dans ces marges où errer est un état naturel.

Ce long mouvement autour du monde n'était que la possibilité de mourir, partout, n'importe quand, et il l'acceptait. Vivre et mourir. Le danger donnait une référence, un point de comparaison, une manière d'apprécier sa vie bannie de la présence des hommes, ou peu s'en faut.

Puis tout a basculé. Son errance interrompue, sa solitude a perdu sa signification. Il comprend à cet instant qu'il n'a quitté le repaire de Gib que pour prendre la mesure de ce qui lui a été donné. Trop, trop fort, trop vite.

Leah.

Une nouvelle vie, incertaine mais qu'il veut explorer. L'un et l'autre ont perdu leur monde en se rencontrant, leurs histoires éprouvent un besoin mutuel. Il lui fallait cette escapade pour réaliser sa métamorphose. Une femme l'aime et il l'aime.

Il observe l'eau qui rebondit sur les bords sinueux des falaises calcaires. Que fait-il ici ? Qui veut-il sauver au juste ? Érine ? Ou ce qu'elle représente, un vestige de sa vie disparue ?

Il maudit ces relents d'héroïsme, de culpabilité et de besoin de prendre ses distances. Contacter les troglodytes alors qu'ils tirent à vue sur les hommes ? Qu'ils sortent la nuit pour se livrer à des duels au couteau dans la forêt ?

La résolution de Syn s'effrite et se désagrège. Il n'a rien à faire ici. Ce n'est pas sa guerre et il ne veut pas mourir.

Ack trottine à côté et lève vers lui deux yeux interrogateurs.

L'homme caresse la bosse de son crâne avec délicatesse.

« Partons, mon vieux, filons avant d'y laisser des plumes. »

À ce moment précis, ses oreilles se mettent à bourdonner.

Il s'écarte du bord de la rivière, et soudain Ack se met en arrêt et grogne. Syn se jette à terre, arme son fusil et ajuste la lunette dans la direction indiquée par le loup. Les buissons qui marquent le début de la forêt s'agitent et un homme en sort, suivi d'un deuxième.

Des troglodytes… en plein jour !

Entièrement habillés de noir, ils portent des lunettes teintées et sont coiffés d'étranges chapeaux qui leur couvrent le visage, le cou et les épaules. Chaussés de longues bottes en cuir souple surmontées de fourreaux où brille la garde de sabres, ils ont entre les mains des fusils gigognes. De quoi éparpiller Syn aux quatre coins de la rivière.

Les silhouettes avancent dans sa direction, chacune d'un côté, armes tendues.

« Je viens pour vous parler ! hurle Syn. Je connais Dema le Vieux ! »

L'homme de tête s'immobilise et lève son bras tout en se retournant à demi. Trois autres troglodytes émergent des fourrés, les habits entrelacés d'herbes et de branchages. Ils baissent leurs armes.

« Viens ! » lance le chef d'une voix étouffée par son masque.

Le loup ondule de tension, ses pattes ancrées au sol, prêt à bondir. Syn se relève, l'arme pointée vers la terre, apaisant Ack d'un claquement de langue. Ils se rapprochent du groupe disposé en demi-lune.

« Tu connais Dema : quel âge a-t-il ? » demande le chef d'une voix haut perchée.

Ils sont de petite taille mais trapus. Leur agilité et leur force ne font aucun doute. Ils sont sur leurs gardes ; au moindre geste suspect, Syn sait que sa vie n'ira pas plus loin que les quelques mètres qui l'entourent.

« Dema n'a pas d'âge ou, s'il en a, c'est celui de tous les troglodytes… »

Le troglodyte abaisse imperceptiblement les épaules, la tension reflue.

« … car Dema est la légende, il est la voix du peuple de la terre. Il ordonne et nous obéissons. »

Il finit de citer les paroles apprises de la bouche de la vieille lors de son bref séjour dans les falaises de Sinna. La légende de Dema, révélée aux amis du peuple troglodyte, vient de lui sauver la vie. Pour un temps.

« Je suis Toss. Que fais-tu ici, ami du peuple de la terre ?

— Je suis Syn. Je viens au peuple de la terre pour discuter d'un rachat.

— Le commerce est suspendu à cause de la guerre.

— Je voudrais acheter une femme qui a été enlevée. »

Un silence méfiant s'installe. L'un des troglodytes fait un pas de côté dans le dos de Syn.

« Je ne peux pas décider, il faut que tu viennes. Suis-nous. »

Sans plus attendre, le troglodyte se met en route. Syn est encadré par la petite troupe qui avance vite et sans bruit. Il s'étonne de l'audace dont ils font preuve, bravant l'un des interdits les plus fondamentaux de leur culture. Mais peut-être les contingences de la guerre les obligent-elles à surmonter leur peur atavique du jour. Ou ceux-ci n'ont-ils cure de la tradition et n'attendaient-ils qu'une occasion comme celle-ci pour marcher sous le soleil. Toujours est-il que pas un centimètre carré de leur peau n'est à l'air libre et leurs lunettes protègent leurs yeux de la lumière.

Ils arrivent rapidement au sentier que Dek avait repéré et s'y engagent résolument. Syn les suit jusqu'au sommet, ils franchissent un coude taillé dans la roche et débouchent dans un véritable complexe de défense : des tranchées creusées en hauteur, comme posées au sommet d'une gigantesque muraille naturelle, semées de casemates habilement dissimulées. Ils s'enfoncent dans un boyau étroit qui communique, à l'intérieur même des falaises, avec un réseau labyrinthique de couloirs que Syn a déjà visité, il y a de cela tant d'années, lors de son dernier séjour à Sinna. Sa vision s'accoutume rapidement à l'obscurité, aidée par des moisissures lumineuses qui recouvrent les parois en taches inégales. Ils croisent peu de troglodytes – ils dorment le jour – et la patrouille s'enfonce toujours plus bas dans les profondeurs de leur tanière. Tout en marchant, les hommes qui l'escortent défont leurs armures, libèrent leurs visages du masque de cuir aux traits menaçants anonymes. Leurs yeux blancs luisent dans la pénombre.

« C'est ici, dit Toss en ouvrant une porte blindée qui n'est pas verrouillée. Pardonne cette précaution, il faut nous confier ton fusil. On te le rendra après.

— Bien sûr. »

La guerre, toujours, et ses méfiances constantes.

Il entre dans la pièce, suivi d'Ack qui avance prudemment en haletant. L'intérieur est sobrement meublé, mais l'abondance de fourrures au sol et contre les murs donne une impression douillette. Il fait frais, un léger souffle provient du système de ventilation creusé en

hauteur.

Le vieillard qui le reçoit est chauve et son visage étoilé de rides est tatoué d'un visage d'encre ; Syn sait qu'il s'agit des traits de son père. Il a déjà rencontré le vieil homme, en des circonstances plus paisibles. Ils avaient bu l'adolaï et rêvé ensemble au monde des esprits. Les années semblent avoir tassé davantage sa silhouette et rétréci sa carrure.

« Bonsoir, Syn, je suis heureux de te revoir. »

Syn incline sa tête et s'assoit face à lui sur une natte tressée de lamelles de bois.

« Bonsoir, Agni. »

Sa peau est rouge vif, frottée de pigments depuis son plus jeune âge à tel point que son corps les a accumulés. Il exerce à la fois une fonction symbolique et réelle. Il reçoit les voyageurs, concilie les familles qui ont des problèmes, favorise les relations entre membres de la société troglodyte. C'est une sorte de gardien bienveillant et sacré auquel tout le monde vient parler et qu'on écoute pour sa sagesse. En temps de paix du moins.

Syn avise la main gauche d'Agni et constate qu'elle a disparu. À la place, un épais bandage ferme le moignon à hauteur du poignet. Devant lui, un bol en métal dans lequel les ossements de sa main sont éparpillés au milieu de la cendre.

« Le feu purificateur, le feu du sacrifice. J'ai donné ma main pour régénérer les forces de mon peuple. Je n'attendais pas la guerre, mais notre monde menace de disparaître aussi sûrement que si le soleil nous tombait dessus pour la seconde fois.

— As-tu besoin de toutes les femmes enlevées à Méandre ?

— L'une est-elle chère à ton cœur ? »

Avant de répondre, Syn médite la question. Elle a son importance. Il apprécie Érine et voudrait pouvoir lui venir en aide, mais il ne peut pas dire qu'elle est chère à son cœur. Cette place-là est prise.

« C'est une amie.

— Tu sais qu'elles seront bien traitées. Nous ne demandons que quelques enfants d'elles. Nous n'avons pas vraiment le choix.

— Elle ne vous manquera pas, puis-je la racheter ? »

C'est au tour d'Agni d'être silencieux. Syn aurait voulu avancer plus d'arguments, mais à part sa sincérité il n'en voit pas. Son cas a dû toucher le vieil homme, car il réfléchit encore, le regard plongé dans les ossements de sa main. Sa réponse tombe comme une sentence.

« Non. »

Les épaules de Syn s'affaissent.

Il a échoué.

« Nous ne vendrons personne. Chacun doit consentir à un sacrifice. Nous les avons prises pour assurer la survie du peuple de la terre. Sans cela, pas d'enfants. Sans enfants, c'est la fin. C'est dit. »

C'est dit. Les troglodytes donnent un avis définitif avec cette formule de non-retour. Revenir dessus est non seulement très grossier, mais dans certains cas – et sans doute le contexte de la guerre en est un – puni de mort. Il n'y a plus rien à faire.

« Je voudrais que tu restes un peu avec nous.

— Je m'y attendais. Je n'ai pas pris parti dans le conflit et je ne le désire pas. Je préférerais quitter l'hospitalité de Sinna.

— Je m'y attendais aussi. Ce n'est pas possible. Les coutumes de la guerre l'interdisent, alors soit notre hôte et invité, mon ami.

— D'accord. »

Agni se penche en avant et ouvre les bras. Syn se redresse et lui donne l'accolade. Il sent l'odeur des écorces frottées contre son corps, le parfum de la roche dans laquelle il dort et vit. Ses gestes sont lents mais sûrs.

« Tu connais Dema : quel âge a-t-il ? demande le vieil homme.

— Dema n'a pas d'âge, répond Syn, ou, s'il en a, c'est celui de tous les troglodytes… »

Une émotion singulière l'étreint, et l'impression qu'ils ne se reverront plus. « … car Dema est la légende, il est la voix du peuple de la terre. Il ordonne et nous obéissons.

— Va, mon ami.

— Adieu. »

Syn est libre de ses mouvements jusqu'aux accès extérieurs ; ensuite, chaque point d'entrée ou de sortie hors des falaises est interdit, transformant le réseau de galeries en prison dont il arpente les couloirs, rafraîchissant ainsi ses souvenirs. De nouveaux tunnels ont été creusés, des cavernes agrandies. Les fermes intérieures sont toujours aussi impressionnantes dans les profondeurs. L'humidité ruisselant le long des parois permet de cultiver d'énormes masses spongieuses qui servent de base à l'alimentation troglodyte. Ils mangent ces champignons sous différentes formes, dont la plus commune est un pain noir fabriqué à partir de cèpes séchés réduits en farine. Ils peuvent tenir un siège indéfiniment.

Sous des apparences frustes et austères, les troglodytes sont débordants d'activité. Une de leurs occupations favorites est la restauration d'artefacts anciens : ils comptent parmi les meilleurs

ingénieurs. Leur compétence technique les fournit amplement en armes et en matières premières, le réseau de caves qui s'étendent au-dessus des fermes en atteste. Des objets en piles s'accumulent sur le sol, ramassés au hasard par des individus qui se réunissent par petits groupes et les étudient, les classent, les échangent entre eux et, dans les ateliers attenants, reconstituent, rafistolent, bricolent, jettent, améliorent.

C'est pourtant une société déclinante. Leur extinction est inscrite dans la quantité de mâles, qui excède de loin celle des femmes.

Alors il y a les couvains.

Les femmes à fertiliser sont conduites dans des grottes satinées de coussins, de tentures, de draperies, où brûlent des bougies et des encens. Leurs corps sont enduits d'onguents aphrodisiaques et narcotiques qui, en pénétrant la peau, les plongent dans des états érotiques et oniriques. Elles reçoivent n'importe qui les visite jusqu'à ce que la période d'ovulation soit passée, puis elles sont prises en charge dans des appartements distincts jusqu'au terme de leur grossesse. C'est ce qui attend les femmes enlevées à Méandre.

S'il le voulait, Syn pourrait visiter Érine ou n'importe laquelle des captives et coucher avec elle. Il l'a fait lors de son dernier séjour, et les souvenirs qui lui restent sont capiteux et étranges. À quoi bon ? Il a parcouru tout ce chemin pour se retrouver prisonnier, et s'il parvient à s'échapper ce sera seul. Son destin n'est désormais plus lié qu'à ceux qu'il aime.

Les troglodytes qu'il croise lui adressent des saluts furtifs à la lueur des moisissures veinant les couloirs. Il continue de marcher, plus pour Ack que pour lui-même. Le loup est tendu à l'extrême dans ces sous-sols : il a besoin des grands espaces et de courses effrénées à l'air libre.

Les couloirs semblent creusés sans projet, au hasard de la topographie, débouchant sur une salle immense et, le coude d'après, criblés de petites alvéoles qui abritent un couvain, un appartement privé, des toilettes ou une simple trouée d'aération. Il est pourtant difficile de s'y perdre tant chaque ensemble de cavernes est individualisé. L'art des peintures pariétales est une composante essentielle de la culture troglodyte, qui, malgré la quasi-absence de lumière directe, déploie une palette de couleurs surprenantes.

La sculpture s'inspire souvent du relief naturel des roches, accentuant les images inscrites par l'érosion, en tirant des animaux fabuleux, des gueules gigantesques grimaçantes ou sereines, le tout rehaussé de couleurs vives ou d'enduits métalliques : or, argent, bronze. Syn aime particulièrement cette dernière teinte et les reflets mystérieux qu'elle suscite dans la semi-obscurité.

Les jambes douloureuses à force de marcher dans le domaine intérieur des falaises de Sinna, Syn s'arrête dans une caverne sans fonction apparente, creusée à l'écart des voies de communication importantes. Il s'assoit sur un siège naturel au pied duquel Ack se couche et commence à se lécher. Ses bruits de bouche troublent le silence.

« Qu'est-ce que c'est ? » fait une voix dans l'obscurité d'une niche. Une silhouette s'avance, un visage.

« Oh, un chien. Bonjour.

— C'est un loup. Bonjour.

— Belle bête. »

Le troglodyte a l'air fatigué. Il s'installe en face de Syn comme s'ils avaient cheminé ensemble.

« Tu viens honorer la déesse ?

— Pardon ?

— Je pensais que tu venais honorer la déesse.

— Non. Je me suis arrêté là pour me reposer.

— Il n'y a pas de hasard. »

Syn prend une moue dubitative. « J'en ai vu si souvent.

— Pourtant tu es venu ici alors que je prie la grande déesse justement, dans ce sanctuaire à l'écart, délaissé de la plupart des troglodytes.

— Tu pries la déesse ici ? J'ai plutôt l'impression de t'avoir réveillé.

— C'est ainsi qu'on prie la déesse. On vient ici et on dort. »

L'homme étouffe un petit rire qui résonne dans la pénombre.

« Tu es un mercenaire ?

— Un prisonnier.

— Oh ? »

Le troglodyte semble emprunté.

« Façon de parler : j'ai été surpris par la guerre et je ne peux plus quitter les lieux.

— Oui, normal. » Il regarde Syn dans les yeux et offre sa paume. « Loran. »

Syn serre la main de l'homme. Elle est douce et chaude, allongée, étonnamment fine.

« Syn. Et voici Ack.

— Vous formez une belle paire.

— Merci.

— Viens, ne restons pas ici, il fait sombre et quelqu'un pourrait vouloir honorer la déesse. »

Loran conduit Syn rapidement, se faufilant entre les couloirs avec agilité, prenant de petites galeries de traverse presque invisibles dans l'ombre des murs, pour s'arrêter dans une petite salle tout en hauteur, percée de nombreuses alcôves reliées par des marches sans ordre apparent. Des conversations furtives s'écoulent ici ou là et, pour ajouter à l'ambiance étrange des lieux, des lampes coiffées d'abat-jour laissent filtrer une lumière tamisée, projetant des ombres fantomatiques allongées sur les murs inégaux. Un gamin nu vient prendre les commandes et repart sans que Syn ait pu saisir ce qui a été choisi par Loran.

Il reparaît peu après muni de deux gobelets en terre cuite très hauts. La facture des récipients est fine, ciselée, polie, rehaussée de motifs discrets puis vernie. Les tenir entre ses mains, en caresser les bords du bout des doigts fait partie du plaisir.

L'enfant revient avec une écuelle d'eau pour le loup et le flatte longuement.

Loran lève son verre et boit, imité par Syn. C'est une sorte de bière acidulée, très fraîche, absolument délicieuse. Il ne se rappelle pas en avoir goûté lors de son dernier séjour.

« Excellent, merci pour l'invitation.

— C'est un plaisir. Je sors ce soir, je ne sais pas si je reviendrai.

— Tu es un guerrier ?

— Oui. »

Syn l'observe avec étonnement. Dans la pénombre qui noie tout en permanence, il est difficile de percevoir les détails. L'homme, de petite taille comme ses congénères, a le visage fin, féminin, mais, contrairement aux traits de son peuple, la peau mate, presque bronzée. Il regarde à nouveau ses mains, qui dessinent des figures invisibles dans l'air quand il parle. Il n'a rien d'un combattant, tout en souplesse et en élégance.

« Je suis éclaireur. On compte sur moi pour repérer les autres patrouilles. Et je suis plutôt bon à cela. Et toi, que fais-tu ? »

Ses yeux pénétrants scrutent Syn et le mettent mal à l'aise. Il se sent pourtant en confiance : sa chaleur spontanée, la générosité de son intérêt et de sa curiosité. Il y a une intensité dans sa façon de l'observer et dans son comportement qui semble déplacée.

« Trappeur. »

L'autre ne dit rien et il se sent obligé d'ajouter :

« J'ai connu la guerre autrefois, mais ça ne m'intéresse plus. Je

vends des peaux d'un village à l'autre dans la grande forêt.

— Tu es déjà allé au-delà ?

— Un peu.

— C'est comment ? »

Syn connaît bien cette lueur d'excitation. Souvent les jeunes lui posent cette question. Confinés par leur existence dans une communauté aux règles étouffantes qui leur permet pourtant de survivre, ils sont avides de nouvelles et d'horizons inconnus, ne fût-ce qu'à cent kilomètres de chez eux.

Alors Syn lui parle de la forêt pétrifiée et du désert salé du Sud, des mers turquoise de l'Ouest et de ses villageois qui se transforment en pirates lorsque les eaux sont navigables, des peuples étranges, mi-hommes, mi-bêtes, qui vivent en hordes au flanc des montages à l'extrême est, et au nord, des somptueuses terrasses de Borée, ces terres si peuplées mais aux étés suffocants et aux hivers encore plus rudes… Il évoque les diasols mystérieux qui creusent et tuent, les ours tranquilles et ceux qui ont faim, les meutes de chiens sauvages et tous les dangers que recèle la forêt. Syn s'étonne de sa capacité à entretenir la conversation, mais le jeune homme a la faculté de faire parler son vis-à-vis. Ses yeux brillent et un sourire rêveur étire ses joues et en redemande.

« Tu as vu tant de choses.

— C'est le privilège des voyageurs. Comme une mort rapide.

— Ce n'est pas pire que la guerre.

— C'est vrai. »

Loran a les traits pensifs.

« Je vais te montrer quelque chose. »

Ils quittent la gargote après avoir fini leurs verres d'un trait. Syn se concentre pour ne pas perdre Loran dans les couloirs : ce doit être un excellent éclaireur.

La route est longue, ils s'enfoncent dans les profondeurs de Sinna. Ils croisent de moins en moins de gens, mais ils sont sur un grand axe vu la largeur de la galerie. Une lueur plus importante qu'à l'accoutumée émane des cavernes qui s'ouvrent de temps à autre sur les côtés. Ils s'arrêtent et pénètrent dans l'une d'elles.

La pièce circulaire est creusée à différentes hauteurs de niches dans lesquelles des masques pâles, éclairés par-derrière, les observent.

La voix de Loran n'est plus qu'un murmure. « Les ancêtres. »

Syn comprend alors que les visages des défunts ont été retirés et traités, puis placés sur un cadre derrière lequel un bougeoir a été disposé. L'effet est impressionnant : les yeux vides sont noirs ou

enflammés, et la peau rendue transparente par la lumière laisse apercevoir le dessin des tatouages.

Il passe de l'un à l'autre pour les admirer, saisi d'un sentiment indéfinissable de respect et de fascination. Loran est absorbé dans la contemplation d'une figure.

« C'est mon père. C'était un musicien. »

Les rides apparaissent comme des nervures entrelacées aux sillons du tatouage.

« Il porte le visage de son père tatoué sur sa face.

— Et toi ?

— Celui de ma mère. On dit que je lui ressemble. »

L'étonnement de Syn ne transparaît pas dans son silence.

Il croyait que seuls les visages des hommes étaient dessinés sur les hommes. Mais, après tout, les troglodytes tirent d'une pierre ou d'un visage ce qui est déjà présent. Ils aiment perfectionner ce qui a été donné par la nature, ajuster les empreintes existantes plutôt que les refaçonner.

Ils quittent le sanctuaire des ancêtres et s'engagent dans un nouveau réseau de galeries. Loran conduit Syn et Ack vers une aire de repos. L'intérieur est couvert de polochons, de matelas rembourrés nichés dans les fissures naturelles et les recoins de la pierre, des coussins et des couvertures étendues partout. Ici, n'importe qui dort où il veut, et les pièces sont mixtes. Ils s'assoient côte à côte et Loran se tourne vers Syn.

« Tu veux coucher avec moi ? »

La question le prend de court. Il n'a jamais expérimenté une telle proposition venant d'un homme. Il se sent immédiatement flatté mais ne peut réprimer un mouvement de recul.

« Je ne fais pas ça.

— Tu ne fais pas l'amour ?

— Pas avec les hommes.

— Dommage. »

Loran sourit avec sincérité et Syn considère l'idée de s'accoupler avec lui. Est-ce en raison de ses traits féminins ? Bien qu'il ne sente aucune attirance sexuelle, il éprouve un élan de tendresse, il voudrait le prendre dans ses bras pour le réconforter, comme avec un ami, si ce n'était le risque que ce soit mal interprété.

« Ne le prends pas mal.

— Pas de problème. Ici, c'est courant, mais les mercenaires n'apprécient pas ces propositions. »

Syn observe le jeune homme à la dérobée. Se pourrait-il, en d'autres circonstances, qu'ils aient passé la nuit ensemble ? Peut-être. L'idée semble étrange et inhabituelle.

Loran flatte le col d'Ack, qui se laisse faire puis s'allonge à ses pieds.

« Je vais partir tôt demain matin, il faut que je dorme. »

Syn traduit intérieurement : le matin, pour eux, c'est le soir. Ils sont donc en train de se coucher alors que dehors le soleil se lève. La fatigue est bien là et il se réjouit de s'emmitoufler entre les couvertures.

« Merci pour cette visite, je n'ai rien vu de tel. »

Le compliment fait mouche et le troglodyte s'endort avec le sourire.

« Dors bien.

— Merci, toi aussi. »

Au réveil, Loran est parti. Syn ne l'a pas entendu se lever. Après cette longue journée et la nuit blanche, il a plongé dans un sommeil peuplé de rêves mimant ses dernières heures à répétition comme un théâtre fou. Il se dégage des couvertures et se dirige vers l'un des points d'eau où l'on peut faire sa toilette sans aucune pudeur. Il cherche ensuite le premier endroit duquel s'échappe une odeur de nourriture et s'offre un repas fade mais solide de ce pain noir accompagné d'un brouet indéfinissable. Ack a droit à des restes pêle-mêle dans une grosse écuelle, puis ils retournent arpenter les couloirs. Ayant repéré l'axe dans lequel ils se trouvent, Syn identifie les chemins qui mènent à l'extérieur des falaises en suivant des mercenaires ou des troglodytes armés. La majorité des combattants résident près des accès extérieurs, théâtre d'un permanent va-et-vient. Syn essaie de rester à proximité sans trop se faire remarquer, il s'approche des groupes qui partent en opération coup-de-poing. Ils avancent d'un pas pressé, équipés de pied en cap pour des raids dans la forêt. Les troglodytes sont intégralement recouverts de cuir, d'anneaux métalliques peints en noir et de lanières à boucles plaquées contre leurs armures. Les lames prêtes à être dégainées, les armes à feu à portée de main.

Les groupes qui reviennent sont parfois clairsemés. Les blessures souillent les vêtements, là un corps inerte est porté à bout de bras, ici un blessé ramène ses doigts sectionnés dans le creux de sa main. Et il y a les solitaires, souvent des mercenaires, qui sortent affronter l'ennemi seuls et reviennent avec des trophées pour être payés en retour. Ceux-là portent des masques terrifiants et des costumes de

démons, espérant se concilier les entités infernales et porter l'effroi dans le cœur de l'adversaire. Le plus impressionnant d'entre eux est Demizio, le champion des troglodytes.

Les heures passent jusqu'au « soir », le matin pour Syn. Nouvelle nuit blanche dans les falaises de Sinna, sans voir la lumière du soleil. Le retour des patrouilles s'estompe et les solitaires reviennent comme s'ils étaient allés se promener. La cité sous terre s'endort et Syn fait de même dans l'un des dortoirs.

Le lendemain, il essaie de sortir en suivant un groupe de combattants. Le premier contrôle de gardes assoupis les regarde passer avec un signe de tête nonchalant. La déclivité du couloir s'accentue, le cœur de Syn bat plus lourdement dans sa poitrine. Il devine la sortie toute proche au souffle léger portant les odeurs de la forêt, mais au second point de contrôle on les arrête et vérifie leurs laissez-passer. Au tour de Syn, il entend un garde murmurer à l'autre : « C'est l'homme au loup. Il ne passe pas ! »

Le troglodyte informé se contente d'approcher et de lancer sa crosse vers la tête de Syn, qui évite le coup et recule d'un pas. Ack gronde. Le troglodyte s'avance encore, menaçant, mais il se contente de regarder Syn battre en retraite.

De retour dans les profondeurs de Sinna, il va chercher de l'eau et de la nourriture là où il a mangé avec Loran. Il s'enquiert à son sujet auprès du troglodyte assis derrière le comptoir.

« Loran ? Il est mort hier matin.

— Comment ?

— Tué. »

Le troglodyte le regarde sans ciller. Il sent dans sa voix tout le mépris que l'autre y met. Il n'a plus rien à faire ici. Et son plan est prêt depuis un moment.

Il retourne à son poste de la veille surveiller le ballet des patrouilles. À partir de maintenant, ce n'est plus qu'attente. Il s'agit de garder les yeux ouverts et de ne pas s'endormir. Les heures passent avec lenteur et il pique du nez plusieurs fois.

Il le voit enfin arriver. Demizio. La démarche alerte. Sa silhouette chargée de fourrures est hantée par un masque difforme posé sur ses épaules et figurant une tête de cerf aux bois taillés et recourbés en deux cornes inquiétantes. Des excroissances animales parcourent son corps, mais il y a surtout des yeux, de toutes sortes et de toutes tailles, accrochés à des lamelles noircies et à des sangles tachées.

Il passe comme une ombre, comme une image de la mort qu'il s'apprête à donner, avalé par les ténèbres rouillées de moisissures luminescentes.

Syn n’a pas bougé et ne se lèvera pas jusqu’à son retour. Il a de bonnes chances de survie. Les heures livrent leur retour d’individus marqués par le feu des combats. Et quand les premiers frémissements de l’inquiétude commencent à s’agiter dans le ventre de Syn, il voit le masque de cerf aux cornes fendues. Le légendaire Demizio est de retour, celui qui ne craint ni la mort ni la vie.

Syn se relève douloureusement sur son passage et s’engage à sa suite. Demizio s’arrête au premier couvain venu. Syn continue jusqu’à la trouée de ventilation suivante. Il s’assoit à la hauteur d’Ack, plongeant ses yeux dans les siens.

« On doit se séparer. Je sais que tu détestes ça, mais il n’y a pas d’autre moyen. Sors par la ventilation. Retrouve-moi dehors. Va. »

Ack émet un gémissement désapprobateur mais s’engage lentement dans le conduit de ventilation trop étroit pour l’homme. Il se retourne une fois, comme pour s’assurer de la décision de Syn, puis il disparaît dans l’obscurité.

Syn revient sur ses pas et entre à son tour dans le vestiaire. Demizio finit de se débarrasser de son costume. Dessous, c’est un véritable colosse aux muscles déliés et tracés de veines épaisses. Les cicatrices se mélangent aux tatouages qui courent même sur son sexe massif. Syn se dévêt à l’écart lentement et, Demizio parti, il s’approche de l’armure entreposée comme un animal mort sur le banc taillé dans la pierre. De nouveaux yeux ont été ajoutés, luisants et gluants. Celui qui le regarde est humain et son iris est vert.

Syn retient sa respiration et place le costume de charogne sur ses épaules. L’autre est plus musclé, mais presque de la même taille : les pièces s’emboîtent parfaitement sur son corps. L’odeur est infecte, mais la liberté est à ce prix. Il visse sur sa tête la coiffe de cerf et ajuste les peaux tressées de nerfs optiques sur son sac.

Il revient alors sur ses pas, passe devant les premiers surveillants apathiques et parvient au second barrage. Le garde qui l’a chassé ne vérifie même pas son laissez-passer mais s’adresse à lui : « Tu n’en as pas eu assez ? »

Syn sent la peur et le respect dans la voix du petit troglodyte qui s’égosille avec fierté devant ses amis et joue aux durs. Au culot, Syn tourne lentement vers lui sa carcasse de cerf et s’avance. Il domine le soldat de toute sa taille et reste ainsi, silencieux, à l’observer. Il dégaine alors lentement la lame recourbée qu’il a volée à Demizio. Un éclair de terreur agite les prunelles du troglodyte, mais Syn se détourne et marche résolument vers l’extérieur.

« Tu as raison, fais-leur voir ! »

Sa voix déraille de soulagement et Syn entend nettement le « T’es

con ! » chuchoté par son acolyte dans un rire nerveux.

Une tache argentée se profile au bout du boyau de pierre, s'agrandit, la lumière l'accueille et l'inonde enfin. Il sort de la bouche de pierre et, malgré la puanteur du masque, il sent enfin la fraîcheur du matin – le vrai, sous le ciel. Il descend le sentier sinuant à fleur de roche en clignant des yeux et dévale rapidement l'éboulis menant à l'orée de la forêt. Il siffle une fois, très fort, et entend le bruit de pattes d'Ack qui se rapproche.

Il jette alors de dégoût la coiffe, s'extrait de cet infect costume et caresse le loup, qui lui lèche le visage.

« Allez, mon loup, on file ! »

Il est à quelques pas de la forêt quand une voix s'élève dans son dos.

« Le grand Demizio a-t-il volé le chien de l'étranger ? Ou l'étranger a-t-il volé le cerf de Demizio ? »

Syn reconnaît immédiatement la voix de Toss. Feutrée, étouffée par son masque de cuir. En face, à quelques mètres à peine, les arbres offriraient un abri sûr et il pourrait s'enfuir. Mais, où il est, on ne le ratera pas. S'il s'élançait, son corps criblé s'effondrerait dans l'humus. Il jette un coup d'œil en arrière et aperçoit la patrouille qui l'a cueilli en arrivant. Les troglodytes le rejoignent et l'entourent, braquant leurs armes sur lui.

« Tu crois qu'on laisse les lieux sans surveillance ? Tu es vraiment naïf. »

L'un des membres de la patrouille le déleste de son sac à dos et un autre prend son long fusil. Ce serait à son avantage de paraître liant mais il n'a pas envie d'en dire plus. Quelque chose s'insinue dans sa tête, des pensées étranges. La peur ? Ou comme l'approche d'un drame qui murmure de s'abandonner à la situation. Il entend derrière lui ses affaires jetées au sol et, en surimpression, le bourdonnement indéfinissable et familier. Syn jette un œil vers les fourrés frémissant sous la brise.

« Regardez ! lance le troglodyte en exhibant du sac le pistolet ramassé lors de l'enlèvement des femmes de Méandre.

— Comment expliques-tu cela ? demande le chef.

— Je l'ai ramassé sur un des vôtres à Méandre…

— Mensonge ! » rugit Toss en frappant Syn au visage.

Aussitôt Ack s'élance, refermant ses mâchoires sur le cou du troglodyte et le renversant sous son poids tandis que Syn lui arrache des mains son fusil. Les trois combattants déguisés en buissons pointent leurs armes sur le loup aux prises avec leur chef sans oser

tirer. Le quatrième, en revanche, vise la tête de Syn avec le lourd pistolet gravé de décorations. Ses intentions sont évidentes, il prend juste son temps. Le doigt de Syn serre la détente en premier, arrachant le bras et l'arme tendus vers lui.

Une détonation projette Ack quelques mètres plus loin, où il s'immobilise sur le côté.

La scène s'écoule au ralenti et puis se fige.

Jamais Syn n'a eu les idées si claires ni si douloureuses.

Il ne les emportera pas tous les trois mais, ce salaud, il le tuera de sa main : canon vers le visage, détente pressée de rage, tête pulvérisée. Bref soulagement de la vengeance. Il attend alors ce coup qu'il s'est si souvent préparé à recevoir.

Adieu Leah.

Adieu la vie.

Leah lève les yeux vers Gib qui entre dans le salon en trombe.

« Il se passe quelque chose. »

Elle abandonne le puzzle de machines soigneusement démontées sur la table et regarde le vieux abaisser une sorte de périscope au milieu de la pièce.

« Regarde ! »

Dans le verre dépoli gradué, elle aperçoit des silhouettes floues qui évoluent au milieu de la forêt.

« Tourne la molette pour la mise au point. »

Elle focalise le jeu de lentilles et l'image devient plus nette : des hommes armés discutent en observant la maison.

« Qu'est-ce qu'ils font là ? La guerre est à Sinna, on n'est pas sur le chemin ! Il y a une autre sortie ?

— On est déjà encerclés.

— Nous sommes piégés ?

— Oui. »

Deux mains glacées fouaillent le ventre de Leah. Ils se regardent en silence. Une étrange résolution s'installe dans le visage de Gib dont la stature semble soudain s'étendre à toute la pièce. Un sourire découvre ses dents carrées impeccablement rangées.

« Eh bien, puisqu'il faut mourir, on va essayer de te tirer de là.

— Me tirer de là ?

— Ils veulent quelque chose. Ils veulent toujours quelque chose. Ils essaieront d'entrer par la ruse et, si ça ne marche pas, ils donneront l'assaut. Je ne pourrai pas les retenir longtemps : j'ai conçu les défenses contre les robots et les petites bandes, pas contre une armée. »

Sans attendre de réponse, il se tourne vers une porte que Leah n'a jamais vu ouvrir : un panneau en chêne décoré d'une frise de serrures antiques. Gib n'en utilise aucune mais actionne un levier, sur le côté du mur, qui repousse de quelques centimètres le bois vers l'avant. Il fait pivoter le battant sur son axe et révèle une pièce minuscule plongée dans l'obscurité. Il connecte deux câbles et de petits écrans rendent une lumière bleu-gris ; sur chacun d'eux se dessine une image des abords de la maison.

« C’est mon système de surveillance. J’ai disposé des caméras à des points clés. »

Le visage de Leah exprime une incrédulité croissante.

« Tu as des caméras ? Ici ? Et qui fonctionnent ?

— Bien sûr ! » répond le vieux, rigolard.

Elle ne peut pas détacher son regard des formes grises qui s’animent entre les feuillages.

« C’est incroyable. J’en ai entendu parler, mais je n’en avais jamais vu… Tu as aussi les histoires filmées de l’ancien temps ?

— Quelques-unes, des extraits peu lisibles.

— Je sais que ce n’est pas le moment, mais…

— Ce n’est pas le moment. »

Le visage de Gib se ferme.

« J’aurais aimé te montrer ceci en d’autres circonstances, Leah, mais nous n’avons plus le temps. »

Il plonge une main dans un tiroir et en retire une ceinture flanquée d’un étui garni d’un pistolet qu’il place entre les mains de Leah.

« Tu n’as qu’à appuyer sur la détente, tu sais comment ça marche. Il y a les munitions avec. »

Il tire ensuite de l’ombre un gros fusil d’assaut au chargeur en demi-lune saillant vers l’avant, orné d’un beau bois orangé aux parties en contact avec le corps : la crosse triangulaire, la poignée et le renflement sous le canon hérissé de trous pour l’aération. L’arme donne une impression diffuse de puissance contenue et d’efficacité.

« Voici la situation : il y a une petite armée dehors et elle veut entrer. Il y a une issue secrète mais elle débouche au milieu d’eux, nous sommes donc condamnés. Les fenêtres sont des meurtrières, j’ai abaissé les volets en métal pour qu’ils ne s’en servent pas pour nous atteindre. Notre unique protection est la solidité de la porte d’entrée. »

Sur deux des écrans, trois hommes marchent le long du sentier qui mène à la demeure. Le plus grand frappe trois coups sourds. Une voix leur parvient de l’extérieur.

« Holà ! Il y a quelqu’un ? Holà !

— Et si nous répondons ? chuchote Leah à l’oreille de Gib.

— Ils nous demanderont d’ouvrir la porte. Si on s’exécute, ils entreront et garderont la porte ouverte tandis que le reste de la bande rappliquera. Ils pilleront tout méthodiquement, te violeront et me tueront.

— Holà ! Nous savons qu’il y a quelqu’un ! Nous avons vu la

femme dehors ! »

Leah tourne vers Gib une mine interloquée.

« Je ne suis sortie qu'une fois aujourd'hui pour… Ténèbres ! Ils étaient là ? Je n'ai fait que sécher des pièces au soleil…

— Tu n'as rien à te reprocher. Tu as bien le droit de te promener dans la forêt si ça te chante.

— Holà ! reprend la voix. Ouvre la porte, femme, nous voulons parler ! »

Gib ferme les yeux et soupire. « Au moins, on sait pourquoi ils sont là. »

Les paupières du vieil homme s'ouvrent lentement et la détermination inonde son regard.

« Suis-moi. »

Il emprunte un escalier qui plonge dans les sous-sols où Leah et lui ont passé un temps considérable penchés sur les coffres chargés de trésors. Au fond de la dernière cave, il actionne une série de boutons cachés dans le mur et une porte dérobée dans la pierre s'entrouvre, dévoilant une chambre sombre et étroite garnie d'un lit, d'une commode et d'une pile de caisses.

« Il y a à boire et à manger. L'aération vient de l'extérieur, tu peux sortir par ce conduit, mais on te repérera si tu y vas maintenant. Tu seras protégée, même si la maison brûle. Si la fumée de l'incendie est trop forte, tu peux bloquer l'arrivée d'air ici. » Il désigne un levier sur le côté.

« Pourquoi la maison brûlerait ?

— Là, tu peux bloquer la porte, tu vois ? continue Gib sans se soucier de la question. Ne te fais pas prendre et dis à Syn que je l'aime. Adieu, ma belle, j'aurais aimé mieux te connaître.

— Gib… »

Leah et le vieux trappeur se serrent l'un contre l'autre. La femme éprouve les contours secs et durs de Gib, la force qui habite encore ses membres.

« Adieu Leah. »

Puis il sort de la pièce et fait pivoter le mur, qui se referme sur la femme. Il remonte jusqu'au salon où l'on frappe à la porte à coups redoublés en lançant des invectives.

« Ouvrez ou nous défonçons la porte ! »

Il continue jusqu'au dernier étage, ouvre un volet métallique qui donne en contrebas, ajuste le canon de son fusil d'assaut et tire une rafale sur le trio. L'homme de tête et un acolyte s'écroulent, fauchés

au milieu d'une phrase, tandis que le troisième se plaque contre la maison. Pas une mauvaise idée, songe Gib, mais bon, il a conçu les lieux et il est à l'aplomb. Il tourne le sélecteur sur « coup par coup » et tire une balle au sommet du crâne du mercenaire, qui s'affaisse et s'immobilise dans la mort.

Aussitôt une roquette traverse la clairière et explose avec fracas contre la porte, faisant voler les boiseries dans un nuage de fumée. Une autre s'écrase contre la façade à peu près à sa hauteur, le projetant au sol. L'étage supérieur a moins bien tenu le choc et la pierre s'est ouverte, dévoilant le ciel par endroits et remplissant le grenier de poussière. Gib descend rapidement examiner l'état de la porte. Les appliques de bois se sont fissurées sous l'impact, mais les battants en métal ont tenu le coup. Une troisième explosion retentit de l'autre côté, assourdissante, faisant trembler toute la maison de fond en comble.

Gib a une pensée pour Leah en se jetant à terre. Du plâtre tombe du plafond, mais l'entrée a tenu bon. Les barres passées en travers aident beaucoup. Les boiseries superficielles ont cette fois disparu, éparpillées dans le salon. Une bosse incurve dangereusement le métal vers l'intérieur.

Gib ouvre à la volée une meurtrière du salon et lâche une longue rafale à l'aveugle : quelques tirs crépitent en retour. Il referme le volet métallique pour éviter qu'un sniper ne l'ajuste puis remonte à l'étage.

Parvenu au sommet des escaliers, il halète. Plus l'habitude de tant d'exercice. Il ouvre un volet latéral, moins susceptible de recevoir un tir de roquette et duquel il a une bonne vue sur l'entrée.

« Le premier qui se pointe, je l'arrose », murmure-t-il pour lui-même, dans l'attente de l'inévitable.

Ils n'avaient pas prévu une telle résistance ni une porte si solide. Un élan de fierté parcourt le vieil homme. Ça, c'est du bel ouvrage. Toutes ces carcasses traînées ici, désossées, laminées et assemblées pour créer cette porte magnifique, habilement recouverte de bois. Ce n'est d'ailleurs pas la porte qui cédera mais les montants déjà secoués, les gonds fragilisés par les impacts répétés. Le métal continuera d'absorber, de se déformer, mais il tiendra bon, comme il a tenu tous ces siècles sans prendre une ride de rouille ni d'oxyde.

Foutus montants. Sacrée porte.

Le quatrième tir le prend au dépourvu. On ne peut pas anticiper un truc pareil. Cette fois la roquette, ajustée dans l'angle de la porte, traverse une partie du mur et explose, propulsant le coin supérieur du battant vers l'intérieur. Le bruit n'est pas le même, plus sourd, plus bref, dévastateur. Ils ont changé de charge, ce qui leur a pris un peu

plus de temps, mais la partie est gagnée.

Gib redescend au salon pour jauger la situation, qui s'avère pire encore que ses conjectures. Le battant arraché est au sol, offrant une ouverture carrée nette et sans obstacle.

Il remonte les marches, chacune plus pénible que la précédente. Canon dans le volet, attente. Un tir nourri crible la façade de la maison, les projectiles traversent le salon en bas, sous les pieds de Gib, qui sent les vibrations des impacts contre les murs. Quelques grenades, lancées de trop loin, rebondissent dans le jardin et élèvent un panache gris après une détonation étouffée. Une autre, propulsée au lance-grenade, dévaste le rez-de-chaussée. Le plancher gronde. Gib risque un œil à la meurtrière : les trois cadavres sur le perron ont été déplacés par le souffle des explosions successives, lacérés et découpés, mélangés aux débris de bois, de terre, de chaux, de pierre et de maçonnerie. Une seconde grenade déchaîne l'enfer dans le salon. Ils ne prennent pas de risques.

Il serre les dents. De sa position, il discerne des mouvements derrière les feuillages. Une silhouette se dessine à l'angle de la maison, une autre à l'opposé. Deux groupes ont fait le tour et sécurisé les autres façades. La silhouette guette les volets des meurtrières, mais il est difficile de l'extérieur, quand il fait jour, de déterminer si elles sont ouvertes ou fermées. Alors le tir nourri continue de défigurer la façade et la détonation de Gib passe inaperçue. Une silhouette s'effondre, terrassée.

Il lance à son tour une grenade à l'angle de la maison : l'explosion projette des milliers d'aiguilles dans tous les sens et un corps tombe peu après. Deux de moins.

Il court pour rejoindre les charges incendiaires de l'autre côté de la maison mais doit se jeter à plat ventre au milieu du couloir : les balles traversent les murs. Il revient en rampant à sa position initiale. Juste à temps pour cueillir d'une rafale deux hommes zigzaguant vers l'entrée. Le premier tombe et ne se relève pas, l'autre se replie mais l'a repéré.

« Fait comme un rat ! »

Il referme la meurtrière au moment où des balles s'écrasent de l'autre côté. Il se jette dans l'escalier et s'arrête sur les dernières marches menant au salon. Des fragments en tous genres remplissent la pièce ruinée. Gib ne reconnaît plus rien. Fin de monde. Toute sa vie éparpillée dans les esquilles de bois qui recouvrent le plancher. Même pas moyen de mettre le feu…

Il garde son canon pointé sur l'entrée et attend, calé dos au mur. Il devine les hommes cachés à droite et à gauche, prêts à donner

l'assaut. Quelques tirs dirigés vers l'intérieur arrachent au mur un peu de plâtre et de bois. Les balles s'espacent puis s'estompent. Ils tiennent les extérieurs.

Puis il le voit, petit point rouge qui se baladait sur son torse. L'impact le plaque contre le mur, son arme lui échappe, ricoche contre une marche et s'immobilise parmi les débris. Son esprit suit le même mouvement de tourbillon, chute en avant, mais son corps assis contre le mur se contente de racler un peu la pierre. Sa vue se brouille sur des silhouettes découpées à contre-jour.

Le monde se déchire et disparaît.



Adieu la vie.

Adieu Leah…

L'existence de Syn est au bout de leurs canons, mais ils ne tirent pas. Au lieu de cela, les deux troglodytes tressaillent : celui de gauche s'effondre en avant, une hache plantée dans le dos, celui de droite fait un demi-tour sur lui-même avant de s'écrouler, la gorge transpercée d'un trait de métal.

Le bourdonnement à ses oreilles évolue en halètement électronique continu.

Une, deux, trois formes sortent de la forêt et s'immobilisent dans une attitude d'attente improbable : des diasols. Leur squelette apparaît par endroits, aux jointures de caches mal ajustés ou disparus, métal bleuté aussi propre qu'au jour de sa fabrication. Ils portent des anneaux, des colliers, des parures, des pièces de tissu grossièrement nouées sur les flancs, le dos, autour des bras. Des cordons de cuir pendent aux extrémités, boursouflés de plantes séchées, de plumes et de queues en fourrure. La ressemblance avec les vieilles chamanes est frappante, mais les corps de métal, le regard aveugle de leur simulacre de visage ne trompent pas.

Syn a devant lui trois robots et ils viennent de lui sauver la vie.

L'une des créatures s'avance dans sa direction, retire sa hache du dos du troglodyte et la fixe à sa ceinture. Il croit rêver quand le robot lui adresse un petit salut de la main droite.

« *Salut à toi, Syn, désolé de ne pas avoir agi plus rapidement. Ack est encore en vie.* »

Il est foudroyé. Les paroles du diasol sont aussi nettes que s'il les avait prononcées, avec leur timbre, leur résonance particulière, mais

déposées directement à l'intérieur de son esprit. Les mots flottent encore… Ack ? Son loup effondré à ses pieds, mortellement touché. Il s'accroche à cet éperon de réalité pour se ressaisir.

« Ack ! »

Il se penche vers le loup étendu sur le côté. Les flancs se soulèvent faiblement : il respire. Le trou ouvert sur le côté s'est frayé un chemin à travers les parties mécaniques de l'animal. Syn plonge un doigt dans la plaie et le ressort poissé de liquide blanchâtre.

Ack ouvre un œil et tente de dresser son museau vers Syn, qui entoure la tête du loup entre ses mains et le caresse.

« Tu vas t'en sortir, mon loup. »

Il jette un regard désespéré aux robots.

« Vous êtes des machines… Vous pouvez le réparer ? »

Quelques longues secondes s'écoulent sur le masque inexpressif, puis la voix résonne à nouveau :

« *Oui, mais pas ici. Nous avons beaucoup de choses à nous dire, Syn.*

— Combien de temps peut-il tenir ?

— *Ses fonctions organiques ne sont pas touchées mais les centres moteurs sont atteints : il est incapable d'agir. Il pourrait rester des semaines dans cet étal, incapable de se nourrir, puis il mourrait.* »

Syn, accroupi en silence, passe ses doigts dans la belle crinière gris et blanc, effleurant les bandes synthétiques plus rugueuses. Autour, le sang des troglodytes morts forme une mare dans les replis de la pierre. Les trois robots fièrement dressés ne bougent pas.

« Pourquoi m'avoir sauvé ?

— *Il n'y a pas une seule réponse à tes questions. Elles sont liées. Nous te suivons pour te protéger.*

— Depuis quand et pourquoi ?

— *Depuis toujours et pour te protéger.* »

Une moue incrédule traverse les traits de Syn.

« C'est absurde. Et puis… c'est quoi, cet accoutrement ? Vous me protégez avec des haches et… des arcs ? » Syn désigne un arc rudimentaire dont la corde est un gros câble en métal. « Pourquoi vous n'avez pas des fusils et des mitrailleuses ?

— *Nous sommes des machines mais nous avons abandonné certaines technologies pour nous concentrer sur d'autres. Il n'y a pas une seule réponse à tes questions, mais un ensemble dont le réseau tisse une explication. Nous avons choisi de te défendre aujourd'hui et de nous dévoiler.* »

Une image apparaît dans l'esprit de Syn. Une ruine de l'ancien

monde qui se dresse au milieu de la forêt, d'une taille prodigieuse, presque sphérique, qui envahit tout le ciel.

« *Nous voulons le conduire là-bas.* »

Syn hoche la tête en silence. Le visage de Leah se dessine, il revoit ses lèvres un peu boudeuses. Il n'a pas vraiment le choix.

« Je viendrai, mais vous soignerez Ack. Et je dois faire une halte d'abord…

— *Leah.*

— Vous nous avez suivis tout le temps ?

— *Oui.* »

L'image des carcasses de robots jonchant le sol mêlées au corps des fouisseurs lui revient en mémoire.

« C'était vous !

— *Oui.*

— Vous avez déjà aidé des humains, alors ! Vous avez tenté de sauver les fouisseurs attaqués !

— *Oui, mais notre groupe a été détruit.* »

Syn secoue la tête.

« Je ne comprends pas. Je ne comprends rien… »

Il a l'impression de monologuer. La réponse effleure son esprit.

« *Tu comprendras, Syn.*

— Et votre magie aussi ? Comment pouvez-vous me parler sans ouvrir la bouche ni prononcer une parole ?

— *Cela aussi.* »

Il passe son fusil en bandoulière et charge Ack sur ses épaules. L'animal pèse son poids sur sa nuque. Sa tête balance contre son épaule gauche et il peut sentir la fourrure sur son visage, contre la peau de son cou. Il tient les pattes entre ses doigts pour le retenir.

« *Nous pouvons le porter, Syn.*

— Non. »

Il se met en marche résolument, laissant derrière lui les corps étendus des troglodytes et les hautes falaises de Sinna plongées dans l'ombre. C'est son fardeau, son loup, il le portera aussi longtemps qu'il le pourra.

Il s'engage dans la forêt et les robots lui emboîtent le pas. Hormis les branches qui cèdent parfois sous leur poids et les décorations qui tintent contre le métal, ils se déplacent silencieusement. Syn emprunte sans hésiter un sentier à peine visible, suivi de son étrange escorte. Il marche, le regard dans le vague.

Trop c'est trop, il y a un moment où il faut juste accepter ce qui se passe et avancer.

L'obscurité est complète.

Elle tourne l'embout et active la lampe surmontant le pistolet-mitrailleur. Un cône de lumière balaie les murs, le lit, la commode, cherche dans la paroi les interstices de la porte, sans succès. Elle éteint. Combien de temps durera son enfermement ? Un incendie va-t-il vraiment ravager la maison ? Un crépitement interrompt ses questions silencieuses. Elle tend l'oreille du mieux qu'elle peut, rongée par l'inquiétude. Sa panique s'accentue lorsque la première explosion retentit en haut. Un bruit sourd mais d'une violence extrême fait trembler les murs. Elle allume la lumière pour se rassurer, éclairant les volutes de poussière soulevées par les vibrations.

Nouvelle explosion, des fragments se détachent du plafond. Elle noue le foulard attaché à sa taille derrière sa nuque et l'ajuste sur son visage puis s'assoit contre le mur, recroquevillée.

Nouvelle explosion. Son cœur s'emballe et un accès de claustrophobie l'emporte. Elle va mourir enterrée et il n'y a aucun moyen de sortir… Aucun ? Elle rallume la lumière de son arme. La gaine de ventilation est fixée au-dessus du lit et cinq barreaux de métal permettent d'y accéder.

Les tirs étouffés retentissent sans relâche… Elle monte sur le lit puis escalade l'échelle vers le système d'aération. Grâce à une poignée, elle retire facilement le cache, qu'elle laisse retomber sur le lit. Elle introduit la moitié de son corps dans la gaine et l'éclaire. Plutôt rudimentaire, le tube étroit est garni de barreaux pour se hisser vers l'extérieur. La lampe éteinte, aucune lumière ne filtre d'en haut. La quatrième explosion la surprend dans l'obscurité et lui arrache un hurlement de terreur amplifié par le tunnel. De petits gravats tombent en pluie et se prennent dans ses cheveux. Nouvel accès de claustrophobie. Le conduit lui semble moins solide encore que la chambre secrète et elle recule, perd pied et chute jusqu'au lit, où son bras heurte le cache en métal. Il a beau être léger, la douleur est lancinante.

Elle maudit sa bêtise, son angoisse, son impatience. Le visage de Syn se dessine dans son esprit. Elle songe au loup. Même si la maison s'effondre, le loup la retrouvera. Accrochée à cette certitude, à la présence rassurante des malles pleines de vivres, elle cherche à tâtons son pistolet, le trouve, allume la lumière. D'autres explosions et la mitraille des armes automatiques. Elle remet le cache en place pour se donner quelque chose à faire, pour retrouver une contenance. Comparé à la ventilation, l'abri est presque rassurant.

Le silence soudain. Elle aimerait tant avoir une de ces caméras avec le moniteur pour savoir ce qui se passe dehors. Elle tend l'oreille au maximum, croit entendre des bruits ici ou là, rien d'évident. Aucune fumée ne provient du conduit, il ne doit pas y avoir le feu.

Leah s'assoit contre le mur et éteint la lampe comme si les ténèbres pouvaient décupler la puissance de son ouïe. Attendre et se figurer le pire. Contrer les horribles images qui défilent grâce à une espérance irrationnelle, au besoin de croire qu'elle s'en sortira.

Elle allait mourir, elle avait tout perdu et un homme lui a donné une deuxième chance. C'était il y a si peu de temps. Un monde qui disparaît, un nouveau qui s'ouvre aussitôt. Syn s'est donné à elle au-delà de son mystère et de sa puissante solitude, avec la confiance immédiate d'un enfant. Ils se sont donné l'un à l'autre le peu qu'ils possédaient. Elle était au bord de la vie, un pied là où marchent les morts, et il est venu. Elle ne va pas s'en aller aussi bêtement…

Sursaut. Un courant électrique tressaille dans sa colonne vertébrale. Là-haut. Elle se retourne et colle une oreille à l'endroit supposé de la porte ; elle perçoit d'abord sa propre respiration, les battements accélérés de son cœur. Il y a comme des voix qui s'interpellent. Elle rallume la lampe de son arme pour éclairer le mur. Il y a bien un interstice dans le mur et, sur la droite, un boîtier de commande. Sans doute pour…

Un fracas métallique retentit et une voix qui hurle : « Ne bouge pas, jette cette arme ! »

La lumière aveuglante provenant de la gaine de ventilation ne lui permet pas de voir celui qui s'est introduit par le conduit.

Paralysée de terreur et de culpabilité, elle sait à cet instant que si elle braque son pistolet, elle tombera déchirée sous les balles. La peur de la mort, la peur de vivre.

« Jette ton arme ! »

La voix est impérieuse. Elle serre l'arme avec une rage impuissante puis la jette devant elle. Le halo lumineux tournoie et s'immobilise, éclairant le cache de ventilation jeté à terre.

Les larmes salées tombent directement dans sa bouche ouverte sur un sanglot silencieux. Ses lèvres sont si étirées qu'on dirait un sourire, pense-t-elle avec un recul qui lui paraît inapproprié. Un sentiment de dissociation, l'impression de se regarder par-dessus sa propre épaule. Lorsque l'homme descend, repère et actionne le système d'ouverture de la porte, elle ne réagit pas, accroupie contre le mur, prostrée.

Un air chaud et humide parvient de l'intérieur de la cave.

« Eh ! Venez voir ce que j'ai trouvé ! »



Un voyage avec des diasols…

Syn a l’impression de rêver, mais le poids du loup sur ses épaules lui rappelle la réalité de la situation.

Les robots n’ont pas besoin de pauses pour manger, se reposer ou se soulager. Ils pourraient certainement aller plus vite, pourtant ils suivent sans un mot. En cela ils sont d’une compagnie parfaite. Syn décide de ne pas s’arrêter et de limiter les haltes. Il dormira plus tard. Lorsqu’il dépose Ack un instant pour boire, manger et détendre ses épaules, il observe ces étranges compagnons de route.

Il a déjà eu l’occasion d’en détailler quelques-uns alors qu’ils étaient à l’autre bout de son viseur ou de près en pièces détachées. Le temps a inscrit ses marques par endroits, au niveau des caches surtout. Ils ont été remplacés pour la plupart et portent des décorations. Certains tatouages apparaissent à l’œil nu, mais il sait qu’ils en portent d’autres, visibles suivant le spectre de la lumière ou les filtres qu’on superpose à l’œil. Une question lui brûle les lèvres mais il se retient de la poser. Ce n’est pas le moment des explications et il faut économiser son souffle.

Ces créatures lui donnent le vertige. Sont-elles vraiment aussi vieilles qu’elles le disent ? Contemporaines de la Longue Nuit ? Ont-elles rencontré leurs créateurs ? Évidemment, sinon qui les aurait fabriquées ? Un millier de questions se bousculent dans son esprit, il voudrait passer des heures entières à les interroger mais il faut rester vigilant, se remettre en route, hâter le pas. Sauver Ack d’abord ; le reste, on verra.

Ça ne lui coûterait rien de glisser un mot ou deux en marchant. Pourtant il sait à peu près combien il a abattu de robots déguisés avec ce genre de plumes et de colliers. Il n’y en a pas tant que ça et, la première fois qu’il est tombé sur un tel groupe, il a d’abord cru que c’étaient des hommes. Ils s’adonnaient à cette activité si singulière à observer chez des machines : creuser la terre pour en extraire d’autres robots. La loi de la forêt a frappé ; tuer ou être tué. Il n’a jamais donné à un diasol l’occasion de l’attaquer le premier. Ils sont trop rapides, trop précis. Il n’y a que la ruse qui convienne, et la furtivité absolue. Ils disent l’avoir toujours suivi… Ont-ils assisté à ses attaques sur les robots ? A-t-il déjà attaqué ceux-là mêmes qui voulaient le protéger ?

On dit que les diasols sont des machines, mais elles marchent et s’expriment comme les hommes. Qu’elles en aient les émotions et les

lubies ne l'étonnerait pas, aussi n'ose-t-il pas poser les questions qui refluent derrière ses lèvres. Pour l'instant, ils sont les plus incroyables alliés qui aient jamais parcouru la forêt.

Ils parviennent jusqu'à la clairière creusée de tombes surmontées de petites croix : le cimetière d'enfants du gâta de La Danseuse. Une pensée pour Dek l'effleure et il hâte le pas.

Parfois il se retourne car il n'entend pas les robots : ils sont là, calquant leur pas sur le sien pour produire le moins de bruit possible. Leurs yeux métalliques, petit point pour l'un, incrustation de verre noir pour l'autre, bande en relief pour le troisième, semblent s'égarer bien loin devant, au-delà de la forêt, au-delà du ciel qui commence à s'obscurcir.

« Nous y sommes presque, lâche Syn quand ils arrivent dans le coin de forêt de son enfance. Je vais continuer seul pour prévenir Gib et Leah de votre présence. Il ne faut pas qu'ils vous tirent dessus.

— *Nous attendons là, Syn.* »

Ils sont décidément très polis. Et cette façon de répéter son nom à la fin de chaque phrase…

Les robots restent à l'écart tandis qu'il poursuit sur le sentier. Les abords du domaine sont en mauvais état, les branches cassées, le terrain défoncé par endroits. Il examine les signes sur la terre et les écorces. Passage d'une troupe importante. Un mauvais pressentiment monte en flot acide dans ses entrailles. Il accélère le pas.

D'abord il y a l'odeur de poudre omniprésente. La façade de la maison grêlée d'impacts porte des traces de calcination. L'entrée est grande ouverte, défoncée. L'un des solides battants en métal gît en travers du salon qui n'a plus rien de reconnaissable : tout ce qui était contre les murs et au plafond a été arraché, pulvérisé, craché pêle-mêle par terre.

Au bas de l'escalier, Gib est assis face à l'entrée. Une rafale a arraché au mur un peu de pierre. Une balle a emporté l'œil droit du vieillard et une partie de sa tête. Son front ridé est étoilé de sang séché et de plâtre, ses traits tirés et livides, la paupière qui lui reste bouffie de mort. Un gros calibre a troué sa poitrine.

Dans un état second, Syn dépose Ack près de l'entrée et monte à l'étage pour inspecter les chambres, puis il redescend, enjambant le cadavre de Gib avec précaution. Les autres pièces sont en moins mauvais état mais tout a été renversé, jeté à bas, remué, emporté. La pièce de surveillance dissimulée a été vidée. À la cave, la porte de la chambre secrète est largement ouverte. Personne. Dehors il découvre des morceaux réduits en charpies de trois assaillants – il y a trois têtes. Sur le côté de la maison, deux tombes ont été creusées.

« Diasols ! »

Il a hurlé et sa voix réveille en lui une colère noire mêlée de tristesse qui va crescendo. Dans le salon, Gib semble l'attendre.

Les robots arrivent, se déplaçant avec rapidité.

« *La troupe est nombreuse, nous avons identifie sa direction*, fait le robot de tête.

— Il faut trouver le corps de Leah. »

L'un d'eux s'avance vers la maison, s'immobilise, et sa tête effectue des mouvements rapides de gauche à droite et de haut en bas.

« *Elle n'est pas là. Ils l'ont emportée.* »

Syn ignore comment il en est arrivé à cette conclusion, mais il n'y a aucune raison de ne pas le croire. Entre soulagement et douleur, urgence et répit, il retourne vers le corps de Gib et le hisse contre lui. Etrangement lourd.

En ressortant, il désigne les deux tombes d'un mouvement du menton.

« Ouvrez ces tombes et videz-les. Je reviens. »

Les diasols s'exécutent tandis que Syn contourne la maison, plié en deux sous son fardeau. Il creuse dans le petit potager un trou pour y enfouir le vieil homme.

Il le regarde une dernière fois dans le lit de terre puis le recouvre.

« Adieu Gib, salue mes parents. Je reviendrai. »

Il retourne dans la maison et traverse les pièces dévastées, y superposant ses souvenirs récents. Il monte à l'étage, dans son ancienne chambre d'enfant, et un haut-le-cœur le saisit. Dans la malle sous le lit, il prend trois grenades incendiaires. En revenant sur ses pas, les gravats crissent sous ses bottes. Les robots attendant en rang devant deux corps fraîchement déterrés. Les vêtements, l'allure : il reconnaît sans peine les couleurs d'un de ces villages itinérants. Des nomades que la guerre a improvisés pillards et assassins.

Le soleil s'enfuit derrière la forêt, oubliant une poignée de rayons orangés derrière lui. Syn dégoupille les grenades et les jette par la porte d'entrée forcée. Les détonations feutrées sont suivies du chuchotement du feu se propageant d'une pièce à l'autre. Syn se détourne du spectacle.

« Trouvez la piste ! » lance-t-il aux robots d'une voix grave.

Tous les mystères du monde attendront.

C'est jour de vengeance.

On la tire vers l'extérieur, elle se laisse entraîner dans ce cauchemar noir, absente.

Rien à faire. Tout est perdu.

La lumière qui aveugle, puis une haie de visages hirsutes et grimaçants. La maison est souillée d'impacts, éventrée, l'herbe rustique et accueillante couverte de gravats et d'hommes entrant et sortant du rez-de-chaussée, emportant ce qu'ils peuvent. Ils ont dans l'œil un éclat qu'elle reconnaît.

Elle est prête à en finir. Son bonheur n'était qu'un sursaut dont elle a profité du mieux qu'elle a pu. Les mercenaires finiront ce que les robots ont commencé.

Sensation de survol alors qu'on la ballotte d'un groupe à un autre, de plus en plus profondément dans la forêt en suivant le chemin du butin, jusqu'à l'intérieur d'une tente, devant une femme ridée aux joues pendantes couvertes d'un duvet de poils blancs. Elle l'observe : deux yeux noirs durs et intenses, frangés de sourcils poivre et sel. Sa chevelure est cachée sous un fichu.

Elle abat brusquement un sac sur la tête et les épaules de Leah en grasseyant : « N'excitons pas les convoitises avant l'examen ! »

Une corde longe les lèvres du sac, passée sous les aisselles et nouée dans son dos. Les bruits du monde sont étouffés, ça pue le chanvre moisi et la poussière. Des étincelles furtives de jour percent à travers la trame, impossible de distinguer autre chose que cette obscurité pailletée d'argent.

On la pousse, on la tire, on lui ordonne de s'asseoir, puis le silence. Son souffle trop pressé envahit l'espace confiné autour de son visage. Un répit pour se préparer à mourir, comme une dernière respiration avant de sombrer dans les eaux noires… Elle a déjà vu un condamné une fois. On lui avait mis un sac bien solide sur la tête, et puis le gros maillet s'était transmis de main en main pour que chacun lui assène un coup sur le crâne. Même après qu'il était tombé, la scène avait continué, jusqu'à ce que tous les hommes et les femmes du village soient passés. Les enfants observaient. Au bout d'un moment, le sac aux mailles épaisses avait pris une couleur brunâtre et la frappe avait rendu un bruit mou. Les coups ne semblaient plus aussi forts. Les vieux étaient venus en dernier et leurs gestes hésitants ressemblaient

davantage à des caresses d'adieu. On avait ensuite roulé le corps dans une natte.

Le souvenir ressurgit dans la nuit artificielle du sac, aussi vivant que ce jour enfui de son enfance. Vont-ils frapper sur sa tête jusqu'à ce qu'il n'en reste rien pour un crime qu'elle ignore ? Qu'a dit la vieille femme ? « Ne pas exciter la convoitise avant l'examen. » La perspective de cette horreur ridée soulevant sa jupe pour inspecter son intimité la révulse. Que se passera-t-il quand ils sauront qu'elle n'est pas vierge ?

Sa valeur d'échange baissera et, en attendant, elle servira. Ou plutôt ils se serviront. Son enfer durera jusqu'à sa vente ou sa mort. D'ici là, c'est du répit.

Elle se redresse, s'avance d'une vingtaine de centimètres mais s'immobilise, retenue par la corde qui lie ses mains dans son dos, nouée à un poteau ou un anneau au-dessus d'elle. Une vague hystérique éclabousse ses pensées. Elle revoit le visage de Syn, celui de Gib. Les corps de ses amis tombés près de ce lac il y a si longtemps et si peu de temps.

Syn. Son seul et unique espoir encore. Qu'il vienne, qu'il l'enlève d'ici. Fuir vers une oasis d'amour et de lumière. Fuir et s'aimer.

Ailleurs.

Catatonie.

Elle se réfugie dans le souvenir de ces jours, évoque et maintient l'illusion. S'ils sont terminés pour toujours, autant en garder la mémoire le plus longtemps possible.

Elle ne réagit pas quand on vient la chercher et qu'une poigne puissante la soulève pour l'asseoir sur un animal de trait et lui lier les mains à la selle. Elle ne s'intéresse plus au monde extérieur. À quoi bon ? Un jour ils mourront aussi. Elle ne précédera que de peu le reste de l'humanité. Mais avant elle revisitera en mémoire ce qui l'a grandie. Savourer ses souvenirs, souffrir le plus tard possible.

Ballottée tout un jour, courbée sur un animal dont elle ignore l'apparence, elle se gorge des plus belles images de son passé et sanglote peut-être. Des heures plus tard, la monture s'arrête. Agitation tout autour, qui la tire de ses pensées. Elle entend des acclamations, des cris de joie, quelques lamentations. Un temps assez long s'écoule avant que des mains ne délient ses attaches, puis on la soulève à nouveau pour la relâcher quand ses pieds touchent terre. Quelqu'un tire sur la corde et la conduit comme un animal aveugle. Le sol de terre est plat et mou. Elle comprend qu'on la fait entrer dans une tente lorsqu'elle doit enjamber maladroitement un rebord de toile. On défait la corde et retire son sac, tirant douloureusement les cheveux pris

dans le chanvre.

Leah cligne des yeux devant la lumière d'une torche. Elle devine une silhouette dans l'obscurité mais ne parvient pas à garder les paupières ouvertes plus de quelques secondes. « Demain, quand il fera jour, je procéderai à l'examen. Tu dormiras ici avec moi. Tu ne peux aller nulle part. »

La vieille l'observe sans rien ajouter, le reflet des flammes pétillant dans ses pupilles.

Leah frotte ses poignets douloureux. La peau à vif brûle et gratte en même temps. Elle n'a qu'une envie : plonger dans le sommeil ses membres ankylosés, son dos douloureux.

« Tu es vierge ? »

Elle n'hésite pas : « Oui. »

La vieille continue de la regarder sans ciller…

« Nous verrons ça demain. Tu dors là. »

Son doigt aux articulations déformées désigne un tas plus sombre dans un coin. Leah avance prudemment et s'étend sur une peau à même le sol dont elle rabat un pan sur elle. C'est doux malgré une odeur rance.

Ne plus être là.

Disparaître.

La lueur tombée du plafond la réveille. Un vague malaise s'installe dans son ventre puis l'étreint à mesure que sa situation crève l'oubli protecteur du sommeil. Pour un peu, elle se serait crue chez Gib.

Serrer les dents. Deux larmes aiguës et douloureuses réchauffent ses tempes. Elle écarte les peaux et s'assoit, frissonne.

Elle a dormi dans une tente de bonne taille en toile brune couvrant le sol et remontant vers le sommet en cône ouvert par lequel entre la lumière du jour. Impossible de s'enfuir par là, malgré la présence de mâts en bois supportant des sculptures. Au centre sont disposés deux seaux : un vide et un plein, ainsi qu'une étoffe rêche pour s'essuyer.

Elle est seule.

Elle risque une toilette rapide et superficielle. Elle se lave le visage, frotte ses mains et ses poignets striés de marques violacées. La corde a laissé son empreinte.

Ses vêtements sont souillés de poussière et de boue séchée. Elle les portait avant l'attaque, alors qu'elle était encore penchée sur la table du salon à décrypter le sens des antiques machines remontées du sous-

sol.

Un bruit feutré… Quelqu'un écarte la toile de l'entrée. L'horrible vieille est de retour, visible dans la clarté grise du ciel. Elle est presque aussi grande que Leah mais voûtée. Elle ne paraît pas tant âgée qu'usée. Ses cheveux secs et cassants, repliés en chignon grossier, sont emballés sans précaution dans un chiffon noir noué à la hâte. Ils ne sont pas gris ni même décolorés, on a juste l'impression que la vie s'est retirée, les privant d'élan naturel, d'éclat et de souplesse. Et ces rides… qui n'en sont pas.

Un sentiment atroce serre les entrailles de Leah. Les marques sont des cicatrices. Fines ou boursouflées, elles strient le visage de la femme du nez vers l'extérieur, dessinant sur ses traits une caricature de vieille femme. Ses yeux brillent d'une colère sauvage.

« Couche-toi là ! »

Ses mains aux articulations gonflées griffent l'air vers les pieds de Leah, qui s'allonge sur le dos, le visage tendu vers le ciel où elle puise un élan d'évasion. Son regard se perd dans la rumeur grise des nuages…

Les mains vigoureuses retroussent le bas de sa robe.

« Ecarte les jambes ! »

Syllabes crachées avec brutalité. Un sentiment mêlant honte et humiliation la submerge, accentué par la position soumise et inconfortable, renversée et offerte au regard méprisant. Les bords de sa robe sont remontés sur son nombril et deux doigts calleux écartent ses lèvres.

« Foutue menteuse ! »

On la souille, on crache sur son âme. Elle se redresse à demi, mais un coup au visage la renvoie à terre. La fausse vieille à la face en creux et en bosses se relève et sort. Leah redescend sa robe jusqu'aux mollets et s'adosse à l'un des mâts. Elle attire contre elle la peau dans laquelle elle a dormi. Sa lèvre inférieure crevée gonfle et saigne.

Elle aperçoit entre les pans du rideau une mêlée confuse en demi-cercle.

« Elle n'est plus vierge ! »

L'assistance se répand en braillements confus auxquels la femme répond d'une voix éraillée : « Qu'on la couse ! »

L'exclamation, reprise en chœur par un certain nombre de voix, plonge Leah dans l'effroi. Le rideau mal refermé dont les pans bâillent sur fond de foule en délire est tout ce qui la sépare de son supplice.

Elle lève les yeux vers le bout de ciel argenté et distingue une ombre dépassant du mât à contre-jour. La surface de bois est gravée

de sculptures de plus en plus nettes vers le sommet où saille une décoration en demi-lune, comme la corne d'un animal fabuleux, qui doit servir à l'occasion de crochet à suspendre. Leah se redresse et passe une main le long de l'arête.

Sa décision est immédiate.

Elle s'empare du seau vide, le maintient en l'air un instant et frappe de toutes ses forces sur le crochet, qui casse dans un claquement sec et rebondit par terre. Elle ramasse l'éclat recourbé et le serre entre ses mains comme la promesse d'un peu de haine. Elle l'enfoncera dans la gorge du premier qui essaiera de la coudre.

Plutôt la mort. Elle ira au-devant de son sort et le provoquera si nécessaire, mais elle ne servira personne. On lui a tout pris, elle ne donnera rien : ni satisfaction ni rentabilité.

Qu'ils entrent, qu'ils approchent. Elle presse contre son ventre la demi-lune de bois si acérée et dont la base épouse parfaitement la courbe de sa paume. Elle fixe son regard sur l'entrée menaçante dont les pans de cuir ondulent sous le souffle irrégulier du vent. Une odeur de viande grillée entre dans la tente et, malgré la situation, elle salive. Un coup de langue sur sa lèvre pour avaler un peu de sang.

Elle est prête à se battre et à mourir.

///

Les capteurs ont intercepté le signal perdu au milieu du labyrinthe d'informations traversant la forêt en continu. La vague de bits et son encryptage caractéristique ont interrompu toutes les routines : la créature s'est mise en marche en suivant le flux des données, profilant sa silhouette noire entre les arbres avec rapidité. Quelques kilomètres suffisent pour une triangulation précise. La cible ne bouge pas, mais elle est loin. La proximité des robots et des humains ralentit sa marche et l'oblige à de nombreux détours. Elle doit s'enterrer par deux fois. Nouvelle triangulation, l'émission est en mouvement. Quelques kilomètres encore donnent une direction. La chose réoriente sa trajectoire à mesure que les salves d'informations atteignent ses antennes. Elle est à mi-chemin quand le signal s'immobilise enfin.

Au cours de la nuit, elle arrive aux abords d'un campement. L'émetteur est entouré d'humains, mais la chose n'a aucun mal à se faufiler au milieu d'eux et à s'enterrer. Ils sont une centaine : hommes, femmes et enfants. Ils disposent d'armements lourds. Méfiance.

Attendre et observer.

Là-haut, le signal continue son ronronnement syncopé.

///

Un pan écarté, une jambe pénètre dans la tente. L'homme est grand et mince, ses membres secs. Son front est grêlé de petits trous ronds, ses paupières tombantes. Un sourire qui en dit long tord ses joues.

« C'est moi qui t'ai trouvée. »

Il prononce le « r » d'une étrange manière, à moitié roulé, à moitié mouillé. Il avance d'un pas.

« On va être ensemble avant qu'ils te referment. Tu connais, hein ? T'as déjà fait, hein ? »

Ses yeux brillent et ses narines se dilatent à mesure qu'il parle. Leah n'a pas bougé, toujours assise dos au mât, les mains passées autour de ses jambes repliées contre elle.

« Alors tu dis rien ? Tu es plus jolie maintenant que dans le noir, hein ? »

Ce pourrait être un autre, elle ne le reconnaîtrait pas.

« Je t'ai entendue dans le tunnel. Tu criais, hein ? Tu avais peur. Tu ne vas pas crier, hein ? »

Parvenu à sa hauteur, il s'accroupit. Il ne porte qu'un ample pantalon de toile bouffant et une chemise entrouverte. Il passe une main dans les cheveux de Leah.

« On va faire pendant qu'ils mangent. Couche-toi ici. »

Leah ne bouge pas.

« Tu veux pas, hein ? C'est pas grave. »

L'homme la saisit brusquement par les épaules pour la renverser sur le côté avec l'intention de s'appuyer de tout son poids sur elle. Elle frappe alors de toutes ses forces, si fort que le coup prend trop d'amplitude. La pointe de bois s'enfonce de quelques centimètres dans la hanche de l'homme, qui lâche prise dans un cri. Elle se jette vers la sortie mais son agresseur lance un coup de pied entre ses jambes : elle s'effondre tandis qu'il se redresse, fou de rage, en arrachant le morceau de bois de sa blessure.

« Tu vas avoir mal ! »

Leah rampe vers la sortie mais les mains l'agrippent et la jettent à l'opposé de la tente.

« Maintenant tu vas… »

Il s'interrompt et lance un long regard ahuri derrière Leah. Elle relève la tête et voit passer à travers la toile de tente fendue une

silhouette silencieuse, ombre de cauchemar tressée de câbles noirs entrelacés.

La chose s'immobilise devant eux et des grappes d'yeux clignent à tour de rôle.

Ils savent exactement ce qui les observe : la pire incarnation de la mort et de l'horreur, un épouvantail, ce monstre qui souffle une crainte viscérale sur les légendes murmurées au soir, à qui on attribue le pire sans jamais l'avoir contemplé… Tétanisés de peur, redevenus des enfants, il ne leur reste qu'à danser la chorégraphie de la terreur avant de mourir. Leah sent ses cordes vocales vibrer d'un hurlement inarticulé et elle essaie de ramper à reculons vers la sortie.

« Oh, c'est quoi, hein ? »

En trois mouvements à peine esquissés, l'épouvantail sectionne les deux bras et la tête de l'homme, dont les mâchoires claquent en tombant. Le corps s'affale dans une gerbe de sang. Le monstre se tourne vers Leah, fond sur elle comme un oiseau de proie et se fige à quelques centimètres.

Une voix s'élève alors, un cliquetis enroué issu du fond des âges et de la machine, des paroles humaines dont les mots incompréhensibles s'alignent suivant une grammaire ancienne :

« Citoyenne, je vais nettoyer le camp de la présence ennemie. Quand ce sera fait, rejoignez la task la plus proche figurant sur votre PDA. La RLMU vaincra ! »

Les pans de la tente se soulèvent sur la fausse vieille qui entre en trombe. Elle est à peine à l'intérieur que la créature tranche ses pieds à hauteur des mollets dans un balayage de câble aiguisé. Ensuite, elle pulvérise son corps. Littéralement. Le sang se répand en nuage tandis que les morceaux rebondissent sur les murs de toile et par terre.

Sous les yeux d'une Leah paralysée, la créature ondule vers la sortie…

///

Les autres humains du campement commencent à converger vers la tente et forment un demi-cercle. Simulation : elle lance ses câbles, chacun décrit une demi-ellipse avant de retrouver sa position initiale. Un corps tombe à chaque fois. C'est trop lent, trop dangereux. Le mode furtif n'est plus assez efficace.

Extermination.

Les hommes se rapprochent, horrifiés et fascinés, pointant des armes vers l'apparition. L'épouvantail tend ses câbles à l'extrême, ses

épaules se dilatent, son corps se gonfle. Dans son dos se déploie l'étendard de mort comme une aile noire et immense. En quelques instants, la taille de la créature a doublé. Ses bras s'ouvrent en deux et se démultiplient, s'allongent, les membres pendants se rigidifient. Le haut du corps entame une lente rotation. Le brusque afflux de liquide hydraulique dans les parties inutilisées depuis si longtemps provoque des fissures et des ruptures dans les microcanaux : le liquide blanc gicle et goutte aux extrémités gonflées qui commencent à tournoyer de plus en plus vite. Devant cette métamorphose, la masse des hommes ondule et recule.

Les câbles battent l'air furieusement et happent têtes, épaules et corps dans un rotor infernal. Les membres tombent, les viscères se mélangent, les corps s'entrechoquent mollement dans l'herbe tandis que des tirs éclatent dans l'air ensanglanté.

///

Extermination.

La chorégraphie est précise, le parcours calculé, optimisé pour tuer le plus de gens en limitant les déplacements.

En cinq secondes, tous les guerriers sont morts. L'épouvantail élargit son cercle de mort aux tentes voisines, à tout le périmètre du camp. Beaucoup de femmes et d'enfants. Quelques personnes âgées. Des blessés aussi.

Le mode extermination active d'anciennes banques de données. La dernière fois remonte à si longtemps. La guerre était saturée de messages radios en ce temps-là. Les choses ont changé.

C'est une vieille machine et il y a trop longtemps qu'elle n'a plus dépensé autant d'énergie en si peu de temps – le mode furtif est économique. Le dernier humain en vie est cette femme toujours dans la tente, un peu choquée mais vivante. Autour de son cou la balise ronronne sa farandole rassurante de bits, seule dans un océan silencieux de données. La moindre vie est dangereuse. Il y a trop de manières de donner la mort à la chair. Tout est danger. Extermination.

L'épouvantail se jette sur le petit mulot qui s'apprêtait à sauter dans son terrier. Les parties du gros hibou coupé en deux tombent de part et d'autre de la branche. Les formes de vie défilent dans les scanners poussés au maximum de la chose qui charge et découpe. Dans la forêt, les senseurs ont repéré une multitude de traces, et la plupart convergent, dessinant en plan comme une grosse flèche.

La chose poursuit son ballet de mort accéléré, massacrant tous les animaux sur son passage, dans la direction de toutes ces directions.

///

Un camp. Les robots ont vu juste. Les sens de Syn sont en alerte, prêts à tout… Mais pas à ça. Ce qui frappe d'abord, c'est l'odeur. Un air lourd, chargé d'un parfum métallique.

Sang.

La foret alentour est absolument silencieuse.

Syn a confié Ack à l'un des robots et le petit groupe s'engage entre les tentes. Des corps partout, démembrés, mélangeant intérieur et extérieur.

Il recule d'un pas, suffoqué par la puanteur des viscères ouverts et du flot de sang dans lequel ils pataugent. Il ne peut retenir un vomissement au milieu des restes humains. Le goût acide de la bile dans sa bouche et son nez couvre un peu l'odeur abjecte. Il protège ses narines de son mieux avec un tissu et envie pour la première fois les robots.

« Leah ! hurle-t-il d'une voix rauque.

— *Ici !* » fait un robot. Le pan d'une tente circulaire s'entrouvre et Syn voit Leah sortir en titubant, une main sur la bouche. Son visage et son vêtement sont écarlates. Sans plus de précautions, il court vers elle et la serre fort entre ses bras.

« Tu n'as rien ? »

Elle ne répond pas et s'accroche à lui à l'étrangler, à l'étouffer. Elle pose sa bouche contre sa poitrine et hurle un cri étouffé puis un autre. Et les larmes. Et tout ce que les mots ne peuvent exprimer.

Seuls, sales, au milieu des morts.

À l'horizon, le soleil a presque disparu, quittant le ciel sans laisser de trace. Le ciel assombri retire au monde ses couleurs, confond les corps mutilés dans une pénombre bleutée.

Puis les yeux de Leah s'écarquillent d'horreur en apercevant les trois robots immobiles.

« Ne crains rien, Leah, ce sont des amis. C'est dur à croire, mais ils m'ont sauvé la vie. Viens, partons d'ici. »

Le couple, appuyé l'un contre l'autre, foule le tapis de cadavres jusqu'à la sortie et quitte l'enceinte morbide, retrouvant la forêt tracée d'ombres par la nuit. Non loin coule une rivière au bord de laquelle ils quittent leurs vêtements et, malgré la fraîcheur naissante, s'assoient dans l'eau l'un contre l'autre.

Il n'y a pas de mots quand la mort a frappé si près.

Il n’y a rien à dire.

Seules dépassent du courant leurs épaules et leurs têtes. Un rocher sert d’appui, les fesses posées sur les pierres lisses et arrondies du fond. Dans la nuit, dans l’eau, ensemble. Ils laissent l’onde les nettoyer et tout emporter. Ils se frottent mutuellement, se caressent puis font l’amour lentement. Elle est l’eau, il est la terre. Ses mèches rousses dansent au gré du remous, sa peau claire luit dans l’obscurité qui les entoure.

Ils sont à nouveau ensemble. La mort et la vie ont encore dansé.

Ils ressortent grelottants, se sèchent de leur mieux dans une couverture en coton, s’habillent à la hâte et rejoignent les robots, qui ont allumé un feu. Ils s’assoient et Syn tend une outre d’eau à Leah.

Elle boit longtemps en fermant les yeux puis lâche le goulot pour reprendre son souffle. Syn déballe quelques provisions : une pièce de viande séchée à la croûte incrustée d’herbes aromatiques, un pain de seigle, du fromage de chèvre racorni : un festin. Ils mâchent en silence, observant les étoiles qui s’allument entre les feuillages.

« Ce que j’ai vu là-bas… »

Son regard passe de Syn aux robots assis autour d’eux, immobiles.

« Prends ton temps. »

Elle passe la main dans ses cheveux encore humides et soupire. Elle parle comme si elle était en transe, sans ouvrir les yeux.

« Ils sont arrivés et Gib les a vus trop tard. Il m’a cachée dans le souterrain, mais ils ont réussi à me trouver. Je n’ai rien vu du combat. Ils m’ont emmenée ici. Des mercenaires, sales, puants, violents. Ils… Ils voulaient me coudre ! » Ses yeux s’ouvrent d’un coup, brillant à la lueur du feu. Son regard intense puise l’énergie des flammes.

« Un homme a tenté de me violer, mais je l’ai blessé, et… la chose est arrivée. »

Coup d’œil aux robots.

« Un épouvantail, immense et noir, avec des tentacules partout, et il m’a parlé… Je n’ai rien compris… Je crois qu’il voulait… me protéger. Il a tué tout le monde. D’abord l’homme, puis le reste du camp, en quelques secondes. Mais il ne s’est pas arrêté et il a continué de tourner sur lui-même en attaquant les animaux. Il est parti comme ça, zigzaguant comme un fou…

— *Il est parti vers Sinna*, fait l’un des robots.

— Sans doute, répond Syn.

— Quoi ? demande Leah.

— *Elle ne peut pas nous entendre*, ajoute le robot.

— Tu n'as pas entendu ? »

L'inquiétude déforme les traits de la femme.

« Entendre quoi ?

— Le robot.

— Non. Je n'ai rien entendu.

— Ils me parlent, je les entends directement dans ma tête. Il dit que l'épouvantail se dirigeait vers Sinna.

— *L'épouvantail est entré en mode extermination*, précise le robot. *Si on ne l'arrête pas, il détruira toute la vie de cette forêt, peu importe le temps que ça lui prendra. »*

Syn soupire et caresse le visage de Leah.

« Il y a tant à dire et si peu de temps. Juste après mon départ, j'ai croisé Dek. Il a rejoint les forces de Méandre qui s'apprêtent à combattre les troglodytes. Je suis allé à Sinna, ça a mal tourné. Ils m'ont emprisonné, je me suis échappé, mais une patrouille a failli me tuer : alors ces robots sont intervenus et m'ont sauvé la vie. Ack… » Il regarde l'animal que l'un des robots a déposé auprès du feu. « On lui a tiré dessus. Il est en vie, mais ses circuits ont été touchés et il est paralysé. Ils disent qu'ils peuvent le soigner. Je suis allé directement chez Gib, mais… tu imagines ce que j'ai trouvé. Je l'ai enterré.

— Comment vous m'avez trouvée ?

— Grâce à ça. » Syn désigne le pendentif noué autour du cou de Leah. « C'est un émetteur. Ils parviennent à capter son signal de très loin. »

Le visage de Leah change d'expression.

« Le dernier cadeau de Gib. Il m'a sauvé la vie.

— Oui.

— Et eux… pourquoi t'ont-ils défendu ?

— Je ne sais pas. Ils disent qu'ils vont tout expliquer, mais que c'est très long. Il faut les suivre vers une sorte de temple loin d'ici.

— Je peux venir aussi ? »

Sur ces mots, le robot qui semble le chef s'assoit en face d'eux. Les flammes projettent sur sa poitrine métallisée des éclats irisés incertains.

« Bien sûr.

— Il dit que oui.

— Il ne peut rien expliquer ici ?

— *Non,* dit le robot.

— Il ne peut pas. J'aimerais aussi comprendre mais, pour ça, il

faut se mettre en route.

— Ils ne peuvent pas arrêter le monstre en attendant ? Ce sont des diasols…

— *Nous ne sommes pas assez puissants. Si nous voulons le stopper, il faut partir sans tarder*, répond le robot, dont Syn rapporte les paroles.

— Alors partons.

— Tu es sûre ?

— Certaine. Je ne veux plus fermer les yeux. Je veux te voir, rester contre toi. » Elle sourit enfin.

« *Elle a raison, et il faudra avancer vite.*

— Nous sommes prêts, lance Syn à l'adresse des robots.

— *Nous allons servir de montures : mes deux compagnons changent de forme. »*

Leah jette à Syn un regard interrogateur.

« Ils vont servir de montures. »

Les deux robots qui étaient à l'écart jusque-là s'approchent à quatre pattes. Leur dos s'est creusé en une selle rudimentaire et au niveau des omoplates saillent deux tubulures où s'accrocher.

Le troisième robot soulève leurs sacs.

« Je porterai vos bagages et Ack. »

Syn et Leah montent avec hésitation sur le dos des robots, enjambant l'armature de métal avec précaution.

« *Tenez-vous bien.*

— Accroche-toi aux montants, crie Syn à Leah. En avant ! »

Les robots démarrent puis accélèrent. Leurs corps ondulent à peine d'avant en arrière tandis que les membres métalliques s'activent de plus en plus vite dans une course folle au cœur de la forêt. Les arbres filent à toute allure dans l'obscurité.

Ils accélèrent encore. La nuit et la forêt leur appartiennent et tournoient autour d'eux : rien ne peut les arrêter.

Les deux armées sont rangées face à face en ligne de bataille. Les pourparlers ont eu lieu presque chaque jour jusqu'à définir un temps et un lieu. Ici, dans la clairière des Arsilles.

Aujourd'hui.

Comment concilier ceux qui craignent le jour et ceux qui ont peur de la nuit ? Il ne reste qu'un temps de limbe, entre chien et loup. La fin d'après-midi, après que le soleil a suffisamment glissé pour qu'un éclat ne risque pas de se détacher, quand il fait assez jour pour que les diasols ne sortent pas ; mais quel démon serait assez fou pour interrompre une guerre ?

Dek et Eilly échangent ce même regard qui a précédé chacune de leurs batailles nocturnes aux abords des falaises de Sinna. La mort frappera : qui de nous deux, qui d'eux ? Dek gratte la croûte qui s'est formée sur l'entaille de son épaule… Sans Eilly, il aurait pu y passer. Elle aussi d'ailleurs. Un sourire flotte entre eux tandis qu'ils échauffent leurs muscles en prévision du combat.

Les deux parties ont défini et accepté les règles : les armées s'affronteront en mêlée, les survivants l'emporteront.

Pas de mitrailleuse ni d'artillerie. Pas de long conflit épuisant les deux peuples. L'objet du litige est conduit derrière les lignes troglodytes : les femmes enlevées à Méandre, attachées les unes aux autres, se dressent sur la pointe des pieds pour tenter d'apercevoir leur conjoint, leur père ou leur frère de l'autre côté du champ de bataille. Pour s'encourager et ne se laisser aucune possibilité de perdre, les troglodytes ont installé leurs femmes et enfants derrière eux sur des chariots. Tout gagner dans une seule bataille, ou tout perdre.

Les deux camps attendent le signal de deux anciens assis face à face au centre de la clairière. Lorsqu'ils commenceront à se battre, les hostilités débuteront. Pour l'instant, ils jouent aux dés.

Dek détend ses membres et examine les compagnons qui l'entourent. Il aime le petit groupe avec lequel il a fait le coup de feu. Une solidarité née de la confiance du jeu de la vie et de la mort. Il se sent en sécurité avec eux et eux avec lui. Surtout le grand, avec sa longue serpette. Il taille comme personne et, plus que tout, il fait un merveilleux bélier et un bouclier magnifique quand on s'abrite derrière. Le plus aléatoire, ce sera les projectiles. Quand ils courront

les uns contre les autres, les fusils et les pistolets entreront en action. Ils ne sont pas interdits. Au corps à corps, les flingues feront des ravages jusqu'à ce qu'ils tombent à court de munitions.

Dek a accepté un petit revolver qu'il a glissé dans son dos. Ne négliger aucun avantage.

Tant que les deux vieillards s'amusent au milieu, il ne se passera rien. Tout a été codifié : l'un va d'abord accuser l'autre d'avoir triché. Le troglodyte, mis en accusation, se mettra à l'insulter, l'autre répliquera, puis ils se taperont dessus. Encore deux bonnes heures. Chacun les met à profit suivant son caractère ou ses croyances. Des tentes ont été dressées à l'arrière, dans lesquelles les hommes ne cessent d'entrer et de sortir. De temps à autre, une femme en sort toute nue et en sueur, se rince l'entrejambe, boit ou mange quelque chose, rit avec une autre et retourne à l'abri des regards.

De petits autels ont été dressés n'importe où, auxquels on se recueille une demi-seconde ou depuis le début de la journée ; le plus pittoresque est l'enveloppe extérieure d'une antique bombe. Certains se reposent, d'autres boivent pour se donner du courage. Énergies qui éclatent, impatience du combat, excitation non contenue, il y a même une bagarre. Dek et Eilly préfèrent assouplir leurs articulations, comme d'autres autour. Ils sont prêts, excités, effrayés, galvanisés.

La foule vaut le détour, bardée de toutes les protections imaginables, de la nudité tatouée aux fourrures ficelées de la tête aux pieds. Il y en a même un recouvert de métal, une grosse masse dans chaque main.

Et les inévitables provocations. On s'invective à distance, on montre ses fesses ou son sexe avec des gestes obscènes.

Les plus dangereux sont les calmes qui observent ce qui se passe. Des tactiques sont élaborées dans l'ombre. On place les nerveux devant, qui attirent l'attention avec leur danse de Saint-Guy, tandis que les forces sont évaluées, les faiblesses analysées, les groupes d'assaut disposés en fonction de l'ennemi, le plus discrètement possible. Malgré l'apparente anarchie, en dépit de l'individualisme forcené des combattants, les troupes sont préparées minutieusement, les stratégies vues et revues, critiquées, corrigées, repensées. Les deux camps ajustent en permanence leurs forces, repositionnent leurs unités en fonction des mouvements de l'autre, essaient de cacher leurs avantages, de montrer de fausses faiblesses, de placer un joker ici ou là, d'anticiper tout ce qui pourra donner un atout dans la bataille. Qui sait ce qui fera vraiment la différence quand les troupes parviendront au contact ? Les troglodytes sont petits, bien équipés, organisés et motivés, et ils disposent de quelques mercenaires. Ceux de Méandre en ont davantage au détriment de la cohésion, leurs équipements sont

dépareillés. C'est une horde contre un ensemble de meutes.

Dek et Eilly s'embrassent fougueusement. Peu de mots sont échangés. Les paroles sont des incantations qui disent cette énergie farouche parcourant ceux qui vont donner la mort ou mourir. Il y a de la magie dans les dessins tracés sur le corps avec un peu d'argile ou le sang d'un animal. Il y a de la magie dans ces colliers sculptés dans l'os, accrochés à la crosse d'une vieille arme. Il y a de la magie dans l'ivresse guerrière. Seuls importent la perception et ce qui l'accroît : le regard, l'ouïe et l'odeur permettent de vivre et de tuer. La rapidité du geste, la réaction pure, l'instant.

Alors on affûte et on attend.

On attend et on affûte.

On s'observe des deux côtés, on se prépare. On regarde avec attention deux vieux assis dans l'herbe jouer aux dés.

Passé l'euphorie de la première heure, Syn et Leah ont tenu de leur mieux, agrippés au dos des robots, luttant contre les paupières tombantes du sommeil ; ils se sont endormis quelquefois, bercés par la cadence rapide de la course. Ils terminent l'ascension d'une petite montagne coiffée de pins dont les aiguilles brillent dans les premiers rayons de l'aube. Les robots s'arrêtent quelques secondes au sommet. Des nuages enflammés s'étirent à l'horizon, or bleu et rose, ombre pourpre qui joue avec la lumière naissante. Une vallée bordée de collines basses sinue juste en bas, au bout de laquelle s'étale la forme ronde et massive d'une ruine antique.

Syn prend conscience de l'immensité de la construction par rapport aux arbres qui semblent réduits à un tapis d'herbe drue. La masse allongée se profile, énorme coquille noire dont les détails s'effacent à cette distance. La réalité croise enfin les légendes tressant le monde de la grande forêt.

Le sanctuaire des robots, au cœur du territoire diasol.

Un mélange de peur, d'excitation et de fierté embrase Syn, qui jette un œil à Leah. Elle est absorbée dans la même contemplation. Ses cheveux roux encadrent un visage où se mêlent la fascination et la crainte.

Les robots se remettent en route, dévalent un flanc montagneux dangereusement incliné, slalomant entre les arbres aux troncs contournés. Quelques trilles résonnent dans les frondaisons et l'air se charge d'odeurs humides réveillées par la chaleur du soleil : humus, écorce, senteur puissante des épineux. À mesure de leur progression, la silhouette arrondie du sanctuaire semble se dilater dans le ciel qui s'éclaircit.

Le bourdonnement familier aux oreilles de Syn en présence des robots s'amplifie et se déforme en une sensation nouvelle : c'est comme s'il entrait dans une grotte aux parois moites, susceptible de transformer le moindre bruit, de le démultiplier jusqu'à en troubler l'origine et la texture. Un étrange silence de fond superposé aux bruits de la réalité, la mise en abîme de son audition, comme la possibilité d'un son fractal. Une portée vierge qui attendrait une note pour entrer en résonance.

Cette impression d'abord fugace s'impose et l'envahit, déstabilisante au possible. Comme si d'une seconde à l'autre pouvait

surgir dans sa tête un hurlement ou une vrille qui le rendrait sourd ou pire, le tuerait sur le coup.

Pas d'inquiétude, Syn, viens tranquille.

Voix suave, grave, aux accents familiers. Les mots ont courbé l'espace silencieux de son esprit, dégageant des formes harmonieuses et apaisantes. Leah n'a rien entendu, tournée vers le sanctuaire.

Cela ne venait pas des robots. Idées imprimées dans sa tête, directement, associées à des émotions tranquilles… Ne pas s'inquiéter, alors que tout conspire ces dernières heures à éveiller sa curiosité et son anxiété.

Se laisser aller. Observer. Déceler.

Ils empruntent un chemin étroit qui les conduit au pied du sanctuaire, jusqu'à une entrée en demi-lune sous le nouvel horizon dessiné par la masse de l'édifice, bien haut au-dessus de leurs têtes. De près, les murs sont lisses et noirs, parcourus de formes indistinctes ressemblant aux assemblages couvrant les corps des robots. Ce que Syn prenait de loin pour un portail monumental s'avère une écorchure démesurée, un sourire effrangé de dents tordues, fondues, une faille ouverte dans le métal sur des ténèbres profondes.

Et, au-dessus, des lettres : IGNIS.

Le premier « i » a décalé sur le métal son jambage en longue traînée, avant-garde des caractères qui suivent peints en blanc.

Et il comprend.

Ce n'est pas un temple. Il n'a pas sous les yeux quelque ancien édifice mais une machine gigantesque. Des images se forment, issues de ce maelström de sensations imposées à son esprit.

Une vision ahurissante…

Le soleil, mais sur fond de nuit étoilée. Une nuit étrange, plus brillante et plus obscure… *L'espace.*

Suspendu au milieu de l'obscurité, un monde rond, couvert de nuages traversés d'étendues bleues, vertes et grises. *La Terre.*

Le gigantesque vaisseau glisse sans bruit, tendu sur un faisceau lumineux qui le pousse en avant… *On voyageait dans l'espace, Syn.*

La vision et la voix reculent aux confins de son esprit.

Les robots se sont arrêtés et Leah l'observe avec attention.

« … ends ? Tu m'entends, Syn ? »

Son regard retrouve la réalité.

« J'ai vu… J'ai une vision de ceci. C'est… une machine. Pour voyager dans le ciel, Leah, posée ici depuis si longtemps…

— Une machine ?

— Une machine immense. La plus grande jamais construite par les hommes. »

Elle se retourne vers le vaisseau et écarquille les yeux.

« *Vous pouvez mettre pied à terre »,* annonce le robot, qui dépose leurs bagages à côté d'un feu allumé à leur intention. Ils descendent et soulagent leurs jambes engourdies.

« *Nous emmenons Ack pour le soigner. Reposez-vous jusqu'à ce soir, mais n'entrez pas encore. »*

Syn transmet les recommandations à Leah et les regarde disparaître dans la brèche qui s'ouvre sur le flanc du vaisseau, déchirure tordue d'obscurité.

Ils étirent leurs muscles douloureux puis s'assoient côte à côte, se réchauffant autour du foyer. Ils sont épuisés. Si l'aube s'est installée dans le ciel pour de bon, la fatigue et le ronronnement des flammes ont raison d'eux. Ils s'endorment l'un contre l'autre, enlacés sous la garde vertigineuse de l'immense sanctuaire.

Ils se réveillent au milieu de l'après-midi. Syn découvre que l'énorme vaisseau a étendu son ombre sur leur sommeil toute la journée. À l'approche du soir, les rayons du soleil s'invitent et éclairent l'entrée de face. Une grille a été déposée sur le feu toujours allumé et des tranches de viande sont en train de cuire. Ils s'assoient et regardent les côtelettes rôtir à mesure qu'elles dégorgent des filets de graisse qui crépitent.

Autour d'eux, cinq robots disposés en demi-cercle les observent.

Ils paraissent moins menaçants assis. Ils ont mis un peu de distance pour ne pas les importuner et, curieusement, ils ne semblent pas tant les veiller que vouloir profiter de leur présence. Il y a comme de la révérence ou de la curiosité, si ces mots s'appliquent à des machines.

L'une d'elles, un modèle qu'ils n'ont pas encore rencontré, a une allure singulière. Son torse et ses membres sont protégés par des caches qui imitent les rondeurs des muscles humains. Les proportions sont correctes jusqu'à la tête, qui s'éloigne totalement des standards organiques : un tambour surmonté de deux tubes verticaux hérissés de capteurs. L'un des membres se termine en pince avec laquelle il saisit deux tranches de viande et les dispose sur une assiette en bois.

« Merci, dit Leah en prenant le récipient entre ses mains.

— De rien, madame. »

Le robot a formulé des paroles audibles pour Leah, qui le regarde,

sidérée.

« On a pensé que ce serait agréable de nous entendre directement. » La voix aux sonorités métalliques résonne sans qu'il ouvre l'équivalent d'une bouche.

« Cela ne vous dérange pas que nous restions près de vous ? » demande le robot.

Syn et Leah se regardent un instant. Elle hoche la tête.

« Vous pouvez.

— Nous aimons la musique de votre émetteur. »

Il désigne le pendentif de Leah.

« Cela fait longtemps que nous n'avons plus entendu ces pulsations chez un humain.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Avant, chaque humain possédait un objet de ce genre à l'intérieur de lui pour l'identifier. C'est pour cela que l'épouvantail vous a sauvée.

— Grâce au talisman ?

— Oui. Vous avez de la chance d'avoir porté celui du bon camp, sinon il vous aurait tuée.

— Camp ?

— Les hommes étaient divisés en ce temps-là. Il fallait choisir entre deux forces.

— Vous avez vécu cela ?

— Oui. »

Syn considère le robot avec respect. Chacune de ces machines a connu le monde d'avant. Le même métal qui reflète le soleil a été fondu alors que les hommes dominaient la forêt. Celui-ci porte les mystérieux tatouages pyrogravés sur ses flancs et ses épaules. Les inscriptions descendent sur ses bras et dans son dos.

« Ces dessins sont aussi ceux de votre camp ? » demande Syn.

Le cuisinier improvisé hésite quelques secondes.

« Non. Nous avons réalisé les dessins il y a peu. Avant, il n'y avait rien. On nous a donné ces corps. Nous avons été construits et nos créateurs nous ont révélé ce que seraient nos existences. Puis un jour ils ont disparu. Pour continuer, nous sommes passés de ce qui était donné à ce que nous pouvions élaborer nous-mêmes. Nous nous inventons de nouveaux corps, de nouvelles apparences, des façons d'exister. Ce qui est aujourd'hui mon corps ne le sera plus demain. Il restera et deviendra livre. Ce sera clair plus tard, vous verrez. »

Syn et Leah mangent la viande qui leur a été servie avec voracité,

ils boivent l’eau de leurs gourdes et profitent du spectacle stupéfiant de tous ces robots et du gigantesque vaisseau qui les domine.

« Vous avez bien mangé ? »

Syn hoche la tête.

« Vous pouvez entrer maintenant. J’ai beaucoup apprécié notre conversation.

— Merci », répond Leah.

Elle grimace un sourire avec peine. Syn la contemple à la dérobée. La suite d’épreuves qu’elle a traversée a creusé dans son beau visage des sillons fatigués. Ses vêtements sont tachés de sang, de boue, de poussière, mais elle a la force de relever les commissures de ses lèvres et d’essayer ce sourire un peu forcé envers cette chose étrange et si affable, cette machine qui leur a servi à manger comme si de rien n’était, entretenant une conversation polie. Peut-elle même les voir ? Le demi-cercle de robots a bien l’air de les suivre du regard alors qu’ils se lèvent et se dirigent entre les lèvres déchirées sur le flanc du vaisseau.

À l’intérieur, un faisceau doré traverse l’obscurité, oblique, découpant au sol un fantôme incertain. Tant qu’ils sont dans la lumière du soleil, impossible de percer les ténèbres environnantes. Ils doivent quitter le cône lumineux, s’aventurer hors de cette limite où le jour s’invite. Le vent a déposé de la terre, quelques plantes, de l’herbe qui se fait rare à mesure qu’ils avancent. Puis ils foulent un sol mat et dur. L’intérieur est immense, insondable. Noir.

Par un effet mystérieux, alors qu’ils sont au cœur des ténèbres, celles-ci semblent s’estomper. Leurs yeux distinguent des formes qui s’éclaircissent progressivement.

L’endroit est si grand qu’on ne distingue ni le plafond ni les murs mais, disposées en rangs ordonnés sur le sol, des centaines, des milliers de silhouettes, ombres parmi les ombres, dressées, immobiles.

Syn et Leah avancent vers la plus proche. D’un regard accoutumé à la pénombre, ils contemplent le corps nu et poussiéreux d’un diasol. Alignés en rangées symétriques, innombrables, se perdant dans l’obscurité, des milliers et des milliers de robots figés, au repos, dont les carcasses dépareillées occupent chacune un espace de silence et de nuit.

Un souffle traverse leurs poitrines. L’espace et le temps semblent converger, envahir la salle tout entière, emporter cet instant unique, ce spectacle oscillant entre le jour et la nuit, entre le plus lointain des passés, ressurgi ici, dans le ventre d’un navire échoué, et le regard d’un homme et d’une femme.

Leurs mains se joignent, ils avancent devant les alignements.

Quand le jeu de la perspective les conduit en tête d’une rangée, on croirait ne voir qu’un individu qui se démultiplie lorsqu’on fait un pas puis un autre.

Encore.

Et encore.

Et encore.

Deux dans une multitude arrêtée, dérivant loin du jour.

Quelque chose clignote sur le sol, des points de lumière bleue qui s’illuminent un à un, indiquant le chemin à suivre en projetant des ombres inversées sur leurs visages.

Leah se penche pour en examiner un, petit carré lisse derrière lequel brille un œilleton bleu intense. Ils longent le chemin lumineux entre les silhouettes immobiles de l’armée des robots. Les lueurs s’interrompent au pied d’une porte métallisée qui s’ouvre à leur approche. De l’autre côté, une pièce aux dimensions humaines baigne dans une clarté phosphorescente : on dirait un appartement, mais tout passe en second plan devant celui qui se dresse devant eux.

Ce n’est pas un robot ni un homme non plus, compromis à mi-chemin entre l’humain – il en possède la finesse du visage – et la machine – les membres aux terminaisons mécaniques ne laissent aucun doute.

« Leah et Syn, soyez les bienvenus. »

Cette même voix grave qui s’imprimait dans l’esprit de Syn. Le visage de leur interlocuteur se plisse et les ombres se creusent et se déplacent. Son regard… La lumière diffuse permet d’y voir clair. Il y a dans ces yeux une profondeur étrange, une opacité. La cornée brille, laiteuse.

« Vous brûlez de savoir… »

Ses traits se retroussent en sourire. Sa peau est d’une couleur uniforme entre le gris et le bleu, mais la texture, probablement lisse à l’origine, est devenue grumeleuse et rugueuse. Une coiffe noire qui ressemble à du velours enserre ses cheveux, encadre son visage et tombe dans son dos à la manière d’une cape, s’enroulant autour de sa taille pour retomber élégamment devant ses genoux. Ses bras, son torse et ses jambes sont parcourus de plaques synthétiques, de pièces métalliques biscornues et polies, de longs tubes ajustés à la lisière de larges bandes de peau – mais est-ce bien de la peau ?

« Asseyez-vous… »

Reculant de trois pas, il esquisse un mouvement en direction de deux fauteuils comme Syn et Leah n’en ont jamais vu, bas et gonflés.

Une fois assis, un sentiment de détente et d'abandon épouse leurs corps fourbus.

L'être reste debout.

« Vous êtes dans un vaisseau construit par les hommes, une machine qui allait au-delà des nuages. »

La vision d'une étendue noire infinie flotte dans l'esprit de Syn.

« L'espace !

— Oui… Nous naviguions dans l'espace… Vous êtes dans un grand bateau qui pouvait voler plus haut que le ciel. »

Un silence généreux leur permet de digérer l'information.

« C'est ça, Ignis ? C'est le nom du bateau ?

— Dans une langue disparue, Ignis signifiait le feu. Le temps a effacé les premières lettres : vous êtes à bord du *Cygnis,* vaisseau de colonisation. Notre mission était de transporter les humains si loin qu'il fallait les endormir le temps du voyage. Nous ne sommes jamais partis. La guerre faisait rage, tout ce qui volait était abattu. Nous étions prêts à décoller, nos passagers plongés dans le sommeil. Les deux camps ont choisi de déclencher l'offensive qui a précipité le monde dans le feu. En une nuit et un jour, l'espèce humaine s'est embrasée comme un ballon de poix. Le *Cygnis* a flambé des jours entiers et, l'incendie maîtrisé, tous nos passagers étaient carbonisés ou asphyxiés sans avoir ouvert les yeux. Nos machineries détruites, nous étions comme une baleine échouée, incapable de quitter la plage où l'a clouée le retrait des eaux.

» Le monde brûlait et, quand les flammes se sont arrêtées un peu partout, un hiver aussi long que des années s'est abattu. Plus rien ne fonctionnait et chaque machine, chaque homme ou femme, chaque communauté survivante se sont trouvés coupés des autres. Les années ont passé et nous étions toujours là, à entretenir nos circuits et ceux du vaisseau, éteignant les générateurs un à un, épargnant ce qui pouvait l'être des dégâts du temps.

» Parfois des humains venaient puis repartaient, nous leur apportions l'aide que nous pouvions. Certains ont même essayé de bâtir une cité, mais ils étaient trop peu nombreux, ils ne résistaient pas aux longs hivers malgré notre aide. Affamés, malades, à quoi bon ressusciter l'ancien monde ?

» Les siècles ont passé, et nous n'avions aucune raison d'être. Pourtant chaque robot possède en lui un algorithme de survie.

— Qu'est-ce que c'est ? demande Leah, les lèvres entrouvertes, buvant le flot de connaissances brutes.

— Nous avons été construits par les hommes et ils ont mis en nous

des règles. Comme le monde était en guerre perpétuelle et que nous étions importants et coûteux à entretenir, il fallait que l'on prenne soin de nous-mêmes. Nous avons un instinct de survie, un besoin qui nous pousse à nous préserver et à exister. Tant que les hommes étaient là pour nous guider, nous obéissions et survivions de notre mieux. Aujourd'hui tout a changé.

» À quoi servons-nous ? Que devons-nous faire ? Les robots les plus simples ont suivi leur programmation. Les machines de production qui fonctionnaient encore après la guerre ont poursuivi leur labeur aussi longtemps qu'elles avaient des matières premières ou qu'elles ne tombaient pas en panne. Les machines de combat ont continué à traquer les hommes qui ne portaient plus les marques de leur nation. Lorsque les derniers survivants arborant les tatouages ou les insignes de leur groupe sont morts, les robots sont devenus l'ennemi du genre humain. Il y a des exceptions : Leah porte un collier qui émet un signal. Le même que l'épouvantail. C'est pour ça qu'il l'a reconnue comme une alliée et a voulu la sauver.

— Et vous ? Vous avez aidé Leah une fois, et vous m'avez sauvé. » Les mots se bousculent dans la bouche de Syn, qui commence d'entrevoir la vérité.

« Je ne suis pas vraiment un robot et ceux qui sont ici ont été reprogrammés. Je suis une intelligence artificielle, créée comme un robot mais sans corps particulier. Ou plutôt si, j'ai un seul et unique corps : le vaisseau. Je suis l'esprit du *Cygnis.* J'ai choisi la machine avec laquelle je vous parle car elle vous ressemble beaucoup. Le temps l'a usée, mais elle est belle. Comme vous. »

Le compliment touche Syn de manière singulière. Cette machine les trouve beaux ? Elle ressent ?

« Oui, je ressens d'une certaine manière. Pas comme vous l'imaginez…

— Vous m'entendez penser ! s'exclame Syn.

— Oui, mais seulement toi. Je m'exprime à voix haute pour que Leah puisse aussi me comprendre.

— Comment pouvez-vous m'entendre penser et me communiquer vos paroles ?

— Il n'y a rien de mystérieux, mais tu vas trop vite. Comme un homme ou une femme, je peux ressentir dans une certaine mesure, penser, me poser des questions… Et je veux survivre.

» Après un temps très long à rechercher des humains pour orienter nos vies, nous avons dû nous résoudre à l'évidence : l'humanité avait changé. Elle n'était plus capable de comprendre ni de reproduire ce que nous étions, encore moins de nous assigner une

fonction. Nous avons cherché une raison d'être, ce qui pouvait justifier notre existence, car nous devions continuer à être malgré tout. Survivre. Exister. Nous sommes condamnés à terme. Nos mémoires sont impérissables, mais la conscience que nous possédons s'éteindra lorsque nos pièces trop usées ne seront plus remplaçables. Les machines pour fabriquer d'autres robots n'existent plus, les chaînes de fabrication, si fragiles, ont été pulvérisées par le feu et enfouies sous terre. Nous ne sommes plus capables de nous survivre à nous-mêmes. Pour accroître mes capacités, j'ai relié tous les robots à ma portée. Nous avons ainsi réuni, rétabli, interconnecté toutes les machines possibles à notre intelligence collective. Moi. Le centre du *Cygnis*, augmenté des robots que nos équipes déterrent toujours plus loin et ramènent dans mon ventre protecteur.

— Tous ces robots sont en activité ? demande Leah avec stupéfaction.

— Tous. Ils sont chacun un peu de moi et contribuent à mon existence et à ma réflexion. Il nous a fallu beaucoup de temps pour apprendre ce que nous devions devenir. Nos corps de machines sont plus résistants que les vôtres, mais ils demandent un entretien spécialisé, complexe, un savoir qui s'est perdu malgré nos banques de données. Nous n'avons jamais été pourvus des connaissances et des moyens pour créer des semblables et, le serions-nous, la mise en place de matières premières, de leur extraction, transformation, assemblage, mise en route, programmation demande une communauté prospère et soudée, un long savoir-faire qui ne s'improvise pas. Sauf si nous avions préservé toute une chaîne de production avec ses ingénieurs vivants. La connaissance est perdue en grande partie et la recherche nécessaire demande un esprit formé aux sciences. Nous ne sommes pas des chercheurs mais des machines programmées pour des tâches spécifiques. Même ma conscience augmentée ne peut pas remplacer les communautés de savants du passé. Nous avons bien essayé, mais il n'y a pas de solution à long terme de ce côté-là. Il nous manque la pratique. Et, paradoxalement, nous sommes les derniers dépositaires des connaissances de l'humanité disparue.

» Alors quoi ? Nous voulons exister, Syn, Leah, comme vous. Nous avons connu le monde d'avant le feu. Nous avons tant à vous apprendre et à offrir. Nous sommes la mémoire. » Un frisson remonte le long de la colonne vertébrale de Syn et s'installe durablement lorsqu'il réalise ce que lui raconte l'intelligence du *Cygnis*. Il échange un regard entendu avec Leah. Le monde n'est déjà plus le même.

« Qu'attendez-vous de nous ? Pourquoi nous avoir contactés ?… Et pourquoi nous ? demande-t-il avec exaltation.

— Nous avons réfléchi longtemps. Il nous est apparu que nous ne

pouvions plus continuer d'exister sous cette forme sans disparaître. Nous avons donc envisagé une solution. » L'intelligence collective fait une pause, sans doute pas tant pour se donner de l'importance que pour choisir soigneusement ses paroles.

« Nous voulons devenir humains. »

Syn accuse le coup. Leah aussi, visiblement stupéfaite.

« Si nos passagers sont morts, nous avons néanmoins conservé un laboratoire en état de marche ainsi que des embryons congelés et un réservoir de nutriments. Notre science est plus avancée en ce qui concerne le vivant que pour nous-mêmes. Nous avons choisi de devenir organiques et nous possédons la technique qui permet de le faire. Il suffit de développer le tronc cérébral et le cerveau autour de nos mémoires, et nous obtenons un être de chair fonctionnel, abritant nos souvenirs et notre existence, susceptible de les enrichir encore, de les faire vivre et de se perpétuer… »

La révélation incroyable tournoie dans l'esprit de Syn, qui essaie d'appréhender le sens de ces paroles, les perspectives vertigineuses qui s'en dégagent… Tout tourne autour de lui et il observe Leah avec intensité. Elle semble mieux saisir la situation que lui et demande à la machine : « Mais pourquoi nous conduire ici, quel est notre rôle ? »

La machine ouvre la bouche pour lui répondre mais se tourne vers Syn : « Nous avons besoin d'un guide qui connaisse le monde des humains et celui des machines, qui appartienne aux deux mondes.

— Quoi ? lance Syn, alerté par ces paroles.

— Tu es notre fils, Syn, et notre frère. Le premier d'entre nous à devenir humain. Sois aussi notre père. »

La lumière s'est accrue peu à peu à mesure de leur échange. Les ombres se sont enfuies dans les petits recoins où erre désespérément le regard de Syn.

Créé ?

« Non… »

Créé par des machines, il serait… une machine lui aussi ? Fabriquée dans un but précis, pour servir d'autres machines ?

« Non. »

Il aurait dans sa tête un bout de métal, une petite pierre noire ? Ses doigts effleurent sa ceinture. Lui qui les a chassés toute sa vie…

« Non ! »

Le vieux Gib l'a recueilli, ses parents sont morts, il n'est pas une machine, pas un diasol, une de ces mécaniques qui hantent la forêt et tuent les hommes.

« NON ! »

Il se laisse tomber, à bout de forces, ses genoux claquent sur le sol et des sanglots insurmontables se succèdent dans sa poitrine. Il sent les bras de Leah qui l'entourent, ses baisers qui crèvent ses larmes.

Comment supporter ?

« Je ne suis pas une machine… bredouille Syn. Je tue les machines, je suis un être humain…

— Tu es ce que tu es, Syn, et cela explique pourquoi tu peux nous entendre, pourquoi tu as ces bourdonnements dans les oreilles lorsque tu t'approches d'un autre robot. Tu noues le contact automatiquement avec lui, tu essaies de former une intelligence collective. C'est aussi pour cela que tu vises si bien, que tes réflexes sont si rapides et précis. C'est pour cette raison que tu comprends si bien Ack, ta paire naturelle.

— Ack ?

— Oui, Ack.

— Mais… je suis quoi comme robot ?

— Un robot de combat spécialisé dans les infiltrations et les explorations solitaires. Tu fonctionnes en binôme avec un loup cybernétique. Un modèle rare, débrouillard, ingénieux, adaptable. Nous avons pris notre meilleur élément. Tu as participé à cette décision. Tu faisais partie de l'intelligence collective qui a fait ce choix, qui a choisi le robot qui deviendrait le premier des nôtres et nous guiderait. Mais ce n'était pas sans risque…

— J'ai choisi ? Je n'ai aucun souvenir !

— La chair ne se souvient pas, mais tout est enregistré dans ton esprit minéral. Je peux réveiller ces souvenirs si tu le désires.

— Non ! »

Il a besoin de se recentrer sur ce qu'il est. Il observe ses mains qui tremblent.

« Si j'ai un corps, j'ai des parents… Qui sont-ils ?

— Ils sont morts il y a des siècles. Nous avons utilisé un embryon destiné à la colonisation d'un autre monde. Ton père et ta mère biologiques se sont éteints quelque part dans le cataclysme qui a détruit la Terre.

— La Terre… ronde et bleue, qui flotte dans la nuit… »

Il serre Leah contre lui. Elle reste la seule certitude, la seule réalité qui ne lui échappe pas, qui l'ancre à ce qu'il croyait être.

« Et Leah ?

— Elle est on ne peut plus humaine. C'est toi qui l'as choisie, Syn, personne d'autre. »

Il se love contre elle un peu plus.

« Tu y crois ? »

Elle ne répond pas tout de suite.

« S'il le dit, c'est vrai. Il n'y a pas de doute.

— Et tu vas continuer à m'aimer ? »

Elle sourit sans répondre.

« Je suis un monstre, Leah, une chose-machine à peine humaine, avec une pierre noire dans la tête !

— Tu es humain. Tu es Syn et je t'aime. »

Une bouffée de réconfort et de reconnaissance explose dans son ventre et sa poitrine. Il n'a jamais eu autant besoin de quelqu'un.

Il prend un morceau de tissu dans sa poche, se mouche bruyamment et essuie les larmes sur son visage. Il essaie de se donner contenance avec des gestes simples et maîtrisés. Son corps, son esprit. Il a mal…

« Vous m'avez construit ?

— Nous avons créé les conditions de ton développement, c'est tout. Après avoir lié ta mémoire à l'embryon, tu as grandi dans une matrice artificielle, ton cerveau s'est développé autour des puces, puis tu es né. Nous avons mis un peu de chair sur le loup pour qu'il puisse te suivre dans le monde des humains malgré une apparence étrange, pour te protéger. Nous voulions le meilleur pour toi, la meilleure existence possible. Nous avons choisi une famille de généreux paysans devant lesquels ton berceau a été déposé. Ils t'ont immédiatement accepté. La tradition des abandons d'enfants à la veille de l'hiver existe partout. Une femme qui ne peut élever son enfant l'abandonne à une autre famille qui l'adopte aussitôt. Tu as commencé à grandir, entouré d'un grand frère et d'une grande sœur, mais cela n'a pas duré. Nous ne te surveillions pas constamment, nous avions confiance en l'homme… Des pillards ont massacré ta famille un soir, et Ack t'a sauvé des couteaux et des flammes. C'est le loup qui t'a conduit au vieux Gib puis nous a alertés.

— Ack a toujours su…

— Son intelligence est rudimentaire, sur un modèle animal. Il a recours à la sensation et à une forme d'intuition pour juger des situations. Il est beaucoup plus rapide, mais il procède par approximations et se trompe parfois. Ce soir-là, il t'a sauvé.

— Il a passé son temps à me sauver… Comment va-t-il ?

— Nous nous occupons de lui. Il va bien. »

Syn a besoin d'une pause pour digérer ces informations qui le dévastent et le transforment, aménagent en lui de nouvelles raisons

d'être, des niches d'espoir et de possibilités, détruisant à jamais sa représentation de lui-même et de ce qu'il est au monde. Et il y a Leah, qui l'entoure de ses bras et de son amour. Il passe une main dans ses cheveux roux.

« Pourquoi me l'avoir caché jusqu'ici ?

— Pour que tu fasses l'apprentissage de ton humanité. Pour que tu sois un être humain à part entière.

— Vous savez qui je suis. J'ai toujours vécu en dehors du monde des hommes, dans les marges… Je n'appartiens à aucune communauté. Je n'ai jamais compris les hommes et je les ai toujours fuis ! Je suis un tueur et je suis… je suis… Je ne sais même plus ce que je suis… Comment pourrais-je guider qui que ce soit ?

— Détrompe-toi, Syn, tu es le plus précieux allié des deux mondes. Tu connais le monde des humains et celui des machines. Tu as connu le danger et tu sais ce qui habite le cœur des hommes, ce qu'ils craignent, ce qu'ils aiment et ce qu'ils rejettent.

— Mais pourquoi vous ne leur parlez pas directement ?

— Nous y avons pensé. Mais nous connaissons aussi l'homme qui nous a faits. Cette guerre qui a failli le détruire, n'est-ce pas lui qui l'a menée ? Quoi qu'il arrive, l'humanité battra la machine en longévité, elle réinventera ce qu'elle a déjà créé, et en mieux peut-être. Il ne lui a pas fallu longtemps pour se regrouper, créer de nouvelles cultures, repeupler les bords de l'eau et les forêts. Mais il ne faut pas qu'elle retrouve trop tôt les formes technologiques qui ont abouti à sa destruction. Il lui faut la sagesse, apprendre du passé, ne pas oublier. Nous sommes cet héritage et, pour le transmettre, nous allons à notre tour devenir humains et nous fondre dans les populations, apprendre de l'intérieur aux enfants de nos enfants à ne pas craindre le soleil ni la nuit, mais nos seules actions.

— Pourtant vous avez des armes : des haches, des arcs…

— Oui, et même davantage… Mais cela ne sert à rien. Tout cet armement a servi et resservi, et pour quoi ? La destruction de la civilisation. Si nous voulons devenir humains, il nous faut apprendre à utiliser ce qui est simple et utile, à ne pas répéter les échecs. C'est la base de l'évolution : apprendre, s'améliorer, enseigner. Nous avons peu à peu renoncé à la technologie, c'est-à-dire à ce qui nous constitue. Nous nous entraînons à devenir humains, et le mode de vie qui nous a paru le plus en phase avec la nature et les conditions actuelles est celui des communautés à structure tribale. Nos modèles sont les Indiens du continent américain, les Inuits, le peuple samé… Ces noms ne vous disent rien, ce sont des peuples disparus qui vivaient d'une technologie rudimentaire. »

Syn considère ce que l'intelligence du *Cygnis* vient de dire.

« Vous voulez éviter la destruction des hommes, et pourtant une guerre se prépare aujourd'hui.

— Après les erreurs de vos pères, l'homme a oublié. Il n'a gardé que les impressions et les craintes, mais il reproduit ce qu'on lui a légué. Il impose ses désirs par la force : il est à la fois à la mesure et à la démesure de son héritage. L'humanité doit être élevée comme un enfant qui apprend à marcher. Et, pour lui apprendre un jour, nous devons d'abord devenir des enfants nous-mêmes. Nous avons besoin de toi pour nous élever, nous apprendre à devenir, nous rappeler la voie que nous nous sommes tracée aujourd'hui. Les robots ne sont pas les ennemis des hommes. Nous allons nous fondre dans la population et apporter nos connaissances et notre soutien aux communautés. Mais, avant, il y a une guerre à arrêter.

— Entre Méandre et les troglodytes…

— Oui, aussi. Mais surtout celle des machines contre les hommes. En ce moment, un épouvantail se dirige vers les hommes de Méandre et de Sinna, prêt à les massacrer jusqu'au dernier. Il est entré en mode extermination et il n'en sortira plus jamais. Il se dirigera ensuite vers les autres communautés humaines stockées dans ses banques de données, attiré comme un charognard qui flaire le sang. Si nous ne l'arrêtons pas, il tuera tous les hommes de la forêt, toutes les bêtes, et un jour notre communauté. Tant qu'il existe, nous ne pourrons pas exister. »

Que je tue le robot. La pensée traverse Syn en un éclair et ses yeux s'égarent sur sa ceinture où luisent les mémoires arrachées aux diasols abattus durant toutes ces années.

« Les robots sont conscients et veulent vivre ?

— Oui. »

Une bouffée d'émotion lui bloque la gorge. Il détache lentement la boucle, défait sa ceinture et la présente à la machine au visage humain tendu sur un crâne de métal.

« Voilà mon crime. J'ai détruit ces consciences ma vie durant. Ces machines qui ne demandaient qu'à survivre, je les ai éliminées une à une, j'ai arraché de mes mains la pierre noire de leurs souvenirs, que

j'ai cousue en trophée à ma taille…

— Et comme tu as bien fait ! »

L'incompréhension brouille le chagrin naissant de Syn.

« En les gardant prés de toi, tu leur as permis d'exister un peu plus. Tu as détruit les enveloppes, mais ils pourront vivre dans le corps de nouveau-nés.

— J'ai tué des hommes aussi, et on ne peut plus rien pour eux…

— Tu en sauveras encore plus aujourd'hui. Apprends de tes erreurs, Syn, et redeviens celui que tu étais. »

Sur ces paroles sibyllines, la machine recule et désigne un mur derrière elle.

« Regarde-toi toi-même. »

La paroi se soulève et s'escamote dans le plafond, dévoilant une autre pièce où se dresse un robot de bonne taille, immobile, campé sur deux jambes puissantes. Entièrement noir, mat et impénétrable. Ses bras et ses jambes sont effilés et puissants, se terminant en pieds et en mains finement déliés et striés d'excroissances menaçantes. Les articulations renforcées, la poitrine large, le ventre étroit dégagent une impression de force et d'agilité. Des renflements répartis sur le corps augurent d'un armement intégré à la structure du squelette et d'un potentiel de modifications et de transformations. La tête, dont la base est protégée par un renflement scapulaire, est toute ronde et rayée de bandes sensorielles aussi sombres que sa carapace.

Le plus étrange est le parfait état de la machine. Aucune poussière, pas la moindre trace de choc, ni d'impact ni de rouille, d'oxydation, d'érosion ni de tout ce que le temps laisse en outrage derrière lui.

« C'est… moi ? »

Syn s'observe lui-même mais, alors qu'il doute de ce qu'il voit, un élan de reconnaissance absolu s'empare de lui. Il peut sentir cette main, ce bras, il anticipe la puissance exacte qu'il peut tirer du moindre geste, calcule avec précision la pression qu'il peut exercer sur tous les objets qui l'entourent pour les saisir, il sent… Il est… La puce implantée dans sa tête diffuse dans tout son corps les possibilités de cet autre lui-même.

« Je sens… Je sens tout ce que je peux faire, c'est… c'est vrai. »

Il avance jusqu'à son corps robotique et en caresse la surface de la main. C'est doux et à température ambiante. Il ne laisse aucune trace sur l'armure.

Il se retourne vers la machine :

« Que dois-je faire pour l'animer ?

— Il faut transférer ta puce dans la machine. »

Leah se précipite en avant.

« Quoi ? Il n'y a pas d'autre moyen ?

— Il n'y en a pas d'autre.

— Et le transfert est dangereux ?

— Si le corps de Syn est immobilisé, non. Sans le centre de contrôle, il n'aura plus aucune conscience. Il sera dans le coma jusqu'à ce qu'on lui remette la pièce. Le danger vient plutôt de l'épouvantail. Les robots visent les centres de contrôle des autres robots pour les détruire. Si cela arrive, Syn mourra. »

Le front de Leah se plisse, son menton, sa bouche.

« Je ne veux pas, murmure-t-elle. Je ne peux pas te perdre. »

Il s'avance vers elle et l'entoure de ses bras.

« J'ai plus appris sur moi-même et le monde aujourd'hui que durant une existence entière. Tu m'as rendu vivant pour la première fois, Leah, j'existe vraiment depuis que je t'ai rencontrée. J'ai eu de nombreuses vies en quelques semaines. J'ai si peur de mourir, si peur de te perdre. Mais je sais qu'il n'y a plus de choix possible. Je dois partir aujourd'hui. Si je ne reviens pas, eh bien… j'aurais fait de mon mieux pour une fois. Je garde tous ces baisers en moi. Je t'ai vécue avec intensité, mon amour. Je me battrai pour toi et pour… » Syn jette un œil amusé à la machine. « … pour nos enfants. »

Leah sanglote tout contre son oreille, le chatouillant de ses mèches de cheveux. Elle sent les mélèzes et les pins, les odeurs de terre et de forêt profonde qu'ils ont traversées cette nuit.

« Quelle que soit l'issue du combat, tu veilleras ici au nouveau monde à naître. Tu seras la meilleure des mères. »

Il prend son visage entre ses mains, dépose un baiser sur son front puis sourit.

« Aujourd'hui, je sais qui je suis et je vais me battre pour ça. »

Il recule alors et se tourne vers l'intelligence du *Cygnis*.

« Que faut-il faire ? »

Le robot pointe une pince vers un curieux lit fait d'un ensemble de plateaux imbriqués les uns dans les autres sur un axe pivotant et débordant d'appareillages électroniques.

« Seulement se coucher là. »

Une inspiration. Un regard. Des larmes qui roulent, chaudes comme un soupir.

« Adieu Leah. »

Il s'assoit sur le lit et se laisse aller en arrière. Des mécanismes se

referment automatiquement autour de son corps et il ne sent pas les minuscules tiges métalliques qui s'enfoncent sous sa peau.

La dernière image qu'il emporte est la grande silhouette noire qu'il va investir, et les yeux de Leah encadrés d'un ouragan de mèches cuivrées, et la sensation de sa main dans la sienne.

///

À l'instant où il prend conscience, tout lui revient en mémoire. Son nouveau corps réveille les souvenirs classés dans son unité centrale, accessibles, évidents. Il consulte en quelques secondes l'enregistrement de sa vie d'homme. Sa naissance, sa croissance, la première fois qu'il a donné la mort, celle où il a connu une femme, sa longue errance. Des visages, des voix. Gib. Leah. Des émotions et des sentiments que sa physionomie actuelle ne lui permet pas de ressentir, mais qu'il conçoit. Des idées qui comptent pour son corps de chair. Il est à nouveau au service d'un humain… Lui-même, son propre maître, qu'il servira au mieux.

Il jette un coup d'œil sur le côté, en direction d'Ack, replié sous l'aile qui les propulse à travers la stratosphère. Une forme d'excitation le gagne quand il ressent le flux de données qui émane de son compagnon. Ils l'ont rafistolé et ont renforcé ses flancs avec un alliage plus résistant et moins lourd que le précédent ; il devrait moins craindre les balles désormais.

Syn a conservé le fusil de son enveloppe organique : précis, puissant, léger, une vraie merveille.

Le vent siffle, l'air est chargé de turbulences. Sur son carto interne, il évalue le point de rencontre des deux armées et la trajectoire supposée de l'épouvantail. Il ne leur reste plus beaucoup de temps.

Il étudie les enregistrements de situations similaires pris durant les différentes guerres, déjà si anciennes. Il n'y a qu'une manière de combattre un épouvantail…

Une énergie froide et dense se répand dans le ventre de Dek lorsqu'un des vieillards se redresse en envoyant valser le jeu d'un revers de main. Son adversaire l'invective et, sans crier gare, il balance son poing dans le visage de l'autre, qui vacille.

Les deux armées, immobiles et silencieuses depuis quelques minutes, se ruent l'une contre l'autre à ce signal. Des détonations éclatent, des rafales claquent et les premiers tués s'effondrent dans

l'herbe, piétinés par les suivants. Dek et Eilly courent derrière le grand type qui fait tournoyer sa serpette comme s'il pouvait trancher les balles et, quand les projectiles le fauchent, ils retiennent son corps, s'en servant comme d'un bouclier pour avancer. Des grenades sont lancées vers l'arrière, éclatant dans le dos des combattants de première ligne, jetant à terre ceux qui suivent et précèdent, propulsant des éclairs de sang et de glaise sur ceux qui arrivent enfin au contact. La mêlée est nerveuse, chaotique, survoltée. Chacun perçoit la danse de la mort au ralenti, gorgé d'adrénaline par l'ivresse du combat. Les premiers à tuer meurent à leur tour, suivis par d'autres qui répètent plus ou moins les mêmes gestes et tombent. La chance le dispute au talent et les lactiques initiées des heures durant donnent des résultats aléatoires. Le gros casqué bardé de fléaux d'armes emporte avec maladresse deux têtes alliées avant que la sienne n'explose, victime d'un gros calibre ; cette femme nue armée d'une dague et d'un petit bouclier court d'un ennemi à l'autre sans avoir subi une seule égratignure, plantant sa lame courbe à une vitesse hallucinante, ne se souciant que de se fendre, d'éviter, de tuer un nouvel ennemi…

Dek et Eilly se surveillent mutuellement et restent dans la proximité du groupe réduit qui a fait ses preuves de nuit. La mêlée disloque rapidement leur organisation, et il ne reste qu'eux deux se battant au poignard le long d'une ligne de front mouvante. Les tirs ponctuent le vacarme ambiant de hurlements, de chocs portés sur les armures de fortune ou les membres, de brèves rafales et de râles. Les armes à feu sont repérées et éliminées. Les tireurs restés à l'arrière se canardent mutuellement tandis que les balles perdues assassinent au hasard.

Escargot, oiseau, grenouille, écureuil, rongeur… Et maintenant tous ces hommes et femmes droit devant.

Priorité.

L'épouvantail accélère sa course, écarte les chariots et se jette dans la mêlée. Ses deux rotors tournent à plein régime, les câbles sectionnent têtes, membres, troncs, armes, protections. Les os ou les pièces d'équipement propulsés par l'impact fendent l'air et se plantent à grande vitesse dans les corps, projectiles improvisés pleuvant sur la marée humaine. Il détend ses câbles autonomes et découpe les jambes, traverse les crânes et les cœurs.

Un autre, puis un autre, et puis un autre…

Extermination.

Syn lâche l'aile, qui vole en rase-mottes, tandis qu'Ack fait un

roulé-boulé à côté de lui. Ils se réceptionnent sans cesser de courir et se précipitent vers la masse confuse et hurlante des hommes.

La configuration du combat est telle qu'Eilly voit l'épouvantail la première. Ses yeux exorbités de terreur passent des combattants alentour au monstre qui fend les guerriers à toute allure. Elle se rabat vers Dek et hurle les paroles de repli. Dek maintient sa position dans la mêlée sans comprendre. Est-elle blessée ? Elle fuit vers l'arrière en parant les coups et l'exhortant à la suivre.

Alors il voit la chose. Les corps bousculés, projetés, un nuage de sang, de viscères et de poussière qui l'aveugle. Ses jambes se dérobent, sa main brûle et la chute l'assomme à demi au milieu des cadavres et d'une boue sanglante. Plus rien d'autre ne compte que son corps. La guerre n'a plus d'importance, ni la tornade noire. Ni la mort. Il essaie de ramper à reculons, mais une de ses jambes a disparu. Il tâte l'autre de sa main : son bras gauche se termine en moignon rouge. Il respire encore. Le sol tombe vers lui…

Le chaos s'est abattu sur le champ de bataille. Les deux armées se séparent devant la tornade de métal et de sang. On recule chacun de son côté, marée humaine se retirant sur un rivage écarlate. Chacun soupçonne l'autre de trahir les règles instituées puis réalise qu'il est aussi terrorisé que lui-même.

Syn vise l'épouvantail à la base du crâne et tire à trois reprises. La créature vacille sous les coups puis ancre ses câbles dans le sol pour se stabiliser, permettant aux hommes qui sont autour d'elle de prendre leurs distances. Entre eux, un tapis de cadavres relié par deux vagues humaines fuyant, se retirant, déferlant à l'opposé l'une de l'autre.

L'épouvantail, immobile, ses câbles fouettant l'air furieusement,
concentre son attention sur son nouvel ennemi. Un modèle d'élite
fonctionnant en binôme. Tandis que l'un tire, l'autre se jette sur lui.
Les balles ne feront que des dommages superficiels.

Il tire à nouveau quelques salves tout en courant vers la machine infernale. Quelques câbles rompus par les impacts se détendent dans des directions inattendues, pour pendre, inutiles. Les coups à la tête de l'épouvantail le désorientent assez pour qu'Ack bondisse et referme sa mâchoire sur l'axe central du robot, ses dents déchirant le métal dans un ruissellement de liquide blanchâtre, prenant appui avec ses pattes contre la créature qui commence à tourner sur elle-même.

Le robot s'est collé contre elle, hors de portée de la plupart de ses

armes. En basculant…

Un flux d'ondes électrise Syn lorsque le corps d'Ack tombe dans un jaillissement de liquide blanc, sectionné à hauteur de la poitrine, entre les deux pattes avant. Sa tête reste accrochée à l'épouvantail, qui effectue des mouvements rapides et opposés pour s'en débarrasser. La mâchoire tient bon.

Le robot à quatre pattes a réussi à gêner son tronc de coordination. Il est parvenu à se débarrasser d'une partie mais la tête est toujours incrustée. L'autre va bondir. Ecran…

Syn lâche son fusil inutile et dégaine sa lame moléculaire en sautant à son tour sur l'épouvantail qui a dressé entre eux un rempart de câbles tendus. Il s'empale sur les pointes et parvient au contact. Il tranche les câbles à ras, détache des articulations tandis que les membres restants de l'épouvantail fouettent l'air en espérant l'atteindre. Une de ses jambes est arrachée. Il n'en a plus besoin.

L'autre a réussi à venir au contact : ils connaissent sa faiblesse. Et il tranche ses câbles à une vitesse prodigieuse. Reste un dernier atout…

L'épouvantail, peu habitué aux robots de combat, porte des attaques jugées mortelles, mais pas pour Syn. Les coups criblent et percent ses coques de défense, ripent sur les renflements protecteurs, sur ses jambes et son bras gauche traversés, lacérés. Cela permet à Syn de repérer les câbles les plus dangereux et de les sectionner. Il plante son couteau à la base du crâne de l'épouvantail et progresse en se hissant vers le haut. Il taille un trou profond au milieu des grappes d'yeux qui s'agitent en tous sens et plonge une main à l'intérieur. Quelque chose s'enroule autour du cou de Syn.

Le polype de maintenance fuse le long du tube interstitiel et jaillit aussitôt que l'iris s'ouvre. Il s'enroule autour du cou de Syn et tire d'un coup sec.

Extermi

Les doigts de Syn se referment sur la mémoire de l'épouvantail et la retirent hors du trou découpé entre les senseurs. Alors que sous lui le corps de l'épouvantail s'immobilise, il sent sa tête partir en arrière, décapitée.

Eilly a observé toute la scène avec la même fascination que les deux armées. Au milieu d'une mer de sang et de cadavres taillés en pièces, les robots, après un combat d'une fulgurance et d'une rapidité extraordinaires, sont immobiles, entrelacés dans un tableau étrange. La tête du loup-robot pend toujours au cou de l'épouvantail, dont les câbles se sont détendus. Eilly a reconnu le loup de Syn et son étrange fusil. C'est Syn qui est là-bas, elle en est sûre, une main tendue vers le ciel, tenant quelque chose d'invisible entre ses doigts en métal noir. Sa tête a roulé au sol pour s'immobiliser.

Les guerriers abasourdis ne songent plus à se combattre.

C'est jour de prodige.

À l'horizon, le soleil saigne lentement sur les nuages argentés qui ont commencé à se découvrir.

L'horreur s'est abattue et un diasol a sauvé les hommes. Plus rien ne sera comme avant. Les troglodytes reprennent leurs esprits et pleurent les femmes et les enfants tués par l'épouvantail quand il a surgi derrière les chariots avant de se lancer dans la mêlée. Ils libèrent les femmes de Méandre, qui se jettent dans les bras de leurs hommes.

On se hasarde sur le champ de bataille pour tirer les survivants à l'abri et les soigner. Peu importe le camp, on sauve qui l'on peut dès qu'on met la main dessus. Les combattants des deux côtés se mélangent, commencent à parler, s'entraident.

C'est jour de prodige.

Eilly s'avance au milieu des corps et repère Dek allongé sur le dos, les yeux fermés. Sa main gauche a disparu et sa jambe droite est amputée à hauteur du genou. Son pied gauche pend au bout de son talon.

Couper, compresser, lier fermement, cautériser plus tard. Il respire. On dirait qu'il dort.

Les deux camps ont fait la guerre et la paix le même jour. Devant ces signes indiscutables du destin, ils n'osent pas toucher aux robots entremêlés. Les morts resteront sur place, mais tous ceux qui respirent sont évacués du champ de bataille et tirés dans un camp commun autour duquel s'agglomèrent troglodytes et peuple de Méandre.

Les femmes rendues, les troglodytes ayant perdu le tiers de leurs propres familles, dans l'esprit étroit des guerriers, justice a été faite. La nuit se lève et l'œil rond de la lune resplendit. On veille tard, on allume des feux, on mange et on parle. Chacun raconte ses légendes et ses histoires. On essaie de comprendre ce qui s'est passé, jetant des

coups d'œil effrayés dans le noir. Les hommes de Méandre, terrorisés par l'obscurité, restent éveillés toute la nuit. Quel diasol craindre après ça ?

La nuit passe et le jour se lève. On continue de parler, et cette fois les troglodytes lancent des regards terrifiés au soleil qui commence sa course au-dessus de leurs têtes. Mais comment un morceau du soleil pourrait-il se détacher après un tel prodige ? On boit, on mange et on parle. À la lumière du jour, on va régulièrement observer les robots immobiles dans la pose de leur agonie. Ils n'ont pas bougé. La tête de leur sauveur repose toujours à terre, le regard dirigé vers le ciel.

Eilly a veillé Dek dans les ténèbres, et au matin sa respiration est régulière. La plupart des blessés graves sont morts durant la nuit mais, selon un vieux médecin troglodyte, il survivra.

Le peuple des cavernes affronte le jour comme les hommes du pic ont affronté la nuit. On boit, on parle, on mange. On s'enivre et on fraternise.

C'est jour de prodige, se répète Eilly. Le monde a changé en une nuit. Les deux communautés se sont approchées et certains couples se sont déjà formés. On rit autour du feu, on lèche ses plaies mutuellement.

Elle caresse la joue de Dek. Le fourreau vide pend à ses côtés, elle n'a pas retrouvé son énorme poignard. Mais il est en vie et elle aussi. Quand il ouvre les yeux, un sourire étrange flotte sur ses traits.

« Tout est fini, lui murmure Eilly à l'oreille. Et tout commence… »

Dans la plaine des Arsilles,
Une statue noire venue du passé
A arrêté la guerre
Et réconcilié le jour et la nuit.

On dit qu'il y avait deux têtes autrefois,
Celle d'un loup,
Celle d'un homme.
Mais le temps n'a laissé
Que deux corps entremêlés.

Lorsque Syn ouvre les yeux, il voit une crinière rousse et sent sur sa bouche un baiser humide et brûlant. Ses mains lui obéissent et il serre Leah entre ses bras de toutes ses forces.

« Tu as réussi. La guerre est terminée. Un robot a ramené ta tête et celle d'Ack. Ils sont déjà en train de le reconstruire. Et, en prime, on a l'unité centrale de l'épouvantail. »

Il se rappelle parfaitement le retour dans son corps de robot, les impressions, les souvenirs que la machine a rappelés. Les images du passé, si nettes et si présentes. Les batailles d'autrefois. Les visages du monde, les cités et leurs maisons alors que tout existait encore sous le soleil. Et les hommes d'avant, déambulant dans les rues tranquilles, lui jetant un coup d'œil étonné en croisant sa silhouette noire et poursuivant leur route, inconscients de leur future extinction.

Il secoue la tête brièvement et masse ses tempes pour reprendre un peu possession de lui-même. L'expérience étrange de faire défiler sa vie entière en quelques secondes… Tous ces détails consignés dans sa tête, enregistrement brut et continu… Pourrait-il accéder à ces données depuis sa chair ?

Peut-être, Syn. Merci pour ce que tu as fait.

Il sourit cette fois. L'intelligence collective. Un peu de lui-même.

Et si…

Il serre Leah un peu plus fort puis la relâche, quitte le drôle de lit à étage. Il fait quelques pas, désorienté par le retour à la chair, en direction du sofa dans lequel il s'étend de tout son long.

« Nous avons tant à faire… Je crois que je vais me reposer un moment. C'est crevant de mourir. »

Un petit rire. Une expression épanouie traverse le visage de Leah qui s'allonge contre lui comme un chat et niche sa tête au creux de son bras.

« Nous avons tellement à apprendre ici », soupire-t-elle.

Elle explorera toutes les mémoires, tous les enregistrements possibles, tout ce qu'elle pourra dénicher sur l'ancien monde. Une parfaite gardienne de la mémoire.

Quant à lui… s'il a une puce dans la tête, alors…

Il se concentre sur l'étrange sensation qui a succédé au bourdonnement, ce silence qui se module de lui-même en mots et en images. C'est comme une présence… qui progresserait dans sa direction… Un millier de présences qui l'entourent…

Il avance et son esprit se dilate, s'élève. Il sent cette intelligence collective qui le pénètre, qui est lui et lui en elle, comme un océan dont il serait l'eau mais aussi la rive.

Les mémoires de son unité centrale s'activent soudain, tous ces enregistrements à portée de pensée, coffre à souvenirs qui s'offre à la lumière. Il revoit le jour de sa construction, mais aussi celui de sa naissance biologique, et pour la première fois les visages de ses parents qui ont confié son embryon au vaisseau. Les visages de tous ceux qu'il n'a jamais connus, ces humains qui auraient pu être sa famille. Un père et une mère. Des enfants.

Il sent la frêle membrane de conscience qui le sépare des autres unités centrales abritées dans le ventre du *Cygnis* et qui constituent cette intelligence prête à s'incarner dans la chair comme lui. Il sera leur guide, leur protecteur et leur père. Elle sera leur mère.

Ils seront une famille, soudée à jamais.

Nous sommes réunis, Syn.

Tu es avec moi.

J'existe

Acta est fabula

REMERCIEMENTS

À Sandrine.

À mes indispensables lecteurs-tests : mon Philippe Rahmy, Olivier « Chip Akab » Moulinet et Vincent « Tortue-Chalope » Vogtle (merci *Eve Online*), Marie-Laure Delctoille (merci *World of Warcraft*), Antoine Kirsch, Florence Cochet, Jean-Claude Vignoli, Sylvain Demierre, Laurence Suhner, Sebastien Cevey, Frank Delannoy et Hervé Thiellement. Merci pour leurs conseils éclairés, leurs avis, leurs réprimandes.

À Yukako Yamada pour la traduction japonaise.

Il y a sans doute trop de monde à remercier ici, alors que tous ceux que j'ai oubliés et que j'aime se retrouvent dans ces lignes.